TRANSFERRED

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

EVEQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire.

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

AVENT.

REV. F. WALSH.

A PARIS, RUE S. JAC

Chez { La VEUVE ETIENNE & FILS à la Vertu. ET JEAN HERISSANT à S. Paul & à S. Hilaire

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

OCT 2 7 1953

SERMONS

Contenus dans ce Volume.

POur la Fête de tous les Saints, *Sur le bonheur des Justes*, Page 1
Pour le jour des Morts, *Sur la mort du Pécheur, & la mort du Juste*, 38
Pour le I. Dimanche de l'Avent, *Sur le Jugement universel*, 82
Pour le II. Dimanche de l'Avent, *Sur les afflictions*, 125
Pour la Fête de la Conception de la Sainte Vierge, 162
Pour le III. Dimanche de l'Avent, *Sur le délai de la conversion*, 199
Pour le IV. Dimanche de l'Avent, *Sur les dispositions à la Communion*, 241
Pour le jour de Noël, 294
Pour le jour de la Circoncision de N. S. *Sur la divinité de Jesus-Christ*, 324
Pour le jour de l'Epiphanie de N. S. 384

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Sermons prêchés pendant l'Avent par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire.* La réputation que ce célébre Orateur s'eſt acquiſe dans la Chaire, & le fruit qu'il y a fait, ne laiſſent aucun lieu de douter, que le public ne les reçoive avec joie. La Parole ſainte y eſt annoncée avec dignité, & d'une manière propre à faire les plus heureuſes impreſſions : une onction vive, une piété tendre & ſoutenue, en font le principal caractère : la force, l'exactitude, & l'éloquence ne s'y font pas moins admirer : enfin l'eſprit eſt convaincu, & le cœur eſt touché. Quel avantage les Fidéles ne tireront-ils pas de la lecture de ces diſcours, pour ſe diſpoſer à célébrer ſaintement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, notre Sauveur ! A Paris ce 20. Novembre, 1744.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

SERMON

SERMON

POUR LA FETE DE TOUS LES SAINTS.

Sur le bonheur des Juſtes.

Beati qui lugent, quoniam ipſi conſolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils ſeront conſolés. Matth. 5. 5.

SIRE,

SI le monde parloit ici à la place de Jeſus-Chriſt, ſans doute il ne tiendroit pas à VOTRE MAJESTE' le même langage. Heureux le Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour

vaincre : qui n'a vû tant de Puiſſances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuſe ; & qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire.

Heureux le Prince, qui durant le cours d'un régne long & floriſſant, jouit à loiſir des fruits de ſa gloire, de l'amour de ſes peuples, de l'eſtime de ſes ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ſes conquêtes, de la magnificence de ſes ouvrages, de la ſageſſe de ſes loix, de l'eſpérance auguſte d'une nombreuſe poſtérité ; & qui n'a plus rien à déſirer que de conſerver long-tems ce qu'il poſſéde.

Ainſi parleroit le monde ; mais, Sire, Jeſus-Chriſt ne parle pas comme le monde.

Heureux vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de ſon ſiécle : mais celui qui fait ſa principale occupation du ſiécle à venir, & qui vit dans le mépris de ſoi-même & de tout ce qui paſſe : parce que le Royaume du ciel eſt à lui. *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Matth. 5. 3.

Heureux, non celui dont l'hiſtoire va immortaliſer le régne & les actions dans le ſouvenir des hommes : mais celui dont les larmes auront effacé l'hiſtoire de ſes péchés du ſouvenir de Dieu même ; parce qu'il ſera éternellement conſolé. *Beati qui lugent quoniam ipſi conſolabuntur.* Ibid. 3.

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de

son Empire: mais celui qui aura sû renfermer ses désirs & ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'Empire de l'Univers. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* *Matth.* 5. 4.

Heureux, non celui qui élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les Princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur & de sa gloire ; mais celui qui ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici bas que dans la vertu & dans la justice ; parce qu'il sera rassasié. *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* *Ibid.* 6.

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand & d'invincible : mais celui à qui les malheureux donneront devant Jesus-Christ le titre de pere & de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* *Ibid.* 7.

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre : mais celui qui a pu se la donner à soi-même, & bannir de son cœur les vices & les affections déréglées qui en troublent la tranquilité, parce qu'il sera appellé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* *Ibid.* 6.

Voilà, Sire, ceux que Jesus-Christ appelle heureux ; & l'Evangile ne connoit

point d'autre bonheur sur la terre que la vertu & l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouies dont vous avez favorisé la gloire de son régne, qui peut le rendre le plus heureux des Rois. C'est par-là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par-là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vuide, ou que de maux réels qui le rempliſſent d'inquiétude ; & une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes Freres, que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solemnité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des Saints a été triste & désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter ; l'Eglise, en renouvellant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même-tems, que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le Ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre ; *Beati, &c.* & que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble & la frayeur ; & que la destinée des gens de bien ; est mille fois plus douce & plus tranquille en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des Justes en cette vie ! Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde : secondement, dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde. Dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'ame fidéle, & qui rendent celles du pécheur plus amères : c'est mon premier Point. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les passions ; & qui refusées à un cœur corrompu le laissent en proie à lui-même : c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, & les exemples des Saints utiles. Mais avant de commencer implorons le secours de l'esprit saint par l'intercession de Marie, *Ave Maria,*

LA source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; & nous ne sommes malheureux, dit un Pere, que parce que nous jugeons mal des biens & des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.* Les Justes, qui sont des enfans de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières, qui corrigent leurs jugemens, adoucissent leurs peines : & la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux, les mêmes événemens, où les ames livrées aux passions, trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

I. PART. S. *Ambr.*

Et pour vous faire entrer, mes Freres, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le passé, & ces tems d'égarement qui précédérent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette sa vûe dans l'avenir, tout la comble, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une ame qui vit dans le désordre, & qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes & des terreurs secrettes.

Car en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présens ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténébres qu'il a consacrés à la dissolution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoissent en certains momens à son souvenir. Images importunes, qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de tems en tems de son assoupissement, en lui montrant comme réunis en un point de vûe, cet amas monstrueux de crimes, qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des graces toujours mépriſées, des inspirations toujours rejettées, un usage indigne d'un naturel heureux, & formé, ce semble, pour la vertu;

des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laiſſe derrière lui. Il eſt malheureux, s'il tourne les yeux vers le paſſé. Toute ſa félicité eſt comme renfermée dans le moment préſent: & pour être heureux; il faut qu'il ne penſe point; qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets préſens; & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut conſerver ſa tranquillité. Et de là ces maximes ſi indignes de l'humanité, & ſi répandues dans le monde; que trop de raiſon eſt un triſte avantage; que les réflexions gâtent tous les plaiſirs de la vie; & que pour être heureux, il faut peu penſer. O homme! étoit-ce donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raiſon qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui ſeule peut te rendre heureux? cette lumiére divine qui embellit ton être: ſeroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? & ne te diſtingueroit elle ſi glorieuſement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes Freres, telle eſt la deſtinée d'une ame infidéle. Ce n'eſt que l'yvreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon, qui la rend heureuſe; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit, & l'homme ſe trouve ſeul avec ſa conſcience & ſes crimes.

Mais, que le sort d'une ame qui marche dans vos voies, est différent, ô mon Dieu ! & que le monde qui ne vous connoît pas, est à plaindre ! En effet, mes Freres, les plus douces pensées d'une ame juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve à la vérité cette partie de sa vie que le monde & les passions ont toute occupée ; ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, & lui arrache des larmes de componction & de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes & dans sa douleur !

Car, mes Freres, une ame revenue à Dieu, ne sauroit rappeller toute la suite de ses égaremens passés, sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle. Les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite comme par dégrés, au moment heureux de sa conversion. Tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrace, de perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction ; toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes. Ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes. Ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs. Ces invitations secrettes qui la rappelloient sans cesse au devoir & à la vertu. Cette voix intérieure qui la suivoit par tout, & qui ne cessoit de lui dire, comme autre fois à Augustin : Insensé, jusqu'à

quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, & de ton propre malheur en le servant ? Essayes s'il n'est pas plus doux d'être à moi, & si je ne suffis pas à l'ame qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une ame touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu, aux égaremens du monde & des passions ; & elle seule choisie, séparée, appellée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes Freres, remplit une ame fidéle de paix & de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophéte ! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mere : vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, & manifester la sévérité de vos jugemens & de votre justice ! O Dieu, que vos œuvres sont admirables ! & que mon ame connoît bien ce quelle vous doit, & ce que vous avez fait pour elle ! *Mirabilia opera tua, & anima mea cognoscit nimis.* Premier avantage des ames justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console. *Ps.* 138. 14.

Mais en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce

qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, mes Freres, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, & comment le même monde qui forme toutes les passions, & par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux & le plus consolant exercice de la foi des Justes.

En effet, mes Freres, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enyvrés de ses plaisirs, & qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, & ou pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journaliere d'événemens, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes & les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs & par ses caprices: les conversations ennuyent par les oppositions d'humeur & la contrariété des sentimens: les passions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contretems, leurs bruits désagréables: les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des ames grossièrement dis-

ſolues, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'eſpérent rien, ſe croyent encore plus miſérables; où tout ce qui plait, ne plaît jamais long-tems; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le monde, mes Freres; & ce n'eſt pas ce monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence: c'eſt le monde dans ſon beau; c'eſt le monde de la Cour; c'eſt vous-mêmes qui m'écoutez, mes Freres. Voilà le monde; & ce n'eſt pas ici une de ces peintures imaginées, & dont on ne trouve nulle part la reſſemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'eſt-à-dire, tel que vous le connoiſſez & le ſentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'eſt là leur patrie. C'eſt-là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniſer. Voila ce monde qu'ils préférent aux biens éternels, & à toutes les promeſſes de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juſte de punir l'homme par ſes paſſions

mêmes, & de permettre que ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis & de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Freres, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les Justes, qui le regardent comme un exil & une terre étrangére.

Car premiérement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'ame fidéle. Rien ne lui paroît constant ni durable sur la terre; ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviés. Elle y voit une sagesse souveraine, qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, & faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scénes à l'Univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets & des mesures; toujours attentifs ou à se surprendre, ou à

éviter d'être surpris ; toujours empressés & habiles à profiter de la retraite, de la disgrace, ou de la mort de leurs concurrens ; & à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité ; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances ; toujours inquiets ou sur le présent, ou sur l'avenir ; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux ? c'est ce que pense alors une ame fidéle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des Royaumes. Ne sortez pas de vous-mêmes, & vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Freres, paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins, & aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos & de sureté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions & des espérances humaines ! Ainsi les Israëlites autrefois échappés de la mer rouge, voyant de loin Pharaon & tous les Grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtoient les plaisirs de leur sureté, trouvoient les voies arides du désert, douces & agréables, ne sentoient plus les incommodités du chemin ; & comparant leur destinée à celle des Egyp-

tiens, loin de se plaindre & de murmurer, chantoient avec Moyse ce Cantique divin de louange & d'actions de graces, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles & les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voyent oubliées, négligés, éloignés des graces, sacrifiés à des concurrens indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes, pour une ame qui le mépriſe & qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle ressource pour un pécheur, lequel après avoir sacrifié au monde & à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déja tenir: menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il posséde; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même cru dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? mais que fera-t'il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, & trouver moins de diversions à ses chagrins; Se consolera-t'il dans l'exemple de ses semblables; mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent

jamais aux malheurs d'autrui; & d'ailleurs, qu'elle consolation de sentir renouveller ses peines, à mesure qu'on en trouve l'image & le souvenir dans les autres? Se retranchera-t'il dans une vaine philosophie, & dans la force de son esprit? mais la raison toute seule se lasse bien-tôt de sa fierté. On peut-être Philosophe pour le Public; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t'il une ressource en se livrant au plaisir & aux infâmes voluptés? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t'il dans l'indolence & dans la paresse, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances & des prétentions? une conscience criminelle peut devenir indifférente; mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgraces & ses malheurs; on sent toujours ses infidélités & ses crimes. Nommes Freres, le pécheur malheureux, l'est sans ressource. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde, dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, & avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience: qu'ainsi on est heureux

de le servir ; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui est compté ; que loin de dissimuler ou d'oublier nos peines & nos services, il nous tient même compte de nos désirs ; & que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une ame fidéle ! Que le monde dans ce point de vûe avec tous ses rebuts & tous ses mauvais traitemens pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que se jettant dans le sein de Dieu, & regardant avec des yeux chrétiens le néant & la vanité de toutes les choses humaines ; elle sent tout d'un coup ses inquiétudes inséparables de la nature, se changer en une douce paix ; un rayon de lumiére luire dans son ame, & y rétablir la sérénité ; un trait de consolation pénétrer son cœur, & en adoucir toute l'amertume. Ah, mes Freres, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! Et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste & désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, & en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugemens du monde, sources de tant de chagrins pour les mondains, achévent encore de consoler une ame fidéle. Car le supplice des amateurs du monde, c'est

c'eſt d'être ſans ceſſe expoſés aux jugemens, c'eſt-à-dire, à la cenſure, à la dériſion, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriſer les hommes; on veut être eſtimé de ceux mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres : l'élévation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics; les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger de ces cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes : la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur ; & d'ailleurs on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin dès que vous ne vivez que pour le monde, & que vos plaiſirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugemens du monde ne ſauroient vous être indifférens.

Cependant c'eſt au milieu de ces contradictions, qu'il faut ſe plaire. On vous diſpute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naiſſance, vos talens, votre réputation, vos ſervices, vos ſuccès; votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le diſpute à vos ancêtres : ſi vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté : ſi vous réuſſiſſez, on en fait honneur au hazard ou au mérite

de vos subalternes ; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talens pour plaire, on dit bien-tôt que vous avez sû en faire usage, & que vous avez trop plû : si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une ame fidéle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris : comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plû. Dieu qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, & qui la console en même-tems des jugemens des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice ; & sans faire même attention à ses jugemens, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Freres ? le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité

pour ſes adorateurs, eſt forcé de reſpecter la vertu de ceux qui le mépriſent & le haïſſent. Il ſemble qu'elle imprime ſur la perſonne d'un véritable Juſte, je ne ſai quelle dignité, je ne ſai quoi de divin qui lui attire la vénération, & preſque le culte des ames mondaines: il ſemble que ſon union intime avec Jeſus-Chriſt fait rejaillir ſur lui, comme autrefois ſur les trois Diſciples dans la montagne ſainte, une partie de cet éclat céleſte que le pere répandit ſur ſon Fils bien-aimé, & qui ne laiſſe pas la liberté de lui refuſer des hommages. C'eſt un droit inaliénable que la vertu a ſur le cœur des hommes; & par une bizarrerie déplorable, le monde mépriſe les paſſions qu'il inſpire, & il reſpecte la vertu qu'il combat. Ce n'eſt pas que l'eſtime du monde, ſi digne lui-même d'être mépriſé, ſoit une grande conſolation pour l'ame fidéle. Mais ce qui la conſole, c'eſt de voir le monde condamné par le monde même; les plaiſirs décriés par ceux qui les pourſuivent, les pécheurs devenus les apologiſtes de la vertu: & la vie du monde ſe paſſer triſtement à faire ce que l'on condamne, & à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le ſiécle préſent devient une ſource de réflexions conſolantes pour une ame chrétienne: mais elle trouve encore dans la penſée de l'avenir, des conſolations qui ſe changent en des terreurs ſecrettes & continuelles pour le pécheur: dernier avantage que les Juſtes retirent des

lumières de la foi. La magnificence de ſes promeſſes les ſoutient & les conſole. Ils attendent la bienheureuſe eſpérance, & ce moment heureux où ils ſeront aſſociés à l'Egliſe du Ciel, réunis à leurs freres qu'ils avoient perdus ſur la terre, reçus citoyens éternels de la céleſte Jéruſalem, incorporés dans cette aſſemblée immortelle des Elus de Dieu, où la charité ſera la loi qui les unira; la vérité, la lumière qui les éclairera; l'éternité, la méſure qui bornera leur félicité.

Ces penſées ſont d'autant plus conſolantes pour les gens de bien, qu'elles ſont fondées ſur la vérité de Dieu même. Ils ſavent qu'en ſacrifiant le préſent, ils ne ſacrifient rien; que dans un clin d'œil tout ſera paſſé; que tout ce qui doit finir, ne ſauroit être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare; & que la rapidité des choſes préſentes, ne mérite pas même que l'on compte les années & les ſiécles.

Je ſai que la foi peut ſubſiſter avec des mœurs criminelles; & qu'on perd tous les jours la grace ſanctifiante, ſans perdre la ſoumiſſion ſincère aux vérités que l'Eſprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, ſi conſolante pour l'ame juſte, n'eſt plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fond inépuiſable de troubles ſecrets & de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroiſſent certai-

nes, à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre; plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles allarmes. Ces lumières divines, source de toute consolation pour les ames fidéles, sont au-dedans de vous des lumières vengeresses, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent; qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vûe pendant quelque tems. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre réligion est icibas, si j'ose le dire, votre enfer; & plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, & de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher Auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une ame criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siécle à venir. voyez si dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie: ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans con-

solation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé & sur l'avenir sombres & funestes; sa foi fait toute sa peine; ses lumières son désespoir. Quelle situation! quelle triste destinée! que de changemens affreux un seul péché fait au-dedans & au-dehors de l'homme! Qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde & des passions est encore plus pénible que celle de l'Evangile; & que le Royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel? O innocence du cœur! que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme! ô homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des Justes: mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grace, qui achévent de rendre ici bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

II. PART. QUand on promet aux ames mondaines, dit saint Augustin, des consolations & des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses, comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu & comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs, ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue

ce Pere : Comment voulez-vous que nous vous persuadions ? nous ne pouvons pas vous dire : *Goutez, & voyez combien le Seigneur est doux* ; puisqu'un cœur malade & déréglé ne sauroit goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, & il sentira tout ce que nous disons. Ps. 33. 9.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrettes de la grace dans le cœur des Justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici bas, à la triste destinée des pécheurs ; & par ce paralléle achever de confondre le vice, & d'encourager la vertu. Or je dis que la grace ménage ici bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures & secrettes, les autres extérieures & sensibles ; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie, que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidéle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, & de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Freres, nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes

nés pour le plaisir ; & qu'au fonds, des panchans que la nature a mais en nous, & que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes. Cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'ame criminelle. C'est un désir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime ; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires ; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers panchans ; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir ; & qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs & de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure & souillée. Le pécheur est l'accusateur secret & continuel de lui-même : il traîne partout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses panchans déréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa foiblesse, rappellé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet : il se reproche le plaisir injuste, dans le tems même qu'il le goûte. Que fera-t-il ? combattra-t-il ses lumières pour appaiser sa conscience ? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes ? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même

même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance ! croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures, ne sont que des noms ! regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres qu'on fait mouvoir & parler sur un théatre comique, & qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hazard, & la possession éternelle du néant ! ces pensées ont je ne sai quoi de sombre & de funeste, que l'ame ne peut envisager sans horreur ; & il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur, que la ressource du péché. Que fera-t'il donc ! obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs, leur vuide & leur insuffisance : il n'en est aucun dont il n'essaye. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures : tous les objets de ses passions lui répondent ; dit saint Augustin : Ne t'abuses point en nous aimant : nous ne sommes pas la félicité que tu cherches : nous ne saurions te rendre heureux : éléve-toi au-dessus des créatures ; & vas chercher dans le ciel, si celui qui nous a formées, n'est pas plus grand & plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des Justes jouisse

d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas dès troubles, des dégoûts & des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur ame. Au-dedans, régne toûjours un calme profond; cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des ames innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, & qui n'est pas fait pour vous? Premiere consolation de la grace : la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux Justes les rigueurs de la loi, & change, selon la promesse de Jesus-Christ, son joug qui paroit insuportable aux pécheurs, en un joug doux & consolant pour eux. Car, une ame fidéle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement, qu'elle n'avoit aimé le monde & les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une ame épriſe de Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir; fuit le

monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse : car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux : car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses desirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs : sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires ; & comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs ; & avec tous ses amusemens, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas, que pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des ames mondaines. Je sai que le monde paroît avoir sa félicité ; & qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on

y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, & qui semblent jouir d'une destinée douce & tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur & de réjouissance, & vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre; & vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens sérieux & tranquilles où les passions plus refroidies, laissent faire quelque usage de la raison: ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, & ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs & de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure & véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer & le connoître; & qu'il n'y a d'heureux ici bas, que ceux qui savent s'en passer & servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable: les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières & plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien: tous souhaitent de le devenir: tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût,

c'eſt la coutume, c'eſt la foibleſſe, qui les retient dans les liens du monde & du péché. Ils le ſentent; ils s'en plaignent; ils en conviennent : & ils ſe livrent au cours d'une ſi triſte deſtinée. Monde trompeur ! rends heureux, ſi tu le peux, ceux qui te ſervent : & alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promeſſes.

Vous même, qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous ſervez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité ? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours & tous les momens agréables que vous y avez paſſés, & de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées ; & voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains momens de plaiſirs, d'excès, de fureur : Il fait bon ici : *Bonum eſt nos hic eſſe* : mais ce n'a été qu'une yvreſſe qui n'a pas duré, & dont l'inſtant qui a ſuivi, vous a découvert l'illuſion & replongé dans vos premiéres inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur: êtes-vous tranquille ? ne manque-t-il rien à votre bonheur ? ne craignez-vous rien ! ne ſouhaitez-vous rien ? ne ſentez-vous jamais que Dieu n'eſt point avec vous ? voudriez-vous vivre & mourir tel que vous êtes ? êtez-vous content du monde ? êtes-vous infidéle à l'Auteur de notre être ſans remords ? il y a douze heures dans le jour ? vous ſont-elles toutes également *Matth. 17 4*

agréables ? & avez-vous pu réuſſir juſqu'ici à vous faire une conſcience tranquille dans le crime ?

Lors même que vous vous êtes plongé juſqu'au fond de l'abîme, pour y éteindre vos remords, & que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité, ce reſte de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu; le Seigneur n'a-t-il pas commandé au ſerpent, comme il dit dans ſon Prophéte, de vous aller piquer juſqu'au fond de ce goufre, où vous vous étiez jetté pour l'éviter; & n'y avez-vous pas ſenti la morſure ſecrette du ver dévorant ? *Et ſi celaverint ſe ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo ſerpenti; & mordebit eos.* N'eſt-il pas vrai que les jours que vous avez conſacrés à Dieu par quelque devoir de réligion, par le renouvellement de votre conſcience au Tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; & que vous n'avez vécu, pour ainſi dire, que lorſque votre conſcience a été pure, & que vous avez vécu avec Dieu ? Non, dit le Prophéte avec une ſainte fierté, le Dieu que nous adorons, n'eſt pas un Dieu trompeur, ou incapable de conſoler ceux qui le ſervent, comme les dieux que le monde adore; & nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *non enim eſt Deus noſter ut dii eorum, & inimici noſtri ſunt judices.*

Amos 9. 8.

Deut. 31. 31.

Grand Dieu ! qu'eſt-ce donc que l'homme, de lutter ainſi toute ſa vie contre lui-

même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, & de l'aimer; de connoître son véritable bonheur, & de le fuir? Qu'est ce que l'homme, ô mon Dieu, & qui comprendra la profondeur de ses voies, & l'éternelle contradiction de ses égaremens?

Mais que ne puis-je, mes Freres, achever ce que je m'étois proposé, & vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété: le soutien des Sacremens, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne & qui l'embarasse: les exemples des Saints; & l'histoire de leurs merveilles, que l'Eglise nous met sans cesse devant les yeux, & dont le pécheur détourne la vûe de peur d'y voir sa condamnation: les Mystères adorables, offerts tous les jours sur nos Autels, & qui ne laissent souvent au pécheur, que le regret de les avoir profanés par sa présence: les Cantiques saints & les priéres de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; & enfin la consolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des ménaces & des anathêmes.

Quel délassement en effet, mes Freres, pour une ame fidèle; lorsqu'au sortir des

vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'Univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événemens de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le Gouvernement; enfin, où terrestre, on n'a parlé que de la terre, quel délassement au sortir de là, lorsque pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une ame fidéle prend le livre de la loi entre les mains, & qu'elle y trouve par tout: Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérans; que le ciel & la terre passeront; que les royaumes du monde & toute leur gloire s'useront comme un vétement, mais que Dieu seul demeurera toujours, & qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette ame avec le Prophéte; mais qu'elles sont différentes de votre loi!

Ps. 118. 85.

Et certes, mes Freres, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints! que de motifs puissans de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événemens instructifs! que de traits heureux qui blessent l'ame! quelles idées de la grandeur de Dieu, & de la misére de l'homme! quelles peintures de

la laideur du péché, & de la fausse félicité des pécheurs! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivoit autrefois Jonathas, & tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes: *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et savez-vous, mes Freres, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errans dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens & de leurs fortunes, chassés de Jérusalem & du Temple, où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint; & à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints: *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'Arche d'Israel, ni le Tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le salut du peuple & la terreur des incirconcis; ayant vû égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfans: eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux freres, ou aux embuches de leurs

I. Macc. 12. 9.

ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler & pour les défendre ; & ils croyent pouvoir se passer d'un secours, qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes Freres, si les premiers Disciples de l'Evangile oublioient dans la consolation des Ecritures, toute la fureur des persécutions ; & si n'ayant pu se résoudre à perdre de vûe durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât aussi ; comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promise ; & pour le présenter, ce semble, à Jesus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes, & aux promesses faites aux Justes.

Telles sont les consolations des ames fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes Freres, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché ; toujours aux prises avec soi-même ; sans aucune joye véritable dans le cœur ; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions ; insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos desirs ; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience : sans la douceur des Sacremens, puisque nos crimes

nous en éloignent ; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathêmes & des menaces ; sans la ressource de la priére, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'usage. Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel & de la terre ?

Aussi, mes Freres, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, & qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés ; & le monde où nous avions passé de si doux momens, n'est plus : la durée de nos plaisirs a imité celle des songes : notre bonheur a fini, & nos supplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne sera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sagesse, & comme l'Esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour. Nous n'avons jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par des voies tristes & difficiles : hélas ! & ce n'est-là cependant que le commencement de nos malheurs & de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles.* Sap. 5. 7. Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité : nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austéres ; & il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût couté pour nous sau-

ver, & mériter de monter aujourd'hui avec les Elus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis & perditionis.* Ibid. Insensés ! d'avoir acheté par une vie triste & malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati !* id. 5. 4. Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher Auditeur ; vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs ; ils ne guériront pas ce fonds d'ennui & de tristesse que vous trainez par-tout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien, comme une destinée triste & désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuye : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grace qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes & austéres ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse & tranquille. Ils sont semblables à l'Arche d'Israël dans le désert : elle ne paroissoit revétue que de peaux d'animaux : les apparences en sont viles ou rebutantes ; c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin ; que de nouvelles merveilles s'y of-

friroient à vos yeux ! vous le trouveriez révetu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums, & la ferveur des priéres qui montent ſans ceſſe vers le Seigneur ; le feu ſacré qui ne s'éteint jamais ſur cet autel ; ce ſilence, cette paix, cette majeſté qui y régnent ; & le Seigneur lui-même qui l'a choiſi pour ſon ſéjour, & qui en fait ſes plus chéres délices.

Que leur deſtinée vous touche d'une ſainte émulation. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaiſirs ; pourquoi ne pourriez vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Etabliſſez enfin une paix ſolide dans votre cœur : commencez à vous laſſer de vous-même. Juſqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'eſt pas vivre, que de ne pouvoir vivre en paix avec ſoi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, & qui vous attend ; banniſſez l'iniquité de votre ame ; vous en bannirez la ſource de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux ſur la terre ; & ce bonheur temporel ne ſera pas le commencement d'un bonheur qui ne finira plus.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DES MORTS.

La mort du Pécheur, & la mort du Juſte.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14. 13.

LEs paſſions humaines ont toujours quelque choſe d'étonnant & d'incompréhenſible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs paſſions les attachent à la vie : & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette mort, pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il ſemble qu'ils ne vivent que pour ſe hâter de mourir.

Ils ſe promettent tous qu'ils mourront de la mort des Juſtes : Ils l'eſpérent ; ils le deſirent. Ne pouvant ſe flatter d'être immortels ſur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les paſſions,

qui actuellement les souillent & les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché & dans la haine de Dieu comme une destinée affreuse; & cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement & sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit & les épouvante; & cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, & mourir pourtant de la mort des Justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes Freres, non pas vous détromper d'une illusion si commune & si grossière; (reservons ce sujet pour une autre occasion :) mais puisque la mort du Juste vous paroît si desirable, & celle du pécheur si affreuse : je veux vous exposer ici l'une & l'autre, & réveiller sur l'une & sur l'autre vos désirs & votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle, afin que vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une & l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, & prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs & toute sa gloire : dans le

récit de la mort du Juſte, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes les peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : & qu'il vous paroîtra vain & frivole, & différent de ce qu'il vous paroît aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du Juſte qui expire : & qu'elle vous paroîtra grande & eſtimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le ſervir & pour lui plaire. En un mot, le ſpectacle de la mort du pécheur, vous fera ſouhaiter de vivre de la vie du Juſte ; & l'image de la mort du Juſte, vous inſpirera une ſainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PART.

NOus avons beau éloigner de nous l'image de la mort ; chaque jour nous la rapproche ; la jeuneſſe s'éteint : les années ſe précipitent : & ſemblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, & qui ne remontent plus vers leur ſource, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus ſur nos pas reparoître encore ſur la terre : *Et quaſi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur.*

2. Reg. 14. 14.

Je ſçai que nous parlions tous les jours de la brièveté & de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos ſujets, de nos amis, de nos maîtres ; ſouvent ſoudaine,

daine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien ; que la vie est un songe ; & qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment : ce sont des discours qu'on donne à l'usage ; & c'est l'usage qui fait qu'en même-tems on les oublie.

Or, mes Freres, faites vous ici bas une destinée à votre gré : prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances ; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voye qu'ont tenu vos peres : vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus : & ce jour sera pour vous le jour de votre éternité ; heureuse, si vous mourez dans le Seigneur ; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attendoit n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, & que je vous y expose le double spectacle de cette derniére heure : si terrible pour le pécheur, & si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment ; plein de desirs, vuide de bonnes œuvres ;

ayent à peine connu Dieu, & ne pouvant lui offrir que ſes crimes, & le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit cru éternels. Or, mes Freres, je dis que rien n'eſt plus affreux que la ſituation de cet infortuné dans les derniers momens de ſa vie : & que de quelque côté qu'il tourne ſon eſprit, ſoit qu'il rappelle le paſſé, ſoit qu'il conſidére tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux, ſoit enfin qu'il perce juſques dans cet avenir formidable auquel il touche, tous ces objets, les ſeuls alors qui puiſſent l'occuper & ſe préſenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de déſeſpérant, & de capable de réveiller en lui les images les plus ſombres & les plus funeſtes.

Car, mes Freres, que peut offrir le paſſé à un pécheur, qui étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter ſur la vie, & lit ſur le viſage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout eſt fini pour lui ? Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre ? helas ! il voit des peines inutiles, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute ſa vie paſſée en un clin d'œil s'offre à lui ; & il n'y voit qu'une contrainte & une agitation éternelle & inutile. Il rappelle tout ce qu'il a ſouffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit ; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ;

pour des maitres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné de voir qu'il a travaillé toute sa vie, & qu'il n'a rien fait pour lui ? quel regret de s'être fait tant de violences, & de n'en être pas plus avancé pour le Ciel; de s'être toujours cru trop foible pour le service de Dieu, & d'avoir eu la force & la constance d'être le martyr de la vanité, & d'un monde qui va périr ! Ah ! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement & de sa mépriſe, ne trouvant plus qu'un grand vuide dans une vie que le monde seul a toute occupée, voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monumens publics chargés des événemens de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, & ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, & qui puisse le suivre devant Dieu : c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! hélas ! falloit-il tant d'agitations & de peines pour se perdre ? que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, & je n'aurois pas tout perdu : mais ma vie a toujours été

pleine d'agitations, d'assujettissemens, de fatigues, de contrainte; & tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eut fallu souffrir pour me sauver & d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste & insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, & de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias*
Sap. 5. 8. *difficiles .... erravimus à viâ veritatis.*

Oui, mes Freres, c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingué; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; la distinction de vos commandemens; tout cela vous paroît réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées; tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, & par des événemens dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile; &

deshonnoré leur nom par l'oisiveté & par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit & l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scéne changera, l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera; vous verrez tout au naturel; & ce qui vous paroissoit si grand; comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroitra plus rien: *Aperiet oculos suos*, dit Job, *& nihil inveniet.* Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi & de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité: & un verre d'eau froide donné au nom de Jesus-Christ, & une seule larme répandue en sa présence, & la plus légére violence soufferte pour lui; tout cela vous paroitra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, & qui périront avec le monde. *Job.* 27. 19.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs: mais c'est ce souvenir même qui le consterne & qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant: il voit qu'il a sacrifié son ame & son éternité à un moment fugitif de volupté & d'yvresse. Hélas! la vie lui avoit paru trop longue pour être toute entière consacrée à Dieu;

il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs & les suites: il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme une espace immense qu'il eut fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes: cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons desirs; & il attendoit pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sure. Quelle surprise dans cette derniere heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru si long n'a duré qu'un moment; que son enfance & sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour; & que du sein de sa mere il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs: ils ont disparu comme un songe; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte & de confusion. Tant d'emportemens honteux; tant de foiblesse & d'abandonnement! lui qui s'étoit piqué de raison, d'élevation, de fierté devant les homme, ô mon Dieu! il se retrouve alors le plus foible, le plus méprisable de tous les pecheurs! Une vie sage peut-être en apparence, & cependant toute dans l'infamie des sens & la puérilité des passions une vie glorieuse peut-être devant les hommes; & cependant aux yeux de Dieu la

plus honteuſe, la plus digne de mépris & d'opprobre ! une vie que le ſuccès avoit peut-être toujours accompagnée ; & cependant en ſecret la plus inſenſée, la plus frivole, la plus vuide de réflexions & de ſageſſe! Enfin, des plaiſirs qui ont été même la ſource de tous ſes chagrins : qui ont empoiſonné toute la douceur de ſa vie ; qui ont changé ſes plus beaux jours en des jours de fureur & de triſteſſe ; des plaiſirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, & dont il n'a preſque jamais ſenti que le déſagrement & l'amertume : voilà à quoi ſe réduit cette vaine félicité. Ce ſont ſes paſſions, qui l'ont fait vivre malheureux, & il n'y a eu de tranquille dans toute ſa vie, que les momens où ſon cœur en a été libre. Les jours de mes plaiſirs ſe ſont enfuis, ſe dit alors à lui-même le pécheur, mais dans les diſpoſitions bien différentes, de celles de Job ; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, & changé même pour moi le calme de la nuit en des penſées noires & inquiétes : *Dies mei tranſierunt, cogitationes meæ diſſipatæ ſunt, torquentes cor meum.* Et cependant, grand Dieu ; vous punirez encore les chagrins & les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes paſſions ; & vous préparez à des plaiſirr qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur ſans fin & ſans meſure ! *Scribis contra me amaritudines, &.* *Job. 17. 11.*

consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ.

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé ; des crimes qui dureront éternellement ; les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions & les scandales d'un âge plus avancé, que sai-je ? peut-être encore les dérèglemens honteux d'une vieillesse licentieuse. Ah ! mes Freres, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface ; nous ne rappellons de notre vie qu'un souvenir vague & confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténébres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent : plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce cahos : il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir : il lui faudroit une vie entière, hélas ? & le tems passe ; & à peine reste-t'il quelques momens ; & il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, & qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un Confesseur supplée à notre inattention, & nous aide à nous juger & à nous connoître nous-mêmes :

mêmes : mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours, la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténébres ; l'éclaircira alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime ; des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfans qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangéres ; des ministres de l'Eglise qu'il a mépriſés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ces murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres & ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve & de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin ; le ciel & la terre, dit Job, s'élevent contre lui, & lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions & de ses crimes ; *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, & terra consurget adversùs eum.* Job. 20. 27.

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, & des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changemens.

Ses surprises : il s'étoit toujours flatté, que le jour du Seigneur ne le surprendroit

point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de se promettre, qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : & cependant l'y voilà arrivé ; encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour appaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore pensé, & il va être jugé.

Ses surprises ! Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le tems que la pensée de la mort étoit la plus éloignée de son esprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit jusques-là vivement désirées ; & que semblable à l'insensé de l'Evangile il exhortoit son ame à se reposer, & à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, & qu'il voit en un clin d'œil, sa vie & toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises : il va mourir ? & Dieu permet que personne n'ose lui dire, qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent ; ses amis le laissent s'abuser : on le pleure déja en secret comme mort : & on lui montre encore des espérances de vie : on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent ; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! & vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises : abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux

& à ſes douleurs, il ne peut ſe perſuader encore qu'il va mourir ; il ſe flatte, il eſpére encore : la juſtice de Dieu ne lui laiſſe, ce ſemble, encore un reſte de raiſon, qu'afin qu'il l'emploie à ſe ſéduire. A voir ſes terreurs, ſon étonnement, ſes inquiétudes; on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il ſe tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit ſe dérober à la mort; & ſes agitations ne ſont qu'un regret de perdre la vie, & non pas une douleur de l'avoir mal paſſée ; il faut que le pécheur aveugle le ſoit juſqu'à la fin, & que ſa mort reſſemble à ſa vie.

Enfin, ſes ſurpriſes : il voit alors que le monde l'a toujours trompé, qu'il la toujours mené d'illuſion en illuſion, & d'eſpérance en eſpérance : que les choſes ne ſont jamais arrivées comme il ſe les étoit promiſes, & qu'il a toujours été la duppe de ſes propres erreurs. Il ne comprend pas que ſa mépriſe ait pu être ſi conſtante : qu'il ait pu s'obſtiner durant tant d'années à ſe ſacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que des vaines promeſſes ; & que toute ſa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, & une yvreſſe de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource : c'eſt qu'on ne meurt qu'une fois; & qu'après avoir mal fourni ſa carrière, on ne revient plus ſur ſes pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juſte, ô mon Dieu ; & vous voulez que le pécheur

prononce d'avance contre-lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le font pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures; plus il souffre quand il faut s'en séparer: autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent: autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs & si pénibles; par des voies peut-être si douteuses pour le salut: qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses freres. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux: il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un azile contre la mort; du luxe & de la vanité de ses ameublemens dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne: il commence de se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui n'y possède plus

rien : comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ſes yeux, & qu'on ne laiſſe jouir encore quelque tems de la vûe de ſes dépouilles, que pour augmenter ſes regrets & ſon ſupplice.

Séparation de ſes charges, de ſes honneurs, qu'il va laiſſer peut-être à un concurrent ; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de baſſeſſes & dont il avoit joui avec tant d'inſolence. Il eſt déja dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ſes dignités, & ne conſervant de tous ces titres que celui de pécheur qu'il ſe donne alors en vain & trop tard. Hélas il ſe contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepteroit comme une grace l'état le plus obſcur & le plus rampant, ſi l'on vouloit prolonger ſes jours : il envie la deſtinée de ſes eſclaves qu'il laiſſe ſur la terre : il marche à grands pas vers la mort, & il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de ſon corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaiſons ſi vives, ſi étroites, en favoriſant toutes ſes paſſions. Il ſent que cette maiſon de boue s'écroule : il ſe ſent mourir peu à peu à chacun de ſes ſens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ſes maux lui font ſentir, par l'amour exceſſif qui l'y attache, & qui devient plus vif à meſure qu'il eſt plus près de s'en ſéparer.

Séparation de ſes proches, de ſes amis, qu'il voit autour de ſon lit, & dont les pleurs & la triſteſſe achévent de lui ſerrer le cœur, & de lui faire ſentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de places, où il s'étoit établi, aggrandi, étendu, comme ſi ç'avoit dû être le lieu de ſa demeure éternelle: du monde ſans lequel il n'avoit jamais pu vivre; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs, aux événemens duquel il avoit eu tant de part; où il avoit paru avec tant d'agrément & tant de talens pour lui plaire. Son corps en va ſortir; mais ſon cœur, mais toutes ſes affections y demeurent encore: le monde meurt pour lui; mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, ſéparation de toutes les créatures. Tout eſt anéanti autour de lui: il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore, & il ne ſaiſit que des phantômes, qu'une fumée qui ſe diſſipe, & qui ne laiſſe rien de réel dans ſes mains: *Et nihil inuenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Pſ. 75 6.

C'eſt alors que Dieu eſt grand aux yeux du pécheur mourant. C'eſt dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, diſparoiſſant à ſes yeux, il ne voit plus que Dieu ſeul qui demeure, qui remplit tout, qui ſeul ne paſſe & ne change point. Il ſe plaignoit autrefois d'un ton d'i-

ronie & d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point ; & de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, & qui occupoient tous nos sens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul ; l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles : tout s'évanouira autour de lui ; & Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné ; & ces changemens sont avec ses surprises & ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit & dans son autorité. Dès qu'on n'espére plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent : ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs & d'autres maîtres : ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne ; à peine en reste-t'il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne ; tout se retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, & fait des réflexions amères

sur l'inconstance du monde, & sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes: *Affligetur relitus in tabernaculo suo.*

Job. 20. 26. Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si énivré. Hélas! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déja oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scéne, réveillera encore durant quelques jours les discours publics: mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant & dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation & de sa mémoire. Il voit déja cet oubli: qu'il n'a qu'à mourir; que le vuide sera bientôt rempli: qu'il ne restera pas même des vestiges de lui dans le monde; & que les gens de bien tous seuls, qui l'avoient vû environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes: Où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissemens que lui attiroit sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, & ce qu'on gagne en le servant: *Et qui eum viderant, dicent: Ubi est?*

Job. 20. 7. Changement dans son corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, & corrompu tant de cœurs, n'est déja plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vûe: ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déja l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas! ses

amis, ſes proches, ſes eſclaves mêmes la fuyent, s'écartent, ſe retirent, n'oſent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienſéance & de contrainte; elle-même ne ſe ſouffre plus qu'avec peine, & ne ſe regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, ſe dit-elle avec Job; mes eſclaves que j'appelle refuſent maintenant de m'approcher; & mon ſouffle même eſt devenu une infection, & un ſouffle de mort pour mes enfans & pour mes proches: *Servum meum vocavi, & non reſpondit.... halitum meum exhorruit uxor mea, & orabam filios uteri mei.* *Ibid.* 19. 16. 17.

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à ſe repoſer quelque part, & ils ne retrouvent par tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'eſt rien encore pour ce pécheur mourant, que le ſouvenir du paſſé & le ſpectacle du préſent; il ne ſeroit pas ſi malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ſes peines: c'eſt la penſée de l'avenir, qui le jette dans un gémiſſement d'horreur & de déſeſpoir. Cet avenir, cette région de ténébres où il va entrer ſeul, accompagné de ſa ſeule conſcience: cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'eſt revenu, où il ne ſait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare: cet avenir, cet abîme immenſe, où ſon eſprit ſe perd & ſe confond, & où il va s'enſévelir incertain de ſa deſtinée: cet avenir, ce tombeau, ce ſéjour d'horreur,

où il va prendre sa place avec les cendres & les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, & rendre compte d'une vie, dont tous les momens presque ont été des crimes. Ah ! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre : il demandoit sans cesse d'un ton de blasphême & de dérision : Qui en est revenu ? il se mocquoit des frayeurs vulgaires, & se piquoit là-dessus de fermeté & de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu ; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, & qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah ! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, & n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu de la foiblesse de ses lamentations & de ses larmes, que de ses fureurs & de son désespoir.

Oui, mes Freres, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres : toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour appaiser la colère de Dieu, désespére alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes

éternelles ; il comprend à quel point il en eſt indigne : en vain le miniſtre de l'Egliſe tâche de raſſurer ſes frayeurs, en lui ouvrant le ſein de la clémence divine ; ces promeſſes le touchent peu, parcequ'il ſent bien que la charité de l'Egliſe, qui ne déſeſpère jamais du ſalut de ſes enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la juſtice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ſes crimes : une voix ſecrette & terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de ſalut pour l'impie ; & qu'il ne faut pas compter ſur des eſpérances qu'on donne à ſes malheurs plutôt qu'à la verité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers rémedes que la réligion offre aux mourans : ils les regarde comme ces remédes déſeſpérés qu'on hazarde lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance ; & qu'on donne plus pour la conſolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des ſerviteurs de Jeſus Chriſt pour le ſoutenir dans cette dernière heure ; & tout ce qu'il peut faire, c'eſt d'envier en ſecret leur deſtinée, & déteſter le malheur de la ſienne : on lui met dans la bouche les paroles des livres ſaints, & les ſentimens d'un Roi pénitent ; & il ſent bien que ſon cœur déſavoue ces expreſſions divines ; & que des paroles qu'une charité ardente & une compoñction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur ſurpris comme lui dans ſes déſordres : on aſſemble autour de ſon lit ſes amis & ſes proches pour recueillir

ſes derniers ſoupirs ; & il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le ſouvenir de ſes crimes : le miniſtre de l'Egliſe lui préſente un Dieu mourant : & cet objet ſi conſolant & ſi capable d'exciter ſa confiance, lui reproche tout bas ſes ingratitudes, & l'abus perpétuel de ſes graces. Cependant la mort approche ; le Prêtre tâche de ſoutenir par les prières des mourans, ce reſte de vie qui l'anime encore. *Partez, ame chrétienne*, lui dit-il : *Proficiſcere, anima chriſtiana.* Il ne lui dit pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant ſa vie les monumens publics pouvoient à peine ſuffire au nombre & à l'orgueil de ſes titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout ſeul qu'il avoit reçu dans le batême, le ſeul dont il ne faiſoit aucun cas, & le ſeul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiſcere, anima chriſtiana : Partez, ame chrétienne :* hélas ! elle avoit vécu, comme ſi le corps eût été tout ſon être : elle avoit même tâché de ſe perſuader que ſon ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair & de ſang, & que tout mouroit avec nous : & on vient lui déclarer, que c'eſt ſon corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va ſe diſſoudre ; & que tout ſon être immortel ; c'eſt cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence ſeule capable de l'aimer & de le connoître, qui va ſe détacher de ſa maiſon terreſtre, & paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, ame*

chrétienne : vous aviez regardé la terre comme votre patrie ; & ce n'étoit qu'un lieu de pélérinage dont il faut partir : l'Eglise croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos miseres, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! & elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre & effroyable, & le commencement de vos malheurs & de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne : Proficiscere, anima christiana* : ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jesus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumiéres de la foi, que vous avez toujours rejettées ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : *Partez, ame chrétienne* ; allez porter devant Jesus-Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, & qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours : ni aux créatures, qui lui échappent ; ni au monde, qui s'évanouit ; ni aux hommes, qui ne sauroient le

délivrer de la mort ; ni au Dieu juſte, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il ſe roule dans ſes propres horreurs ; il ſe tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le ſaiſit, ou du moins pour ſe fuir lui-même : il ſort de ſes yeux mourans, je ne ſai quoi de ſombre & de farouche, qui exprime les fureurs de ſon ame : il pouſſe du fond de ſa triſteſſe des paroles entrecoupées de ſanglots, qu'on n'entend qu'à demi ; & qu'on ne ſait ſi c'eſt le déſeſpoir ou le repentir qui les a formées : il jette ſur un Dieu crucifié des regards affreux, & qui laiſſent douter ſi c'eſt la crainte ou l'eſpérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des ſaiſiſſemens où l'on ignore ſi c'eſt le corps qui ſe diſſoud, ou l'ame qui ſent l'approche de ſon juge : il ſoupire profondement ; & l'on ne ſait ſi c'eſt le ſouvenir de ſes crimes qui lui arrache ces ſoupirs, ou le déſeſpoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces triſtes efforts, ſes yeux ſe fixent, ſes traits changent, ſon viſage ſe défigure, ſa bouche livide s'entrouvre d'elle-même ; tout ſon corps frémit ; & par ce dernier effort, ſon ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, & ſe trouve ſeule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes Freres, ainſi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainſi mourrez-vous vous-mêmes, ſi vos crimes vous

accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, & vous ne changerez pas vous-même. Vous mourrez & vous mourrez pécheur, comme vous avez vécu; & votre mort sera semblable à votre vie. Prevenez ce malheur, vivez de la vie des Justes; & votre mort semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur & de consolation; c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce Discours.

JE sai que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténébres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées & connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi & de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légéres; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre, & l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort, je ne sai quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes même, comme dit saint Paul, voudroient à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne. II. PARTIE.

Il n'en est pas moins vrai cependant, que la grace surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; & que dans ce moment, soit qu'ils rappellent

le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considérent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *Requies de labore*; dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte. *gaudium de novitate*; dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui le transporte, *Securitas de æternitate*? de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'ame fidéle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé: & ici, mes Freres, représentez-vous au lit de la mort une ame fidéle, qui depuis longtems se préparoit à ce dernier moment, amassoit par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paroître vuide devant son Juge & vivoit de la foi pour mourir dans la paix & dans la consolation de l'espérance: représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette derniére heure, qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe, & à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les violences, tous les événemens de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncemens, de toutes les situations qu'elle a éprouvées; *Requies de labore*.

Oui

Oui, mes Freres, il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légéres violences que la réligion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abbat & vous rebutte; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui & dans la tristesse : vous regardez comme malheureux, ceux qui portent le joug de Jesus-Christ, & qui renoncent au monde & à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidéle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, & combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin & sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, & dont il ne lui resteroit alors que la confusion & la honte : c'est que tout ce qu'elle auroit souffert dans le monde, seroit perdu pour elle dans ce dernier moment, au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, & durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies & les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu : que les plaisirs sont

également passés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré ; & l'autre, la gloire d'avoir sû les vaincre.

Voila ce qu'offre le passé à l'ame fidèle au lit de la mort. Des violences ; des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement consolées : le tems des dangers & des tentations passé ; les attaques que le monde livroit à sa foi, enfin terminées ; les périls, où son innocence avoit couru tant de risques, enfin disparus ; les occasions, où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées : les combats éternels qu'elle avoit eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin ; les obstacles que la chair & le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port : qu'il est doux de rappeller le souvenir des orages & de la tempête ! quand on est sorti vainqueur de la course : qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, & à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célébres : *Requies de labore.* Il me semble que le Juste est alors comme un autre Moyse mourant sur la Montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *Ascende in montem, & morere* ; lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré ; & jettant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de par-

Deut. 32. 49.

courir & qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables aux quels il est échappé : les combats de tant de nations vaincues : les fatigues du désert, les embuches de Madian ; les murmures & les calomnies de ses Freres ; les rochers brisés ; les difficultés des chemins surmontées ; les dangers de l'Egypte évités ; les eaux de la mer rouge franchies ; la faim, la soif, la lassitude combattues ; & touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, & saluant enfin de loin cette patrie promise à ses peres, il chante un cantique d'actions de graces ; meurt transporté, & par le souvenir de tant de dangers évités, & par la vûe du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin ; & regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux, le terme heureux de sa course : *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappellant au juste mourant, les combats & les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités & ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissemens de la pénitence, des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur & de fidélité dont elles ont été toujours suivies ; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son ame, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, & ses chutes à son salut. Ah ! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleu-

de consolation & de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie & de reconnoissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, & lui en font espérer de nouvelles ; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, & semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil & de sa pénitence ; sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé & qu'il falloit appaiser ; mais comme un pere de miséricorde, & un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, & l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, ame fidéle, lui dit alors en secret son Seigneur & son Dieu. *Elevare consurge, Jerusalem* : Vous qui avez bû toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes & vos peines passées. *Quæ bibisti calicem usque ad fundum.* Le tems des pleurs & des souffrances est enfin passé pour vous: *Non adjicies ut bibas illum ultrà.* Dépouillez-vous donc, fille de Jerusalem, de ce vêtement de deuil & de tristesse ; dont vous avez été jusqu'ici environnée : laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité revêtez-vous de vos habits de gloire & de magnificence : entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas Sancti.* Brisez enfin les liens de votre captivité for-

Isa. 51. 17

Ibid.

Ibid. ℣. 22.

Ibid. 52. 2.

tez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si long-tems des rigueurs & de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est tems enfin que je reprenne ce qui m'appartient : que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, & qui n'étoit pas digne de vous ; & que je vous réunisse à l'Eglise du Ciel, dont vous étiez une portion pure & immortelle. *Non adjiciet ultrà, ut pertranseat per te incircumcisus & immundus.* Ibid. 1. Ibid. 2.

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort; le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures qui disparoissent ; tout ce phantôme de vanité, qui s'évanouit : ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changemens & voilà précisement toute la consolation de l'ame fidéle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Sei-

gneur ne la surprend point : elle l'attendoit, elle le désiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses desirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste Juge alloit lui demander ce compte terrible où les justices elle-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, préparant sans cesse son ame à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur ; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vûe ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour ; & ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort : & les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise & le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avoit mis toute sa confiance n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit & qui lui échappe. Mais l'ame fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vû, comme une figure qui passe ; comme une fumée qui ne trompe que de loin, & qui de près n'a rien de réel & de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger ; de n'avoir pas pris le change de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en

un instant ; & de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espérent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devoit me rester que lui seul. On regardoit mon choix comme une folie : le monde s'en mocquoit & on trouvoit bizarre & singulier de ne pas se conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages, ou les insensés, & lequel des deux avoit raison ou le mondain, ou le fidéle.

Ainsi voit le monde & toute sa gloire, une ame juste au lit de la mort. Aussi lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir de discours de Dieu, & du néant de toutes les choses humaines ; ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe. Ces vérités consolantes sont alors sa plus douce occupation : elle les médite, elle les goûte ; elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est plus un langage nouveau & étranger que le ministre de Jesus-Christ lui parle : c'est le langage de son cœur ; ce sont les sentimens de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler

du Dieu quelle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours désirés; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré; du néant du monde qu'elle a toujours mépriſé : tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miſéricordes du Dieu de ſes peres ; & regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maiſon terreſtre, & à diſpoſer de la ſucceſſion de ſes ancêtres. Grand Dieu, que de lumière ! que de paix ! que de tranſports heureux ! que de ſaints mouvemens d'amour, de joie, de confiance, d'actions de graces ſe paſſent alors dans cette ame fidèle ! ſa foi ſe renouvelle ; ſon amour s'enflame ; ſa ferveur s'excite ; ſa componction ſe réveille. Plus la diſſolution de l'homme terreſtre approche, plus l'homme nouveau s'achéve & s'accomplit. Plus ſa maiſon de boue s'écroule, plus ſon ame s'éleve & ſe purifie plus le corps ſe détruit, plus l'eſprit ſe dégage & ſe renouvelle. Semblable à une flamme pure qui s'éleve & paroît plus éclatante, à meſure qu'elle ſe dégage d'un reſte de matière qui la retenoit, & que le corps où elle étoit attachée ſe conſume & ſe diſſipe.

Ah ! les diſcours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigriſſent ſes maux ; ſa tête en ſouffre ; ſon repos en eſt altéré : il faut ménager ſa foibleſſe en ne coulant que quelques mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'im-

n'importune ; choisir ses momens pour lui parler du Dieu qui va le juger, & qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, & le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les Ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des Prophétes tristes & désagréables : on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort & des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires & des vanités du siécle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! & vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; & qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir & de connoître.

Mais ne perdons pas de vûe l'ame fidéle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette. Car, mes Freres, de quoi la mort pourroit-elle la séparer qui lui coutât encore des regrets & des larmes ? Du monde ? hélas ! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissemens qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel & la

terre : on ne regrette gueres ce qu'on n'a jamais aimé. De ſes biens & de ſes richeſſes ? helas ! ſon tréſor étoit dans le ciel ; ſes biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas ; elle va ſeulement les retrouver immortels dans le ſein de Dieu même. De ſes titres & de ſes dignités ? hélas ! c'eſt un joug quelle ſecoue : le ſeul titre qui lui fut cher, étoit celui qu'elle avoit reçu ſur les fonds ſacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, & qui lui donne droit aux promeſſes éternelles. De ſes proches & de ſes amis ? helas ! elle ſait qu'elle ne les devance que d'un moment : que la mort ne ſépare pas ceux que la charité avoit unis ſur la terre ; & que réunis bientôt dans le ſein de Dieu, ils formeront avec elle la même Egliſe & le même peuple, & jouiront des douceurs d'une ſociété immortelle. De ſes enfans ? elle leur laiſſe le Seigneur pour pere, ſes exemples & ſes inſtructions pour héritage, ſes vœux & ſes bénédictions pour dernière conſolation ; & comme David, elle meurt en demandant pour ſon fils Salomon, non pas des proſpérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, & la crainte du Dieu de ſes peres : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*. De ſon corps ? hélas ! de ſon corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié ; qu'elle regardoit comme ſon ennemi : qui la faiſoit encore dépendre des ſens & de la chair ; qui l'accabloit ſous le poids de tant de néceſſités humiliantes : de cette maiſon

1. Paral. 29. 19.

de boue qui la retenoit captive ; qui prolongeoit les jours de son exil & de sa servitude, & l'empêchoit de s'aller réunir à Jesus-Christ : ah ! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vétement étranger dont on la débarasse : c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit ; qui la laisse libre, & en état de prendre son essor, & de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parceque la foi l'avoit déja séparée de tout.

Je n'ajoûte pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai : mais depuis long-tems elle l'avoit captivée sous le joug de la foi : & éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu & la profondeur de ses Mistéres. Ses yeux mourans s'obscurcissent & se ferment à toutes les choses visibles : mais depuis long-tems elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie & s'épaissit ; mais depuis long-tems elle y avoit mis une garde de circonspection, & méditoit dans le silence les misericordes du Dieu de ses peres. Tous ses sens s'émoussent, & perdent leur usage naturel : mais depuis long-tems elle se l'étoit interdit à elle-même ; & dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, & ne voyoit pas ; des oreilles ; & n'entendoit pas ; un odorat, & ne s'en servoit pas ; un goût, & ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une

vaine beauté s'effacent ; mais depuis longtems toute sa beauté étoit au-dedans, & elle n'étoit occupée qu'à embellir son ame des dons de la grace & de la justice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps se détruit ; toutes les créatures s'évanouissent ; la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant: & au milieu de tous ces changemens elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes Freres, rend le fidéle grand au lit de la mort! que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des Anges & des hommes ! C'est alors que le fidéle paroît maître du monde & de toutes les créatures! c'est alors que cette ame participant déja à la grandeur & à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout ; dans le monde, sans y prendre part : dans un corps mortel, sans y être attachée : au milieu de ses proches & de ses amis, sans les voir & sans les connoître ; parmi les larmes & les gémissemens des siens, sans les entendre; au milieu des embarras & des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts* : elle est déja immobile dans le sein de Dieu au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, & de mourir dans sa crainte ! que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment dans

Ps. 87. 6.

l'ame fidéle ! C'eſt le moment de ſa gloire & de ſes triomphes ; c'eſt le point auquel ſe réunit tout l'éclat de ſa vie & de ſes vertus. Qu'il eſt beau de voir alors le juſte marcher d'un pas tranquille & majeſtueux vers l'éternité ! & que ce Prophéte infidéle avoit bien raiſon autrefois, en voyant Iſraël entrer dans la terre de promeſſe, le triomphe de ſa marche, & la confiance de ſes cantiques, de s'écrier : *Que mon ame meure de la mort des Juſtes, & que ma fin leur ſoit ſemblable* !

Et voilà, mes Freres, ce qui achéve en dernier lieu de remplir l'ame fidéle au lit de la mort, de joie & de conſolation : la penſée de l'avenir ; *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la ſanté voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, ſa tranquillité ſe change en ſaiſiſſement & en terreur. L'ame juſte au contraire, durant les jours de ſa vie mortelle, n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit ſon ſalut avec crainte & tremblement ; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où les Juſtes mêmes ſeront à peine ſauvés, s'ils ſont jugés ſans miſéricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui ſe montre à elle calme ſes agitations : ſes frayeurs ceſſent tout d'un coup, & ſe changent en une douce eſpérance. Elle perce déja avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; & voit comme Etienne le

Nomb. 23. 13.

sein de la gloire, & le Fils de l'Homme à la droite de son Pere tout prêt à la recevoir : cette partie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré ; & où elle avoit toujours habité en esprit ; cette sainte Sion, que le Dieu de ses peres remplit de sa gloire & de sa présence, où il enivre ses Elus d'un torrent de délices, & leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment : cette cité du peuple de Dieu, le séjour des Saints, la demeure des Justes & des Prophétes, où elle retrouvera ses freres que la charité lui avoit unis sur la terre, & avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, & chantera avec eux les louanges de sa grace.

Ah ! aussi quand les Ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue, & que l'éternité approche : quand ils viennent lui dire au nom de l'Eglise qui les envoie : *Partez, ame chrétienne* ; *Proficiscere, anima christiana* ; sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-tems étrangère & captive : le tems des épreuves & des tribulations est fini ; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des Saints & les portes éternelles : partez, ame

fidéle: allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend : souvenez-vous seulement de vos freres que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations & aux orages : laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici bas, qui vous a engendrée en Jesus-Christ, & qui vous voit partir avec envie: sollicitez la fin de sa captivité, & sa réunion entiére avec son Epoux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource : nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jesus-Christ dans le royaume de ses Saints: le corps que vous allez laisser en proie aux vers & à la pourriture, vous suivra bien-tôt immortel & glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra : il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation ; où vos os arides se ranimeront, & paroîtront plus brillans que la lumiére. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposé comme vos freres à perdre le Dieu que vous allez posséder : de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse & tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour

nous rendre malheureux ; & d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie & d'immortalité alors pour cette ame juste ! quel ordre heureux ! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces l'accepte-t'elle ? Elle leve au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans ; & regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore : j'attens dans la paix & dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte & chrétienne, fortifiée par les derniers remédes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrette de l'Esprit qui habite en elle, mure pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures : elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, & s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle est sortie.

Mes Freres, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de

Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché ; vous mourrez dans les horreurs & dans les regrets inutiles du pécheur, & votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice ; vous mourrez dans la paix & dans la confiance du juste, & votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur le Jugement universel.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna, & majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. Luc. 21. 27.

SIRE,

TEL doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux; & qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous seduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'Homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son régne, l'entière ré-

demption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité & de désespoir pour les uns; pour les autres, de paix, de consolation, & d'allegresse : l'attente des Justes, la terreur des méchans; le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible, en avoient laissé aux premiers Fidéles, qui les rendoit patiens dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des Martyrs, anima la constance des Vierges, adoucit aux Anacorétes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes Réligieuses, que la piété de nos peres éleva contre la contagion du siécle.

Vous-mêmes, mes Freres, rappellant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pû refuser à ce souvenir des sentimens de componction & de crainte : mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères; des idées plus douces & plus riantes les ont à l'instant effacées, & ramené votre premier calme. Hélas! dans les tems heureux de l'Eglise, ç'eût été renoncer à la Foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur : toute la consolation de ces premiers Disciples de la Foi étoit de l'attendre; & il falloit même que les Apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des Fidéles; & aujourd'hui il faut

que l'Eglise emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeller le souvenir aux chrétiens, & tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ces circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs: c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici bas le pécheur ne se connoît jamais tel qu'il est, & n'est connu des hommes qu'à démi: il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations & ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, & il sera connu. Le pécheur montré à lui-même; le pécheur montré à toutes les créatures: voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples & édifiantes. Implorons, &c. *Ave Maria.*

PARTIE I. *Eccles. 9. 2.*

TOut se réserve pour l'avenir, dit le Sage, *& demeure ici-bas incertain, parceque tout arrive également au juste & à l'injuste, au bon & au méchant, au pur & à l'impur: à celui qui immole des victimes, & à celui qui méprise les sacrifices.* Quelle idée en effet, mes Frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse & de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens & les maux seroient dispensés sur la terre, sans

choix, sans égard, sans distinction ? le juste gémiroit presque toujours dans l'affliction & dans la misére, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir & d'abondance ; & après des fortunes si différentes, & des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel; & le Dieu juste & vengeur qu'ils trouveroient au-delà, ne daigneroit pas peser leurs œuvres, & discerner leurs mérites ? Vous êtes juste, Seigneur, & vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé : je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'ame infidéle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même, & voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, & qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres & vos pensées. Ce sera un Législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, & qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissemens, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront ; l'éclat de la loi les dissipera ; les res-

sources dont elles avoient flatté le pécheur tomberont ; & le Législateur irrité examinera presque plus rigoureusement, les fausses interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les transgressions manifestes qui l'avoient violée. Ce sera un Juge chargé des intérêts de la gloire de son pere contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu & l'homme ; & ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due : un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude: tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous ; son sang, le prix de votre salut, élévera sa voix & demandera votre perte ; & ses bienfaits mépriſés seront comptés parmi vos plus grands crimes : le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés, & les plus secrettes pensées seront decouvertes : enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les élémens se confondront, toute la nature se bouleversera ; & dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen, & la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un autre Evangéliste. La différence des siécle, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien ; & comme l'Evan-

Matth. 25. 23.

gile sur lequel vous serez jugés, est la loi de tous les tems & de tous les états : & n'a que les mêmes régles à proposer au noble & au roturier : au Prince, & au Sujet ; aux Grands, & au Peuple ; au Solitaire, & à l'homme engagé dans le tumulte du monde ; au fidéle qui vivoit dans la ferveur des premiers tems, & à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siécles: on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siécle, sur la foiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées ; & sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec, qu'au Barbare ; au pauvre, qu'au puissant; à l'homme du monde ; qu'à celui qui vit dans la retraite ; au Prince, qu'au simple Citoyen ; enfin, aux Chrétiens de ces derniers tems, qu'aux premiers Disciples de l'Evangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous serez alors étrangement confondus ! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talens, & de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, & sur lesquels ils fondent tant de

distinctions & de priviléges : lorsque nous verrons dans cette foule de coupables, le Souverain confondu avec l'esclave ; les Grands avec le Peuple; les Savans placés au hazard parmi les ignorans & les simples : les Dieux de la guerre, ces hommes invincibles & glorieux qui avoient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du Vigneron & du Laboureur ; que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité : & que tous les titres de la vanité étant détruits & anéantis avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ses œuvres !

En second lieu, cet examen sera universel ; c'est-à-dire, qu'il rappellera les divers âges & toutes les circonstances de votre vie : les foiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir ; les emportemens de la jeunesse, dont tous les momens ont presque été des crimes ; l'ambition & les soucis d'un âge plus mur ; l'endurcissement & les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez par tout prophane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes-œuvres ; n'ayant passé par différentes situations, que pour amasser un trésor plus abondant de colère, & ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événemens qui se succé-
dent

dent ici-bas les uns aux autres, & qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent; & ne nous permettent pas de la rappeller toute entière, & de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vûe que notre état présent nous offre : la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années : un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la Pénitence les efface de notre souvenir, & elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été : en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le Juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera toute entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux : toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de votre vie seront ici réunies ; pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole, n'y sera omise : car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, & qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu : & nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devoient

être transmises à la postérité : non pas ces récits flateurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avoient rempli tant de volumes, & épuisé tant de louanges : non pas ces mémoires publics où étoit marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajoûté à leur nom & toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions & des erreurs humaines : cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines & les débris de l'univers : mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse & la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure & invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes Freres : outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappellée : ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrette de notre cœur, qui se dépliera alors toute entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu ; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, & qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux : de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté, que l'erreur publique & l'adulation avoient regardé comme tel, & qui nous avoit fait

placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux & qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; tant de projets ridicules de fortune & d'élévation, douces erreurs, où notre cœur séduit se livroit sans cesse ; tant de jalousies basses & secrettes que nous nous dissimulions par fierté, & qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite ; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis ; tant de haines & d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insû ; tant d'intentions souillées & vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter ; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avoit manqué, & que nous n'avions compté pour rien, parce qu'ils n'étoient pas sortis de notre cœur ; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au-dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont nous ne nous serions jamais cru coupables ; *Prodient ex improviso, & quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes, on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité : une lumière soudaine éclairera cet abyme : ce mystère d'iniquité sera révélé ; & nous verrons que ce que nous

connoissions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, & sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, & où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, & que nous avons presque toujours négligées; tant d'ignorances coupables & valontaires, pour avoir toujours craint la lumière, & fui ceux qui pouvoient nous instruire; tant d'événemens si capables de nous ouvrir les yeux, & qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens, ou par nos exemples, & que nous avons empêché par nos vices, tant d'ames dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, & que nous avons laissé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de sages remontrances & des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, & peut-être des vûes plus coupables nous ont fait supprimer; tant de jours & de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, & que nous

avons passé dans l'inutilité & dans une indigne molleſſe. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'eſt que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux; & qui n'offroit tout au plus à notre ſouvenir qu'un grand vuide.

Quel regret alors pour l'ame infidéle, de voir une ſi longue ſuite de jours perdus, ſacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'eſt plus, tandis qu'un ſeul moment conſacré à un Dieu fidéle dans ſes promeſſes, eût pu lui mériter la félicité des Saints! de voir tant de baſſeſſes, tant d'aſſujettiſſemens pour des biens & une fortune miſérable, qui ne devoient durer qu'un inſtant, tandis qu'une ſeule violence ſoufferte pour Jeſus-Chriſt eût pu lui aſſurer un Royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de ſoins & de peines pour ſe ſauver, qu'elle en a ſouffert pour ſe perdre; & qu'un ſeul jour de cette longue vie toute employée pour le monde, eût ſuffi pour l'éternité!

A cet examen ſuccédera en quatriéme lieu, celui des graces dont vous avez abuſé; tant d'inſpirations ſaintes ou rejettées, ou ſuivies à demi: tant de ſoins & de ménagemens de la Providence ſur votre ame, rendus inutiles: tant de vérités entendues par notre miniſtère qui ont opéré en pluſieurs fidéles la pénitence & le ſalut, & qui ſont toujours tombées en vain dans votre cœur: tant d'afflictions & de contre-tems que le Seigneur vous avoit ménagés pour

vous rappeller à lui, & dont vous avez toujours fait un si indigne usage ; tant de dons même naturels, qui étoient en vous comme des espérances de vertu, & dont vous avez fait des ressources de vice. Ah ! si le serviteur inutile est jetté dans les ténébres extérieures, pour avoir seulement caché son talent ; de quelle indulgence pourrez-vous vous flater, vous qui en avez tant reçus, & qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés ?

C'est ici, où le compte sera terrible. Jesus-Christ vous redemandera le prix de son sang : vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous ; qu'il vous a fait naître foible, & d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, & qu'il ne vous donne pas les graces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent ! Ah, vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses graces : vous verrez, que parmi tant de nations infidéles qui ne le connoissoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appellé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité, & de la vertu des Sacremens ; soutenu sans cesse de ses inspirations & de ses graces : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui : & vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusques ici, le juste Juge ne vous a exa-

miné que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occasion, ou la cause dans les autres, & qui par conséquent vous seront imputés ? Quel nouvel abyme ! on vous présentera toutes les ames à qui vous avez été un sujet de chute & de scandale ; toutes les ames que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les ames dont vous avez, ou séduit la foiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie, Jesus-Christ, à qui elles appartenoient & qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie ; & si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frere, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son ame.

Mais ce n'est pas tout : si vous étiez homme public, & élevé en autorité, que d'abus autorisés ! que d'injustices dissimulées ! que de devoirs sacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux passions & aux intérêts d'autrui ! que d'acceptions de personnes contre l'équité & la conscience ! que d'entreprises injustes conseillées ! que de guerres peut-être, que de dé-

sordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne ministre! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siécle, de ces maux qui se perpétuent & qui passent des peres aux enfans; & vous serez surpris de voir que vos iniquités vous ont survécu; & que long-tems même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes & de désordres, qui se passoient sur la terre! Et c'est ici, mes Frères, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité: & combien l'Evangile avoit raison d'appeller heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée; combien la Réligion étoit sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes; & de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, & attaché depuis long-tems aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce sera là le jour du triomphe & de la gloire des Justes; le jour qui

qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience; qui avoient fourni au monde tant de censures & de dérisions profanes : sans doute le Juste paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur; mais il y paroîtra, & ses justices mêmes seront jugées : vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discution rigoureuse. Le monde qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légérement aux apparences de la seule vertu : il est tant de Justes qui s'abusent eux-mêmes, & qui ne doivent ce nom & cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainsi ce n'est pas seulement Tyr & Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire, ces pécheurs dont les crimes sembloient les confondre avec les infidèles & les habitans de Tyr & de Sidon, je porterai la lumière de mes jugemens jusques dans Jérusalem; c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui sembloient vous égaler aux ames les plus fidèles de la sainte Jerusalem: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* *Sophon. I. 12.*

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde; & l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vûes secrettes de faveur & d'élé-

vation, plutôt que dans la haine du péché, & dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs; avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vûes humaines qui les ont infectées : & peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront plutôt les fruits de l'orgueil, que les suites de la grace, & l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de Sacremens, de prières, de pratiques saintes; dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun sentiment de foi & de componction; & vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de disposition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi, autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde & des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie & de régularité : Et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament, & de paresse, que de foi; & que dans une vie plus réguliére & plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité; & en un

mot, tous les penchans des ames les plus mondaines: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire qui vous faisoit si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur & de confiance, & à déclarer si vivement contre les déréglemens & les foiblesses de votre frere: & peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer & de médire, une ardeur indiscrette, un zèle d'ostentation & de vanité & loin de vous trouver zélé pour ma gloire & pour le salut de vos freres, vous ne serez devant moi, qu'injuste, dur, malin, & téméraire: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, & pour l'instruction des Fidèles, & qui vous avoient attiré les bénédictions des Justes, & les acclamations même des mondains; & peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissemens humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme & les fruits de l'orgueil; & que je maudirai ces travaux dont la source avoit toujours été si souillée: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu! & alors que d'œuvres sur

lesquelles j'avois compté ; se trouveront mortes à vos yeux ; que ce discernement sera terrible ! & de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres ; & qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes Freres, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre des hommes, qu'à les perdre, mes Freres ? il n'est venu que pour les sauver, & ses miséricordes surpasseront encore ses justices ; mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces ames justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin ; ces ames exposées à la lumière de Dieu paroîtront tiédes, sensuelles, imparfaites, & peut-être criminelles : & vous vivez dans les périls & les plaisirs du monde ; vous qui ne donnez à la réligion & au salut, que les momens les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mélez une œuvre de piété à une année entière de dissipation & d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher Auditeur ? si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejettés ; vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à s'offrir : qu'elle pourra être votre destinée ? si le bois verd est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t'on

avec le sec ? & si le juste est à peine sauvé je ne dis pas le pécheur, car il est déja jugé; mais l'ame mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment oſera-t'elle paroître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher Auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, & que votre seul péché c'est l'indolence & la pareſſe. Ah ! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de Jesus-Christ : vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit presque rien à dire aux pieds d'un Confeſſeur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la juſtice de Dieu vous avoit toujours livré : vous verrez par la frayeur, où seront les Juſtes, ce que vous devez craindre pour vous-même; & si la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conscience, ou la fauſſe sécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie saint Auguſtin, si je pouvois voir maintenant l'état de mon ame, comme vous me le découvrirez alors ! *O ſi jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri* ! si je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent ; me défier de ces exemples qui me raſſurent, de ces uſages qui me calment, de ces louanges qui me séduiſent, de cette élévation & de ces titres qui m'abuſent, de ces talens qui m'éblouiſſent, de ces complaiſances d'un guide sacré, qui

sont toute ma sureté, de cet amour de moi-même, qui est la source de toutes mes erreurs, & que je puisse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière : ô mon Dieu ! qu'elle horreur n'aurois-je pas de moi-même ? *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* & quelles mesures ne prendrois-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs & les secrets des pensées seront manifestés ? Car, mes Freres, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

II. PARTIE. DEux désordres naissent dans le monde du mélange des bons & des méchans inévitable sur la terre. Premierement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est dûe ; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, & occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement & rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des Justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux par la différence des rangs & des pla-

ces qui leur seront assignées dans les airs *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis.* Honorez-moi, s'il vous plait de votre attention. *Matth. 26. 31.*

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'ame criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures & que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention : premierement, au nombre & au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte : secondement, aux soins qu'elle avoit pris de cacher ses foiblesses & ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle étoit sur la terre ; troisiémement enfin à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde & plus accablante.

Representez-vous donc ici, mes Freres, l'ame criminelle devant le tribunal de Jesus-Christ, environné des Anges & des hommes ; les justes, les pécheurs ; ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous les yeux attachés sur elle, présens à la discution terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses désirs, de ses pensées ; forcés malgré eux d'assister à son jugement, & d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'ame infidèle.

Premiere ressource. Sur la terre, lors-

qu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris ; tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance: on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des tems, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux, le souvenir & le reproche de notre honte passée : on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déja perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrette de vos mœurs & de votre conscience ; vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées & fuir comme Cain dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation & l'histoire de toute sa vie ; obligé de soutenir les yeux de l'univers & toute la honte de ses foiblesses : il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puisse aller se cacher aux regards publics ; la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'homme remplira le ciel & la terre ; & dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts, que des yeux attentifs à vous régarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, & qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes ; il se trouve toujours

du moins un petit nombre d'amis prevenus en notre faveur, dont l'eſtime & le commerce nous dédommage en quelque ſorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à ſoutenir le déchaînement de la cenſure publique. Mais aujourd'hui la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte : s'ils ſont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaiſirs communs, & nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence ; s'ils ſont juſtes, comme les ſaints ont l'œil ſimple & qu'ils nous avoient cru des enfans de lumière, ah ! ils nous reprocheront leur bonne foi abuſée, leur amitié ſéduite. Vous aimiez le Juſte, nous diront-ils, & vous haïſſiez la juſtice : vous protégiez la vertu, & dans votre cœur vous mettiez le vice ſur le trône ; vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la ſureté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, & vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur : ah ! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé & plus recherché que nous-mêmes !

Et voilà la troiſiéme reſſource qui manquera à la confuſion de l'ame criminelle. Car il ne ſe trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéreſſent ; du moins il eſt des perſonnes indifférentes, que nos fautes ne bleſſent pas, & ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de ſpectateurs indiffé-

rens : les Justes, si sensibles ici bas aux calamités de leurs freres, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, & à les adoucir aux yeux des hommes, lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente : les Justes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence & de cette miséricorde, qu'ils avoient exercée envers leurs freres sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophéte, l'insulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant ; entreront dant le zèle & dans les intérêts de sa justice, & devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se mocquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre son secours & sa confiance dans le Seigneur, & qui avoit mieux aimé se confier dans la vanité & dans la mensonge : *Ecce homo : qui non posuit Deum adjutorem suum.* Voilà cet insensé qui se croyoit seul sage sur la terre, qui regardoit la vie des Justes comme une folie : & qui se faisoit dans la faveur des Grands, dans la vanité des titres & des dignités, dans l'étendue des terres & des possessions ; dans l'estime & les louanges des hommes, des appuis de boue qui devoient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair & de sang, ausquels il avoit sacrifié sa vie, ses soins & ses peines : qu'ils paroissent ici pour le soutenir & pour le défendre ; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt

Ps. 51. 9.

se garantit eux-mêmes de la condamnation qui les ménace. *Ubi sunt dii eorum, in qui-bus habebant fiduciam? . . . surgant, & opi-tulentur vobis & in necessitate vos protegant.* Deut. 13. 37. 38.

Les pécheurs ne seront pas plus indulgens à son infortune : ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera : qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentimens de cruauté & de fureur pour leurs freres : & ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui sont tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jesus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'éleveront contre vous, & vous reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux ; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile, & soutenus des secours de la foi & des Sacremens, ils auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice : & mis à profit pour leur salut des graces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même-tems le rebut du ciel & de la terre, l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui sont inanimées,

qu'il avoit forcées de servir à ses passions, & qui gémissoient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'éleveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avoit abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes; les astres disparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez-long-tems témoins de ses passions injustes: la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jetter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvoit plus porter: & l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé: *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* Helas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs; la seule indifférence nous aigrit & nous blesse: ici, non-seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux; mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, & le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir & ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'ame criminelle: la multitude des témoins.

Sap. 5. 21.

Je prends la seconde, dans les soins qu'on avoit pris de se déguiser aux yeux des hommes tandis qu'on vivoit sur la terre. Car, mes Freres, le monde est un grand theâtre, où chacun presque joue un personnage emprunté: comme nous sommes pleins de passions, & que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas & de mépriſable, toute notre attention est d'en cacher

la baſſeſſe, & de nous douner pour ce que nous ne ſommes pas ; l'iniquité eſt toujours trompeuſe & diſſimulée. Ainſi toute votre vie, vous ſur-tout qui m'écoutez, & qui regardiez la duplicité de votre caractère, comme la ſcience du monde & de la Cour; toute votre vie n'avoit été qu'une ſuite de déguiſemens & d'artifices; vos amis mêmes les plus ſincères & les plus familiers ne vous connoiſſent qu'à demi : vous échappiez à tout le monde, vous changiez de caractère, de ſentiment, d'inclination ſelon les conjonctures & le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté & de ſageſſe ; & on n'y verra qu'une ame vile, ſans droiture, ſans vérité, & dont la plus grande vertu avoit été de cacher ſon indignité & ſa baſſeſſe.

Vous encore, ame infidéle, qu'un ſexe plus jaloux de l'honneur, avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foibleſſes à la connoiſſance des hommes ! vous étiez ſi habile pour vous épargner la honte d'une ſurpriſe ; vous preniez de ſi loin & ſi ſurement vos meſures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mere, la bonne foi peut-être d'un Confeſſeur : vous n'auriez pas ſurvécu à un accident qui eût trahi là-deſſus vos précautions & vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophète ; vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour, du ſeul ſouf-

ſle de ſa bouche. J'aſſemblerai, dit le Seigneur, autour de vous devant les nations aſſemblées tous vos amans profanes: *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos.* Ils verront cette ſuite éternelle de feintes, d'artifices, de baſſeſſes; ce trafic honteux de proteſtations & de ſermens, dont vous vous ſerviez pour fournir en même-tems à des paſſions différentes, & pour endormir leur crédulité : ils les verront, & remontant juſqu'à la ſource des complaiſances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur perſuader; mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir ſi noble, ſi ſincère, & incapable d'être touché que du
Ibid. ſeul mérite : *Congregabo ſuper te omnes amatores tuos... & videbunt omnem turpitudinem tuam.* Et tout cela ſe paſſera aux yeux de l'univers; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conſervés; de vos proches, qui ne connoiſſent pas le dèshonneur dont vous les couvriez; de ce Confeſſeur, que vous aviez toujours trompé; de cet époux, qui avoit ſi fort compté ſur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu! la terre aura-t-elle d'abîmes aſſez profonds, où ne voulût alors ſe cacher l'ame infidéle? Car dans le monde, les hommes ne voyent jamais de nos vices que les dehors & les ſcandales : & cette

confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jesus-Christ, on verra vos foiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire, leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets; & mille circonstances honteuses & personnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une confusion qui vous sera propre, & que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidéle, sincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une ame forte, & au-dessus des foiblesses vulgaires : & vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, & des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intégre, & d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs & la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique & rampante; & des vûes de fortune & d'intérêt, avoient mille fois trahi en secret votre fidélité &

corrompu votre innocence : vous paroissiez orné de sainteté & de justice : vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes : on vous croyoit l'ami de Dieu & l'observateur fidéle de sa loi ; & cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez sous le voile de la réligion une conscience souillée, & des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus surement à vos fins. Ah ! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers : ceux qui vous avoient vû sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hipocrite sera alors confondue : vous aviez joui injustement de l'estime des hommes ; vous serez connu, & Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, & révéler la honte de mes Freres ; vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété vous étoit confié ; vous paroissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs & des sacrifices sans tache ; on vous confioit le secret des consciences ; vous souteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la sagesse parmi les parfaits ; & sous ce que la réligion a de plus auguste & de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez

un

un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu : vous enseigniez les autres, & vous ne vous enseigniez pas vous-même : vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, & vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah ! le mystère d'iniquité sera donc révelé, & l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathême du ciel, & la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes Freres, toute la confusion dont sera accablée l'ame criminelle : & ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute : les bruits tombent peu à peu : de nouvelles avantures prennent enfin la place des nôtres ; & le souvenir de nos chutes s'éteint & s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'ame criminelle, il n'y aura plus de nouveaux événemens qui fassent perdre de vûe ses crimes & son opprobre : rien ne changera plus : tout sera fixe & éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jesus-Christ, elle le paroîtra durant l'éternité toute entière : le caractère même de ses tourmens publiera sans cesse la nature de ses fautes, & sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes Freres, les réfléxions sont ici inutiles ; & s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, & à prendre dès

ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur; que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire & la consolation du véritable Juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers, les secrets de sa conscience & tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul : de ce cœur, où il avoit toujours crû voir des taches & des souillures, & dont son humilité lui avoit dérobé toute la sainteté & l'innocence : de ce cœur, où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, & qu'il avoit pris plaisir d'orner & d'enrichir de ses dons & de ses graces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusques-là si impénetrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervens désirs! que de victoires secrettes! que de sacrifices héroïques! que de prières pures! que de tendres gémissemens! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs, & toutes les espérances des hommes! On verra alors que rien n'étoit plus grand & plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable Juste, que ces ames qu'on regardoit comme inutiles, parce qu'elles l'étoient à nos passions, & dont on mépriſoit tant la vie obscure & retirée:

on verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une ame fidéle, avoit plus d'éclat & de grandeur que tous ces grands événemens qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, & offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des Anges & des hommes, que les victoires & les conquêtes qui rempliſſent ici bas la vanité des hiſtoires, auxquelles on éléve des monumens pompeux pour en éterniſer le ſouvenir, & qui ne ſeront plus regardées alors que comme des agitations pueriles, ou le fruit de l'orgueil & des paſſions humaines. Premier déſordre reparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici bas à la honte publique, & la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le ſecond déſordre qui naît dans le monde, du mélange des bons & des méchans, eſt l'inégalité de leurs conditions, & l'injuſte échange de leurs deſtinées. Il eſt du ſiécle préſent comme de la ſtatue dont Daniel expliqua le myſtère : les Juſtes, comme un argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus baſſes & les plus mépriſables ; au lieu que les pécheurs & les mondains, figurés par l'or & par l'argent, vains objets de leurs paſſions, s'y trouvent preſque toujours placés à la tête, & dans les lieux les plus éminens : or c'eſt un déſordre ; & quoique par-là les bons ſoient exercés, & les pécheurs endurcis : quoique cette con-

fusion des biens & de maux entre dans l'ordre de la Providence ; & que par des routes & des ménagemens impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste & le pécheur, il faut cependant que le Fils
Ephes. 1. 10. de l'homme rétablisse toute chose : *per ipsum instaurare omnia* : & qu'on voye enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ; de celui qui sert le Seigneur, d'avec celui qui le mépriſe ; *Quid sit inter justum & impium ; & inter*
Mal. 3. 18. *servientem Deo, & non servientem ei.* Or voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli ; les bons separés des méchans ; les uns placés à la droite, & les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.*
Matth. 25. 33. Séparation, prémierement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scéne, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités ; ce n'étoit-là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera seulement si vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne separera pas le Prince, du Sujet : le Noble, du Roturier ; le Pauvre, du Puissant ; le Conquérant, du Vaincu : mais la paille, du bon grain ; les vaſes d'honneur, des vaſes de honte, les boucs, des brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.*

On verra le fils de l'homme, parcou-

rant des yeux du haut des airs ; les peuples & les nations confondues & assemblées à ses pieds ; relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire, des passions ou des vertus des hommes ; on le verra rassembler ses élus des quatre vents ; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation ; réunir les enfans d'Israël dispersés dans l'univers, exposer l'histoire secrette d'un peuple saint & nouveau ; produire sur la scéne des héros de la Foi, jusques-là inconnus au monde ; ne plus distinguer les siécles par les victoires des conquérans, par l'établissement ou la décadence des Empires, par la politesse ou la barbarie des tems, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son régne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un Fidéle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau Ciel & une nouvelle terre, & réduire cette variété infinie des peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint & un peuple réprouvé, aux boucs, & aux brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis : hædos autem à sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le pere de l'enfant ; l'ami de son ami ; le frere de son frere : l'un sera pris & l'autre laissé. La mort, qui nous ravit les personnes chères, & qui nous fait pousser

tant de soupirs & verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle ; il n'y aura plus d'espoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de pere, d'enfant, d'ami; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisiémement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule : on est si touché lorsque dans la distribution des graces, on voit des subalternes emporter les premieres places ; nos services oubliés ; & ceux que nous avions toujours vûs au-dessous de nous, élevés & placés sur nos têtes ; mais c'est dans ce grand jour, où la préference sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, & la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou mépriſé la vertu par des plaisanteries impies ; un fidéle, qui peut-être étoit né votre sujet ; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ses besoins & de son indigence ; un concurrent que vous aviez toujours regardé

d'un œil de mépris, & sur les ruines duquel vos intrigues & vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejetté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes Freres, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un Sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis ; & le Chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le Laïque s'élevera comme un aigle autour du corps, & le Ministre de Jesus-Christ restera couvert de honte & d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, & le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siécle sera chassé du côté des animaux immondes ; & l'idiot, qui ne savoit pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire & de lumière. Rahab, une femme pechereſſe, montera à la céleste Sion avec les vrais Israélites ; & la sœur de Moyse, & l'épouse de Jesus-Christ, sera separée du camp & des tentes d'Israël, & paroîtra couverte d'une lépre honteuse : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu ; que rien ne manque au desespoir de l'ame infidéle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune ; vous lui ferez encore un nouveau

ſupplice de la félicité des Juſtes qui lui ſeront préferés, & qu'elle verra portés par les Anges dans le ſein de l'immortalité.

Quel changement de ſcène dans l'univers, mes Freres ! C'eſt alors que tous les ſcandales étant arrachés du Royaume de Jeſus-Chriſt, & les Juſtes entiérement ſéparés des pécheurs, ils formeront une nation choiſie, une race ſainte, & l'Egliſe des premiers nés dont les noms étoient écrits dans le Ciel : c'eſt alors que le commerce des méchans, inévitable ſur la terre, ne fera plus gémir leur foi, & trembler leur innocence : c'eſt alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infideles & les hypocrites, ils ne ſeront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes : ou quelquefois même les miniſtres involontaires de leurs paſſions : c'eſt alors que tous les liens de ſociété, d'autorité, ou de dépendance qui les attachoient ici-bas aux impies & aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophéte : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil & notre demeure ! nôtre ame ſéche de douleur à la vûe des crimes & des prévarications dont la terre eſt infectée : c'eſt alors enfin que leurs pleurs ſe changeront en joie, & leurs gémiſſemens en actions de graces ; ils paſſeront à la droite comme des brebis, & la gauche ſera pour les boucs & pour les impies : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

La diſpoſition de l'univers ainſi ordonnée ;

née ; tous les peuples de la terre ainſi ſéparés; chacun immobile à la place qui lui ſera tombée en partage ; la ſurpriſe, la terreur, le déſeſpoir, la confuſion peinte ſur le viſage des uns ; ſur celui des autres la joie, la ſérénité, la confiance ; les yeux des Juſtes levés en haut vers le Fils de l'homme d'où ils attendent leur délivrance ; ceux des impies fixés d'une manière affreuſe ſur la terre, & perçant preſque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déja la place qui leur eſt deſtinée : le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; & ſe tournant du côté de ceux qui ſeront à ſa droite, avec un air plein de douceur & de majeſté, & ſeul capable de les conſoler de toutes leurs peines paſſées, il leur dira : *Venéz les bénis de mon Pere, poſſeder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des ſiécles.* Matth. 25. 34. Les pécheurs vous avoient toujours regardé comme le rebut & la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne ſubſiſtoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, & que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers & voyageurs ; ſuivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire & de ma félicité, comme vous m'aviez ſuivi dans celles de mes humiliations & de mes ſouffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un inſtant ; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, bene-* *Ibid.*

dicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.

Puis se tournant à la gauche, la vengeance & la fureur dans les yeux, lançant ça & là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables; d'une voie, dit un prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir; il dira, non comme sur la croix, Pere, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font: mais, Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à satan & à ses Anges: vous étiez les élus du monde: vous êtes maudits de mon Pere: vos plaisirs ont été rapides & passagers: vos peines seront éternelles: *Matth. 25. 41.* *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo & angelis ejus.* Les Justes alors s'élévant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le Cantique céleste: Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, & vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, & le jour fatal qui préside à leur naissance; ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs & de leur perte. Les abîmes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront: les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* *Ibid. v. 46.* Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable, & si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis : je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moyse adressa autrefois aux Israëlites, après leur avoir exposé les menaces terribles & les promesses consolantes renfermées dans le livre de la Loi : Enfans d'Israël, leur disoit ce sage Législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction & une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem & maledictionem* : une bénédiction, si vous obéissez aux commandemens du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini* ; & une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, & ambulaveritis post deos alienos.* *Deut.* 11. 26. *Ibid.* ✱. 27.

Voilà, mes Freres ; ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter & à vous déclarer : voilà la gauche & la droite ; les promesses : & les menaces ; les bénédictions & les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative ; ou vous serez du côté de satan & de ses anges, ou vous serez Elus avec Jesus-Christ & ses Saints ; il n'y a point ici de milieu : je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, & celle qui mene à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ? & de quel côté vous trouveriez-vous, si vous paroissiez dans ce

moment devant le tribunal redoutable ! On meurt comme on a vécu ; craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les Justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite, & monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur les Afflictions.

Beatus, qui non fuerit scandalisatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute & de scandale. Matth. 11. 6.

SIRE,

C'Est donc un bonheur, & un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jesus-Christ. Mais qu'y avoit-il, & que pouvoit-il y avoir dans celui qui est la Sagesse même, la splendeur du Pere, & l'image substantielle de toutes les perfections : que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale ? Sa

croix, mes très-chers freres, oui sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, & qui est & sera, dans toute la suite des siécles, le scandale de la plupart des Chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des Chrétiens; je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entens sur-tout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples, & de partager avec nous la gloire, dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, & ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur: nous voudrions que puisqu'il falloit qu'il souffrit, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, & nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers Freres: la seule chose qui dépende de nous; c'est de rendre nos souffrances méritoires; mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix: la Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens & les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix & des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parceque ce n'est pas ici le tems des consolations, mais le tems des peines: l'élévation a ses assujettissemens & ses inquiétudes; l'obscurité, ses humilia-

tions & ſes mépris ; le monde, ſes ſoucis & ſes caprices ; la retraite, ſes triſteſſes & ſes ennuis ; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs ; l'amitié, ſes pertes ou ſes perfidies ; la piété elle-même, ſes répugnances & ſes dégoûts : enfin, par une deſtinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ſes propres voies ſemées de ronces & d'épines. La condition la plus heureuſe en apparence a ſes amertumes ſecrettes qui en corrompent toute la félicité : le trône eſt le ſiége des chagrins, comme la dernière place : les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur : & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y ſentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque choſe à notre bonheur.

Cependant, deſtinés à ſouffrir, nous ne pouvons aimer les ſouffrances : toujours frappés de quelque affliction, nous ne ſaurions nous faire un mérite de nos peines ; jamais heureux, nos croix devenues néceſſaires ne ſauroient du moins nous devenir utiles. Nous ſommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos ſouffrances : tantôt nous cherchons dans la foibleſſe de notre propre cœur, l'excuſe de nos ſenſibilités & de nos murmures ; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions ; tantôt enfin, dans les obſtacles qu'elles nous paroiſſent mettre à notre ſalut : c'eſt à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous ſommes trop foibles pour ſoute-

nir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes ſont trop exceſſives ; tantôt qu'il n'eſt pas poſſible dans cet état de penſer au ſalut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppoſe tous les jours dans le monde à l'uſage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foibleſſe ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut : ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur oppoſant les régles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous ſoyez, & apprenez que ce qui damne la plûpart des hommes, ne ſont pas les plaiſirs ſeulement ; hélas ! ils ſont ſi rares ſur la terre, & le dégoût les ſuit de ſi près : c'eſt encore l'uſage peu chrétien qu'ils font de leur peine. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LE langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige, eſt d'alléguer leur propre foibleſſe, pour juſtifier l'uſage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue & on ſe plaint, qu'on n'eſt pas né aſſez fort pour y conſerver un cœur ſoumis & tranquille ; que rien n'eſt plus heureux que de pouvoir être inſenſible ; que ce caractère nous ſauve bien des peines & des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faiſons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré ; que la réligion ne rend pas durs & philoſophes, ceux qui

ſont nés avec des ſentimens plus tendres & plus humains ; & que le Seigneur eſt trop juſte, pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illuſion ſi commune, & ſi indigne de la piété ; remarquez d'abord, mes Freres, que lorſque Jeſus-Chriſt a ordonné à tous les Fidéles, de porter avec ſoumiſſion & avec amour, les croix que ſa bonté nous ménage ; il n'a pas ajoûté que cet ordre ſi juſte, ſi conſolant, ſi conforme à ſes exemples, ne regarderoit que les ames dures & inſenſibles. Il n'a pas diſtingué entre ſes Diſciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réflexions avoient rendus plus fermes & plus conſtans, de ceux que la tendreſſe & l'humanité avoient fait naître plus ſenſibles pour faire aux premiers un devoir d'une patience & d'une inſenſibilité qui ne leur coûte preſque rien, & en diſpenſer les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ſes régles divines ſont des remèdes ; & plus nous en paroiſſons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles ſont faites pour nous, & nous deviennent néceſſaires. C'eſt parce que vous êtes foible, & que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, & plus révolté contre les ſouffrances, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes ; car ce ne ſont pas les forts, qui ont beſoin d'être éprouvés, ce ſont les foibles.

En effet, qu'eſt-ce qu'être foible & ſenſible ; c'eſt s'aimer exceſſivement ſoi-même ; c'eſt donner preſque tout à la nature, & rien à la foi ; c'eſt ſe laiſſer conduire par la vivacité de ſes penchans : & ne vivre que pour jouir de ſon repos & de ſoi-même, comme de la ſeule félicité de l'homme. Or dans cet état, & avec ce fonds exceſſif d'amour du monde & de vous-même : ſi le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foibleſſe ; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde inſipide ; s'il ne vous préparoit des pertes & des chagrins, qui vous font une bienſéance de la régularité & de la retraite ; s'il ne renverſoit certains projets, qui laiſſant votre fortune plus obſcure, vous éloignent des grands périls ; s'il ne vous plaçoit en certaines ſituations, où des devoirs triſtes & inévitables occupent vos plus beaux jours ; en un mot, s'il ne mettoit, entre votre foibleſſe & vous, une barrière qui vous retient & qui vous arrête : hélas ! votre innocence auroit bientôt fait naufrage : vous auriez bientôt abuſé de la paix & de la proſpérité ; vous, qui ne trouvez pas même de ſûreté au milieu des afflictions & des peines : & puiſque affligé, & ſéparé du monde & des plaiſirs, vous ne pouvez revenir à Dieu : que ſeroit-ce ſi une ſituation plus heureuſe ne laiſſoit plus d'autre frein à vos déſirs, que vous-même ? la même foibleſſe, & le même poids d'amour propre, qui nous rend ſi ſenſibles à la douleur & à

l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs & des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragemens & nos murmures, d'avouer que nous sommes foibles, & peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foiblesse de notre cœur ne vient que de la foiblesse de notre foi : une ame chrétienne doit être une ame forte ; à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre ; mais elle ne sauroit être abbatue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune ; sa vie même ; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi & de la grace, qu'elle porte caché au fond de son cœur, & qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles & passagères. On peut lui faire répandre des larmes de sensibilité & de tristesse ; car la réligion n'éteint pas les sentimens de la nature, mais son cœur désavoue à l'instant sa foiblesse, & fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence & de piété. Que dis-je ? une ame chrétienne se rejouit même dans les tribulations : elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures ; comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jesus-Christ, & qui dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre foible, & révolté con-

tre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi & n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres & plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, & non pour excuser leur révolte & leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déreglé de la douleur, que l'Evangile condamne: plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi: la même sensibilité, qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grace qui soutient & qui console: les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grace y trouve plus d'accès: les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement, que de la bonté du cœur; & ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre & sensible, c'est être farouche & désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force; & si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jesus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient; pour cacher les défauts de ceux

qui veulent même flétrir nos vertus : il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît ; pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchans nous entraînent ; pour résister à des exemples que la foule autorise, & dont l'usage a presque fait des loix : il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité : pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs & de toutes les félicités de la terre : il faut de la force pour se vaincre soi-même ; pour réprimer un désir qui s'élève ; pour étouffer un sentiment qui plaît ; pour ramener sans cesse à la régle, un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile il n'en est pas un seul, qui ne suppose une ame forte & généreuse : par-tout, il faut se faire violence à soi-même : par-tout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher ; une vigne où il faut porter le poids du jour & de la chaleur ; une carrière où il faut vaillamment & continuellement combattre : en un mot, le Disciple de Jesus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu, & jusqu'aux moindres obligations de la Foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant ; & si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous ;

& qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Freres, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtimens, comme ses faveurs, avec poids & avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier & nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui même nous impose; qu'il nous châtie en pere, & non pas en juge; que la même main qui nous frappe, nous soutient; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile & le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs, & jusqu'où va notre foiblesse; & comme il veut nous sanctifier, en nous affligeant, & non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appésantir sa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances étoient trop légères, & pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh! quel autre dessein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? est-il un

tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur & sa sureté que dans les larmes & le sang des sujets qui l'adorent? est-il un maître envieux & chagrin, & qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves? faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit & nous châtie; sa tendresse souffre pour ainsi dire, de nos maux; mais comme son amour est un amour juste & éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenteroit nos misères, c'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris & des souffrances de son malade, mais qui malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie: il n'est jamais plus doux & plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sevère; & il faut bien que les afflictions nous soient utiles & nécessaires, puisqu'un Dieu si bon si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des larmes, & sentoit renouveller toute sa tendresse pour ses Freres, dans le tems même qu'il affectoit de leur parler plus durement; & qu'il feignoit de ne pas le connoître: *Quasi ad alienos duriùs loquebatur.... avertitque se Parumper & flevit.* C'est ainsi que Jesus- Gen. 42. 7. 24.

Christ nous châtie : il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers & ses Freres, il nous frappe & nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour : il ne peut soutenir long-tems ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger : ses graces viennent bientôt adoucir ses coups : il se montre bientôt tel qu'il est ; & son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur & de colère : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur.... avertitque se parumper, & flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie & si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse ?

N'accusons donc de nos impatiences & de nos murmures, que la corruption, & non pas le foiblesse, de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? des enfans, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont'ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ! des viellards, succombant déja sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveller leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre ? Vous êtes foible ? Mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la Foi, & la Réligion de Jesus-Christ c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, pour faire connoître en vous combien la grace est plus forte que la natu-

re.

re. Si vous étiez né avec plus de force & de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grace ; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainsi plus vous êtes foible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins & à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes foibles, quand il a voulu appésantir sa main sur elles ; afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, & pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des Sages & des Philosophes. Ses Disciples n'étoient que de foibles agneaux, lorsqu'il les envoya dans l'univers, & qu'il les exposa au milieu des loups. Les Anges, les Luce, les Cécile, rendoient gloire à Dieu dans leur foiblesse à la force de sa grace, & à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser ? comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumière & la puissance de la Foi ; & si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde & de sa sagesse, votre foiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, feroit la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse, qui cherche dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines : je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux, ou qui les méprise. Laissez-

moi, Seigneur, cette raison foible & timide, ce cœur tendre & sensible, qui paroît si peu propre à soutenir ses tribulations & ses peines; augmentez seulement vos consolations & vos graces : plus je paroîtrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foiblesse : plus les enfans du siécle admireront la puissance de la foi qui seule peut élever les ames les plus foibles & les plus timides, à ce point de constance & de fermeté où toute la philosophie n'avoit jamais pu atteindre; & tirer leur force de leur foiblesse même. Premier prétexte, pris dans la foiblesse de l'homme confondu : il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès & du caractère des afflictions elles-mêmes.

II. PARTIE. RIen n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes & leurs murmures, par l'excès & le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres; & de peur que l'exemple de leur fermeté & de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celles de nos dispositions & de notre conduite. On se persuade qu'on porteroit avec résignation des croix d'une autre nature; mais que celles dont le Seigneur nous accable, sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation; que plus on exige ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son

malheur singulier, & sa situation presque sans exemple ; & qu'il est difficile de conserver la patience & l'égalité dans un état où le hazard paroît avoir rassemblé pour nous seuls, mille circonstances désolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour propre une si foible défense, & si indigne de la Foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets & impénétrables d'un Dieu singuliérement attentif sur notre destinée ; plus nous devons présumer que sous des événemens si nouveaux, il cache sans doute des vûes nouvelles & des desseins singuliers de miséricorde sur notre ame ; plus nous devons nous dire à nous-mêmes, qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous méne par des voies si singuliéres & si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles & extraordinaires. Quelles avantures tristes & surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job ? suivez de siécle en siécle l'histoire des Justes, vous y trouverez toujours dans les contradictions

qui les ont éprouvés, je ne sai quoi d'incroyable & de singulier, qui a même révolté depuis, la crédulité des âges suivans. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des Elus de Dieu : elles sont marquées du caractère des Justes : elles entrent dans cete tradition de calamités singulières, qui forment leur histoire depuis le commencement des siécles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroissoit assurée ; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis : des Etats, & des Provinces conquises sur nous : un Royaume le plus florissant de l'Europe frappé de tous les fléaux, que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colére ; la Cour remplie de deuil, & toute la Race royale presqu'éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservoit à votre piété, & les malheurs singuliers qu'il vous préparoit, pour purifier les prospérités d'un régne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événemens pompeux & singuliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la Monarchie & les autres Nations même ayent jamais vû sur le trône ; la singularité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige, ne sont destinés par la soumission & la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand Saint, que vous avez été un

grand Roi. Il falloit que tout fût singulier dans votre régne ; les prospérités, & les malheurs ; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, & à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre siécle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous instruire & vous confondre en même-tems. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs & de vos peines : mais regardez au-dessus de vous, & voyez si le sujet est excusable de se plaindre & de murmurer, tandis que le maître encore moins épargné, est soumis & tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime ; plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pû vous paroître les suites des causes purement naturelles ; & quoique tous les événemens soient conduits par les ressorts secrets de sa Providence, vous auriez peut-etre eu lieu de croire, que le Seigneur n'avoit pas des vûes particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante & singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-mêmes qu'il n'ait les yeux sur vous seul, & que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or ; quoi de plus consolant dans nos peines ? Dieu me voit : il compte mes soupirs ; il pése mes afflictions ; il regarde couler mes larmes ; il les raporte à ma

sanctification éternelle. Depuis qu'il a appésanti sa main sur moi d'une manière si singulière, & qu'il semble ne me laisser plus ici bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins & de ses regards. Ah! si je jouissois encore d'une situation heureuse & tranquille, il n'auroit plus les yeux sur moi : il m'oublieroit; & je serois confondu devant lui avec tant d'autres, qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu, & en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir & des miséricordes de mon Seigneur! Je pourrois vous répondre en second lieu, que des calamités communes & passagéres, n'auroient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille ressources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événemens nouveaux, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auroient bientôt charmé notre tristesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde & de ses vains amusemens; & notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs & de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut

devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde; il a voulu mettre, entre notre foiblesse & nous, une barrière, que ni le tems, ni les événemens, ne puissent ébranler : il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. il lisoit dans le caractère de notre cœur, que notre fidelité à fuir les périls, & à nous separer du monde, n'iroit pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verroit consolés, nous verroit changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes; & que des afflictions passagéres ne nous auroient fait que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances: il a mis des peines fixes & constantes, pour garants de la constance de notre-foi: & de peur qu'en laissant notre ame entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde; il a voulu la mettre en sûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup, pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légères dont le Seigneur s'étoit jusques-là servi pour nous visiter, n'avoient été pour nous, que des leçons foibles & impuissantes; & qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main, qui nous avoit fait une plaie si salutaire. De

quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricorces : je ne pense pas, que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux; & que la rigueur de vos coups, fait toute l'utilité & toute la sûreté de nos peines. Ce sera désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas que vous mésurez vos rigueurs & vos remédes sur mes besoins, & non pas sur mes désirs; & que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut, qu'à l'injustice de mes plaintes; *Et hæc mihi consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.*

Je pourrez vous répondre encore; Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines: mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions; mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses, comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir: voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité & la durée de vos douleurs, répond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez, égale la licence & l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois: reprochez hardiment au Seigneur

son

son injustice, si vos peines, l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchans ; mais jugez-en par vos crimes. Quoi ? il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel : & vous murmurez contre la bonté d'un Dieu, qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides & passagéres, & ausquelles même les consolations de la Foi vous offrent tant de ressources ?

Quelle injustice ! quelle ingratitude ! Eh! prenez garde, ame infidéle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colére : prenez garde, qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici bas tout ce qui les favorise ; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles ; qu'il ne nous reserve pour le tems de sa justice & de ses vengeances, & qu'il ne nous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs qu'on ne ménage, & qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, & que le glaive, qui va les égorger, & le bucher qui doit les consumer, est déja tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère : & puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie ; rien ne doit paroître plus effrayant aux

yeux de la foi, que d'être pécheur, & de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu ! que ce soit donc ici pour moi le tems de vos vengeances : & puisque mes crimes ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, & dont la colère ne peut-être appaisée que par mon infortune éternelle. n'écoutez plus les cris de ma douleur, & les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore : ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici bas : ne reservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens seront sans fin & sans mesure : soutenez seulement ma foiblesse : & en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces graces qui consolent, & qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé;

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajoûter, mes Freres, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur ; que c'est la vi-

vacité de nos passions, qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligé, que lorsqu'on étoit vivement attaché? & que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajoûter? que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours: que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même-tems qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres: que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader, que nous sommes seuls de notre espéce: nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Freres, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux: nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous: que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, & dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume, que dans des dissensions

domeſtiques, nous retrouvons dans la tendreſſe & dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne ſaurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuſte de nos maitres : enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs ; & que ſi l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos conſolations, de l'autre nos peines, nous verrions, qu'il reſte encore dans notre état, plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous ſanctifier.

Auſſi, mes Freres : il n'eſt preſque que les Grands & les heureux du monde, qui ſe plaignent de l'excès de leurs malheurs & de leurs peines. Des infortunés, qui naiſſent & qui vivent dans la miſere & dans l'accablement, paſſent dans le ſilence & dans l'oubli preſque de leurs peines, leurs jours malheureux : la plus petite lueur de ſoulagement & de repos, leur redonne la ſérenité & l'allégreſſe : les plus légères douceurs dont on conſole leurs peines, les leur font oublier : un moment de plaiſir les dédommage d'une année entière de ſouffrances : tandis qu'on voit ces ames heureuſes & ſenſuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un ſeul deſir contredit ; ſe faire de l'ennui & de la ſatiété même des plaiſirs, un triſte martyre ; trouver dans des maux imaginaires, la ſource de mille chagrins réels ; ſentir plus vivement la douleur d'un

poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, mes Freres, ce sont les Grands & les Puissans, qui seuls se plaignent; qui se croient toujours les seuls malheureux? qui n'ont jamais assez de consolateurs: qui au plus léger contre-tems voient rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang & leur fortune leur donne, mais encore tous ces Ministres pieux & éclairés, que l'estime publique distingue, & dont les saintes instructions seroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde & de la Réligion manquent, & auxquels aussi elles seroient plus utiles. Mais, mes Freres, devant le Tribunal de Jesus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, & dont les malheurs sont d'autant plus affreux, qu'ils sont plus obscurs & plus oubliés; & alors on vous demandera, si c'étoit à vous à murmurer & à vous plaindre: on vous demandera, si vous deviez tant faire valoir des calamités, qui auroient été des consolations pour beaucoup d'autres; on vous demandera, s'il falloit tant murmurer contre un Dieu qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appésantissoit sa main sur une infinité de malheureux: on vous demandera, s'ils avoient moins

de droit aux biens & aux plaisirs de la terre que vous ; si leur ame étoit moins noble & moins précieuse devant Dieu que la vôtre, en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous?

Hélas ! mes Freres, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos freres, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entions quelquefois sous ces toits pauvres & dépourvûs, où la honte cache des miseres si affreuses & si touchantes : allons dans ces aziles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées ; c'est-là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions : c'est là que touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres ; c'est-là que nos murmures contre le Ciel se changeront en des actions de graces, & que moins occupés des croix légéres que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu ! que le jugement des Grands & des Puissans sera formidable ; puisque outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions, qui auroient dû en sanctifier encore l'usage & en expier les abus, deviendront-elles-mêmes leurs plus grands crimes !

Mais comment se servir des afflictions pour sanctifier les périls de son état ; &

pour opérer son salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles ! C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

II. PARTIE.

IL est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, & que des Chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse & la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste; & lorsque nous exhortons les ames que Dieu afflige, à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel & de l'éternité : elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit & révoltent le cœur, loin de rappeller à l'ordre & au devoir; & qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé & le plus coupable. Le plus coupable: car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet icibas, elle ne le fait, ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la

vie éternelle : tous les événemens agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut & de sanctification : tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique : tout ce que nous sommes même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talens, notre siécle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres ; tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même, n'est fait que pour le siécle à venir ; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siécle éternel, où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons, n'est que la figure & l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage & miséricordieux, qu'autant que par des rapports secrets & adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Eglise du ciel, cette assemblée immortelle d'Elus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le tems que pour l'éternité : il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, & blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus cou-

pable que ce prétexte ; je dis encore que rien n'est plus insensé : car une ame ne revient à Dieu, que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable ; & rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disoit un saint Roi de Juda, je vous avois oublié dans la prospérité & dans l'abondance ; les plaisirs de la Royauté, & l'éclat d'un régne long & glorieux, avoient corrompu mon cœur ; les louanges & les discours empoisonnés des méchans m'avoient jetté dans un sommeil profond & funeste : mais vous m'avez frappé, en répandant sur mon peuple tous les fleaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfans, & des Sujets que j'avois comblé de bienfaits ; & je me suis éveillé : vous m'avez humilié, & j'ai eu recours à vous : vous m'avez affligé, & je vous ai cherché, & j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans les hommes ; que la prospérité étoit un songe ; la gloire une erreur ; les talens que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillans des vertus humaines ; le monde tout entier, une figure qui ne nous repait que de vains phantômes, & qui ne laisse rien de réel dans le cœur ; & que vous seul méritiez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *in die tribulationis meæ Deum exquisivi*. *Ps. 76. 3.*

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions: elles facilitent tous les devoirs de la Réligion; la haine du monde, en nous le rendant plus agréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou leur perfidie, par les infidelités, ou leur fragilité, par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles; le désir des biens éternels, & les retours consolans vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes: enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'ame affligée: ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Eglise elle-même ne fut jamais plus fervente & plus pure, que lorsqu'elle fut affligée: les siécles de ses souffrances & de ses persécutions, furent les siécles de son éclat & de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs: ses jours devinrent moins purs & moins innocens depuis qu'ils furent devenus plus fortunés & plus paisibles, sa gloire finit presqu'avec ses malheurs: & sa paix, comme dit le Prophéte, fut plus amére par le déréglement de ses enfans, que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes: *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.*

Is. 38. 17.

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent & vous refroidiſſent ſur le déſir de travailler à votre ſalut; vous ſavez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus ſaints & plus fidéles: vous ſavez bien, qu'alors énivré du monde & de ſes plaiſirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu; & que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption, & les inſtrumens de vos déſirs injuſtes.

Mais telle eſt, mes Freres; l'illuſion perpétuelle de notre amour propre. Quand nous ſommes heureux, que tout répond à nos déſirs, & que nous jouiſſons d'une fortune douce & riante: nous alléguons les dangers de notre état pour juſtifier les égaremens de nos mœurs mondaines; nous diſons qu'il eſt bien difficile en un certain âge & en une certaine ſituation, quand on a un rang à ſoutenir & des bienſéances à garder dans le monde, de ſe condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaiſirs, & à tous les devoirs d'une vie triſte & chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous ſommes affligés, que le corps eſt frappé de langueur; que la fortune nous abandonne; que nos amis nous trompent; que nos maîtres nous négligent; que nos ennemis nous accablent; que nos proches deviennent nos perſécuteurs: nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin & d'amertume; que

l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut ; que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs; qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions & des plaisirs devenus nécessaires ; & ne pas achéver de perdre la raison, en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes ; & que nous préparons à votre justice des raisons puissantes, pour confondre un jour l'illusion & la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Freres, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la réligion nous propose des Justes, qui dans le même état que nous, ont possédé leur ame dans la patience, & ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chére, Judith trouva dans une semblable douleur, l'accroissement de sa foi & de sa piété, & changea les larmes de sa viduité, en des larmes de retraite & de pénitence ; si une santé languissante vous rend la vie plus triste & plus amère que la mort même ; Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des desirs d'éternité, & des espérances de sa résurrection immortelle : si l'on flétrit votre réputation par des impostures. Susanne offrit une ame constante à la plus noire calomnie

& sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes: si l'on renverse votre fortune par des artifices: David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée: si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours; Esther trouva dans les caprices & dans les fureurs d'un époux infidéle l'épreuve de sa vertu, & le mérite de sa douleur & de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des Justes qui y ont opéré leur salut: & sans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, regardez autour de vous, (la main du Seigneur n'est pas encore racourcie,) & vous verrez des ames, qui chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, & trouvent des moyens de salut dans les mêmes événemens, où vous trouvez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je! vous verrez des ames que la miséricorde de Dieu a rapellées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie: en renversant une fortune établie; en refroidissant une faveur enviée; en frappant une santé qui paroissoit inaltérable; en les éloignant des graces méritées, par des préférences inattendues; en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement pro-

fane: Vous-même alors témoin de leur changement & de leur retour à Dieu ; vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin & l'affliction leur avoit ménagée ; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire ; vous avez dit, qu'il étoit bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous ; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt des plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, & qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité, que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes ! & aujourd'hui, qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible ; qu'un cœur pressé, accablé d'amertume n'est capable de rien, & ne peut sentir que sa douleur : & qu'on est plus révolté, que touché, dans cet état d'accablement & d'infortune ; & après avoir censuré & rendu suspecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile, & qui n'avoit plus de mérite, parce qu'il ne coûtoit plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, & d'en faire un usage chrétien, parceque vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Repondez si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sure ressource, après avoir

abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instrumens funestes de votre perte, & de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Et quand sera-ce donc, ô mon Dieu, que mon ame s'élévant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles, ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le seul auteur? reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagemens adorables de votre Providence: & au milieu de ses croix même goûtera cette paix inaltérable, que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me?* *Ps.* 118. 81.

Qu'il est triste en effet, mes Freres, quand on est affligé & frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe: en murmurant contre sa justice; en s'éloignant de lui comme par un espéce de rage, de désespoir & de vengeance & de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une ame insensée que Dieu afflige; & qui pour se consoler s'en prend à Dieu même de son affliction; cherche à soulager ses peines, en multipliant ses offenses; se livre au dérèglement pour oublier ses chagrins; & se fait de la tristesse accablante du crime, une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions.

Non, mes Freres; la Religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La Philosophie arrêtoit les plaintes; mais elle n'adouciſſoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins; mais il ne les guérit pas: & au milieu de ſes plaiſirs inſenſés, l'aiguillon ſecret de la triſteſſe demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu ſeul peut-être le conſolateur de nos peines: & en faut-il d'autre à une ame fidéle? Foibles créatures! vous pouvez bien par de vains diſcours, & par ce langage ordinaire de compaſſion & de tendreſſe, vous faire entendre aux oreilles du corps: mais il n'eſt que le Dieu de toute conſolation, qui ſache parler au cœur: en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adouciſſemens à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les ſoulager, & vos vaines conſolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles: *Et qui conſolaretur, & non inveni.*

Pſ. 68. 21.

Grand Dieu! c'eſt à vos pieds déſormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur: c'eſt avec vous ſeul, que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Juſques ici je me ſuis livré à des chagrins & à des triſteſſes toutes humaines: mille fois j'ai ſouhaité que les progrès inſenſés de mon cœur ſerviſſent de régle à votre ſageſſe; je me ſuis égaré dans mes penſées: mon eſprit s'eſt formé mille ſonges flatteurs; mon cœur a couru après ces vains phantômes

mes : j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de santé : je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avois pu déranger au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre providence ! comme si j'avois été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables ! je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi : je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle ; & jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joyes n'ont jamais été tranquilles, & mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique consolateur ; & je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, & dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, & qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même-tems la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FETE

DE LA CONCEPTION

DE LA

TRÉS-SAINTE VIERGE.

Vadam, & videbo visionem hanc magnam.

J'irai, & je verrai cette grande merveille. Exod. 3. 3.

SIRE,

LE prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le mont Sinaï, avoit de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts, & qu'elles ne consument pas, qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard ? pourquoi cet élément qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce

buiſſon miraculeux? qui n'eût dit comme Moïſe; J'irai, & je verrai cette grande merveille: *Vadam & videbo viſionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Egliſe préſente aujourd'hui à la piété des Fidéles, eſt encore plus étonnant. C'eſt une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la maſſe corrompue du genre humain, qui, malgré la ſource ſouillée de laquelle elle tire ſon origine; malgré la dépravation du ſiécle, au milieu duquel elle habite; malgré l'air empeſté qu'elle y reſpire, conſerve toute la pureté de ſon ame ſainte, & demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui eſt ſemblable à vous! vous êtes le Dieu qui operez des merveilles.

Les Juſtes même du premier ordre, malgré leurs craintes & leur vigilance, malgré les ſecours de la grace qui les ſoutient, font plus d'une fois chaque jour la triſte épreuve de leur foibleſſe; un ſeul inſtant de la vie où ils prétendroient être ſans péché, ils mentiroient au Saint-Eſprit & contre eux-mêmes: & Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans ſon ame la juſtice & la ſainteté, juſqu'au moment auquel elle eſt entrée dans l'éternité bienheureuſe; marie a toujours triomphé du péché, du monde, & de tout ce qu'il a de ſéduiſant: du monde, & de ſes fauſſes maximes, par leſquelles il fait entrer tant d'ames dans la voie de perdition: du monde, & de toutes les con-

tradictions qu'il ſuſcite à la vertu, & par leſquelles tant de ces Juſtes que l'Evangile appelle temporels, ſont malheureuſement renverſés : le feu du péché l'environne de tous les côtés ; mais il ne ſauroit lui faire ſentir ſon ardeur criminelle. Quel prodige inoui ! quelle gloire ! quel privilège ſingulier accordé à Marie ! J'irai, & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo viſionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilège ſi ſublime, & qui mettoit entre elle & le péché un intervalle preſque infini ; Marie ne crut pouvoir s'y ſoutenir que par la fidélité & par la vigilance : la même plénitude de grace, qui la mettoit ſi fort au-deſſus de tous les périls, les lui rendit, ce ſemble, plus formidables : ne portant point en elle ce fonds de foibleſſe & de corruption, qui nous fait un danger de tout, & qui change en piéges nos vertus mêmes ; les précautions les plus rigoureuſes lui parurent le ſeul azile, & toute la ſûreté de ſon innocence : la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les régles conſtantes de ſes mœurs ; & quoique tant de faveurs reçues du ciel lui donnaſſent une confiance ſi ferme, ſi bien fondée, que la grace ne l'abandonneroit pas, elle vécut comme ſi elle avoit toujours craint de la perdre.

Quelle inſtruction & quel exemple ! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chutes ſi faciles, & preſ-

que inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement & dans la prière : nous flattons-nous de pouvoir conserver au milieu de ses plaisirs & de ses périls, une innocence qui trouve déja au-dedans de nous des ennemis si terribles à combattre ? c'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modéle aux ames touchées de Dieu, & que la grace a retirées du vice : j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grace reçue ; une fidélité de précaution, & une fidélité de correspondance ; une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls ; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace. Fidéle à conserver la grace reçue ; fidéle à l'augmenter, & à la suivre jusqu'où la grace elle-même vouloit la mener : adressons-nous à elle, pour obtenir par son entremise cette double fidélité. *Ave, maria.*

TROIS écueils sont à craindre pour les ames, qui touchées de leur salut, & vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidéles : premiérement, leur propre fragilité, qui les entraîne ; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens & des mesures ; enfin, l'oubli de la grace, I. PARTIE.

qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur & à la singularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égaremens a changé leur cœur, & éclairé leurs ténébres. Or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de modéle : premiérement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde; à une vaine délicatesse sur les jugemens publics, une insensibilité héroïque aux discours & aux pensées frivoles des hommes; à l'oubli de la grace, une reconnoissance continuelle, & proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchans : la même vivacité de cœur qui fait les larmes & les regrets de notre pénitence, forme un moment après notre inconstance & nos dégoûts; & sans que les objets extérieurs s'en mêlent & nous séduisent, la vertu toute seule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert; pour séduire les ames qui commencent à servir Dieu; c'est de leur persuader, qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne; qu'on peut se trouver au milieu

de ſes plaiſirs, ſans y prendre part, que le cœur une fois changé, les occaſions auparavant funeſtes à l'innocence, deviennent des objets indifférens; & qu'alors les dangers mêmes, vûs de près ne ſont plus que des inſtructions & des remédes.

C'eſt pour confondre une erreur ſi injurieuſe à la piété, que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grace, défendue par le privilége de ſa Conception miraculeuſe, ayant la promeſſe de Dieu pour garant de ſon innocence; elle ne ſe voit en ſûreté que loin du monde & de ſes périls. La fuite des occaſions devance même en elle l'âge, où les périls ſont à craindre: la retraite de Nazareth fut le premier azile, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le tréſor de la grace. Là, ſéparée du monde; unie à Dieu par les plus ſaints mouvemens d'une charité déja conſommée; héritière des déſirs de tous les Patriarches ſes ancêtres; chargée des vœux de toute la Synagogue, elle ſoupiroit ſans ceſſe après la venue du Libérateur: elle gémiſſoit ſur la déſolation de Jéruſalem, & ſur les infidélités de ſon peuple: elle conjuroit le Seigneur de viſiter enfin Iſraël dans ſa miſéricorde; & en s'occupant ſans ceſſe de celui qui devoit être le ſalut de Juda & la lumière des nations, elle le formoit déja dans ſon cœur par la foi, diſent les Peres, avant que la vertu du Très-haut l'eut formé dans ſon ſein, par

l'opération secrette de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son tems, où le commerce des nations, & la Royauté d'un étranger, avoient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs, & l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions & de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mere du Messie, confiée ensuite au Disciple bien-aimé: dans tous les différens états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul: la prière & la retraite lui paroissent le seul moyen de conserver la grace reçûe. Première instruction.

C'est en effet une erreur, de croire que le monde & ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on lui offre un cœur changé, & une ame qui s'en défie. Premiérement, vous exposez la grace reçûe; & c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude, & une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous: or l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement, & souvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrois ajouter que plus la grace d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangéreuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens & des passions,

votre

votre ame en étoit moins touchée : la familiarité des plaisirs en émoussoit, pour ainsi dire, la vivacité : vous voyiez mille fois le péril sans réflexion, & d'un œil tranquille : le dégoût vous tenoit presque lieu de sûreté : le crime, si j'ose parler ainsi, vous servoit de rampart contre le crime. Mais aujourd'hui que connoissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi, qui nous paroît redoutable, nous a déja à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légères occasions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaisirs auxquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible : vous comptez sur votre vertu ; & la vertu elle-même qu'on expose au milieu des périls, est souvent la plus dangéreuse tentation de l'ame fidéle.

Jéhu, Prince impie, regarde sans être touché, l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste & de volupté, & uniquement attentive à lui plaire ; & David juste & fidéle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard : la vertu est quelque-

fois plus voisine de la chute que le vice même ; & vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! afin que les ames qui sont à vous, opérent leur salut dans la fuite des périls, & dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez : quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, & vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendroient jamais dans ces momens d'inattention ou de foiblesse, qui voyent quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu ; qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire ? à quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret ? qu'y entendez-vous, que des discours, ou qui combattent vos nouveaux sentimens, ou qui les affoiblissent ? que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent ? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent ; ses assemblées les plus agréables, que des scénes qui vous embarassent ? qu'est le monde tout entier pour vous ? qu'une éternelle contrainte ? O ame fidéle ! s'écrie saint Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'est plus fait pour vous ? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi ?* que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde ! mais que vous l'êtes davantage, si ne l'aimant plus, vous vous obsti-

nez encore de vivre au milieu de ſes périls ! Sortez donc de ce monde corrompu ; c'eſt-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaiſons, de nouveaux plaiſirs, des occupations nouvelles : uniſſez-vous-y à ce petit nombre d'ames juſtes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; c'eſt dans leur ſociété, dit ſaint Auguſtin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure & paiſible, cette ſûreté, que vous n'avez jamais pu trouver dans les ſociétés mondaines. Séparez-vous donc généreuſement de ce qu'il ne vous eſt plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la foi vous a déja fait mépriſer ; & ne ménagez plus les vains jugemens d'un monde, qui ne connoît pas Dieu, & qui eſt déja lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modéle.

Oui, mes Freres, la crainte des jugemens humains eſt le ſecond obſtacle que le démon oppoſe à toutes les ſaintes inſpirations de la grace. On ſent qu'il faudroit faire mille démarches, pour répondre aux mouvemens de ſalut, que la bonté de Dieu met dans notre cœur ; mais le monde, qui en parlera, qui le condamnera, qui s'en mocquera, nous arrête : on le mépriſe, & on le craint.

Or Marie perſuadée, qu'il eſt impoſſible d'allier ce que la grace exige de nous avec les uſages & les aſſujettiſſemens que le monde nous impoſe ; & qu'on ne tarde pas

d'être infidéle à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains, les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paroître singulières aux hommes; mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grace reçûe. Ainsi quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue: & qu'on regardât comme des personnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'espérance d'être les meres du Messie: Marie connoissant que c'étoit la voie par où Dieu vouloit la conduire, embrasse cet état humiliant; & sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde, ravie de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie & de foiblesse: elle consacre avec foi sa virginité à Dieu, qui la demande, & suit la voix du ciel, sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes Freres, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher Auditeur, vous, qui touché de la grace, mais trop attentif aux jugemens humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus; que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés, mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par-là éviter ses censures,

& le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez : plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété ; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures : les mêmes complaisances, que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire feront le sujet de ses dérisions : il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du sien ; il se mocque de ces ames flotantes, qui sont de tout, du monde & de la vertu, & qu'on ne sauroit définir ; il rit de ceux qui après l'avoir abandonné veulent encore lui plaire ; & tout ennemi qu'il est de la vertu, ces censures tombent d'ordinaire, plutôt sur les défauts de la vertu, que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement ? qu'il soit sincère & universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence ? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égaremens : qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiéde, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, & déclaré sans ménagement pour le vice : qu'il ne puisse pas dire de vous, qu'une vertu commode a succedé à des passions extrêmes, que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violens ; & qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué

de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez : tandis que Samson vécut ennemi déclaré des Philistins, & loin de leurs villes, il passa parmi eux pour un homme suscité de Dieu & destiné a relever la gloire d'Israël : mais à peine se raproche-t-il de ce Peuple infidéle ; à peine fait-il alliance avec lui, & imite-t-il ses mœurs, qu'il devient la fable de Gaza ; & sert de jouet public à leurs assemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu : non-seulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ses usages; mais il exige d'eux plus de modestie, plus de retenue, plus de charité, plus de désintéressement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il est possible, que l'Evangile même. Il est sévére jusqu'à l'excès dans les régles qu'il impose aux Justes ; il leur dispute les plus petits adoucissemens ; il leur fait un crime des fautes les plus légéres ; il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes: il voudroit les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts ; il voudroit, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes, pour les mettre au nombre des Justes ; & son injustice va plutôt à outrer leurs obligations, qu'à justifier leurs foiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les Pharisiens taxent d'intempérance les repas innocens de Jesus-Christ ; Michol regarde avec

des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David ; les Grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes & les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envénime tout dans les actions des gens de bien : toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux ; comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, & se justifier les trangressions qui l'en éloignent.

Enfin la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grace reçûe, est une précaution de reconnoissance continuelle ; & c'est ici le troisième écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne sent pas assez la grandeur du bienfait, qui nous a retirés du désordre : or ce défaut de reconnoissance prend sa source ; premièrement, d'un orgueil secret, qui fait qu'on attribue en partie son changement, à un naturel heureux; à un fonds de droiture & de probité, qui même au milieu de nos désordres nous faisoit rougir du vice, mettoit à nos passions certaines bornes que la plûpart des autres pécheurs franchissent, & nous rendoit le devoir respectable dans le tems même que nous le faisions céder au plaisir: Or Marie, née avec tant d'avantages, & formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu: *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde.* Luc. 1. 49. 54.

Tout retour sur elle-même lui paroîtroit une noire ingratitude : & ne trouvant que sa bassesse qui ait pû attirer sur elle les regards de son Dieu ; plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait ; & ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnoissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des graces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons, comme de sa gloire ; & rien ne suspend ses miséricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux, & sensible au bien, est un don lui-même de la grace ; quelle injustice de diminuer par-là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, & la reconnoissance que nous en devons à notre bienfaiteur ! d'où vient que tant d'autres pécheurs nés encore plus heureusement que nous ; plus portés que nous par le caractère de leur cœur, à la pudeur & à l'innocence ; plus touchés de la vertu, & des vérités saintes qui l'inspirent : d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes : qu'ils continuent d'offenser un Dieu qu'ils connoissent ; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent ; qu'ils se prêtent encore comme malgré eux à la destinée de leurs penchans ; & que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeller au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde, & au charme de ses plaisirs criminels ? Que dis-je ? d'où

vient que ces inclinations heureuſes qu'ils ont portées en naiſſant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence ; que c'eſt là-deſſus qu'ils ſe promettent toujours une converſion à venir ; que ſe trouvant plus de ſenſibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitens, parce qu'ils n'avoient pas vécu endurcis ? Je n'en dis pas aſſez, mes Freres : examinez ce qui ſe paſſe dans le monde, & vous verrez que ce ſont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus ſenſibles, les plus capables de vertu ; les cœurs les plus tendres, les plus ſincères, les plus généreux, qui ſe laiſſent corrompre par les plaiſirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grace une ame bonne & facile ; que plus de diſpoſitions aux plaiſirs, plus d'obſtacles à la vertu ? plus la nature ſembloit vous avoir favoriſé, plus vous étiez loin du Royaume de Dieu ; plus vous devez bénir la main miſéricordieuſe qui a changé pour vous en moyens de ſanctification les mêmes penchans qui, dans les autres, ſont le piége de leur innocence ; qui a tourné votre vivacité pour le plaiſir en une ſainte ardeur pour la juſtice ; votre tendreſſe pour les créatures, en une amoureuſe compoſition pour lui ; vos ſenſibilités profanes, en de ſaintes larmes : & s'il vous eſt permis de jetter quelques regards ſur ce naturel heureux que vous avez reçu en naiſſant, c'eſt pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait ſervir ſi long-tems à l'injuſtice, & de

n'avoir fait d'autre usage des talens naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, & dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes ? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable ; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes misères: un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnoissance qui doit être continuel dans les ames que Dieu a touchées, se rallentit en nous, c'est que le souvenir de nos misères passées s'affoiblit & s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes : les horreurs de notre ame, encore toutes vives : pour ainsi dire, faisoient frémir notre foi : nos désordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur : il falloit même qu'un Confesseur prudent & charitable, les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs, & ménager notre foiblesse ; & notre seule tentation alors étoit de trop sentir notre misére. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes : nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés ; & quel-

ques jours consacrés à des œuvres de pénitence, & des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité : c'est ainsi que la reconnoissance d'un bienfait qui nous purifie, s'est affoiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, & de-là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente tous les momens de la vie le prix inestimable de la grace, qui changea notre cœur ; & il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence, & les larmes de ses cantiques, ne voyoit encore en lui que le meurtrier d'Urie, & le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché depuis long-tems expié, comme une ombre importune, reparoissoit sans cesse à ses yeux ; & ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son régne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges même des Prophètes, qui sembloient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété & de tant de saintes actions qui l'avoient depuis réparée, n'en avoient pû effacer le souvenir de son esprit & de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper.* *Ps. 50. 5.*

O Dieu ! disoit sans cesse ce Roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités ; les graces dont

vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violois votre loi sainte avec plus d'ingratitude & de scandale mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voyent plus avec plaisir tout cet éclat & Ps. 37. 11. toute cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum.* Oui, Seigneur ; tous les plaisirs de la royauté ne sauroient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon ame : *Afflictus sum.* Toute la gloire de mon régne ne sauroit remplacer l'humiliation secrette, que le souvenir de mes foiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum.* Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur ! pour toutes les bénédictions, dont vous m'avez toujours prévenu ? vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égaremens ; vous m'avez suscité des Prophètes, qui m'ont annoncé vos volontés saintes ; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité : vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis ; vous avez multiplié ma race, & affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison ; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins, & cher à mes peuples : que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits ? & mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos graces ? Ps. 115. 12. *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ?* C'est ainsi que David persévera jusqu'à la fin ; & fit du souvenir con-

tinuel de son péché ; toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affoiblir notre reconnoissance, après les premiéres démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention, que Dieu en changeant notre cœur, nous a préféré à une infinité d'ames, moins criminelles que nous sans doute, & qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnoissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jetter les yeux sur la bassesse de sa Servante, la choisir, & la combler de dons & de graces. C'est cette préférence de miséricorde & de dilection de Dieu envers elle : qui faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité. *Luc. 1. 53.*

Rien, en effet, ne fait mieux sentir le prix de la grace à une ame, en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde, & une horreur de ses égaremens passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices même de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement, & à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singu-

lière de Dieu, retirée de ſes déſordres, éclairée & appellée à la connoiſſance de la vérité. Ah! c'eſt alors que cette ame touchée de la grandeur de ce bienfait; Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une diſtinction ſi ſingulière de grace & de miſéricorde? qu'avois-je par-deſſus tant d'ames, que vous laiſſez périr à mes yeux dans le monde, que plus de miſéres à guérir, & plus d'oppoſition à votre grace? que vous ai-je fait pour être ainſi préferée? j'ai gardé moins de ménagement dans mes paſſions; j'ai réſiſté plus long-tems à vos inſpirations ſaintes; j'étois liée par des chaînes plus péſantes & plus honteuſes; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite: une abondance d'iniquité a attiré ſur moi une ſurabondance de grace: vous avez choiſi la plus foible & la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater d'avantage en moi la puiſſance de votre bras, & les merveilles de votre miſéricorde: ô Dieu ſi propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoiſſance le demande, & que l'excès de votre bonté le mérite. Voilà, mes Freres, en quoi conſiſte cette fidélité de précaution, ſi néceſſaire pour conſerver la grace reçûe; mais à la fidélité de précaution, Marie ajoûta une fidélité de correſpondance.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir évité par des précautions ſalutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore ſuivre les voies où la grace nous appelle, & avancer ſans ceſſe dans le chemin du ſalut où nous ſommes entrés.

Quelles ſont en effet les ſources les plus ordinaires de nos rechutes? C'eſt premièrement, de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement : c'eſt en ſecond lieu, de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire : c'eſt enfin, de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance de perfection, une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui achéve de nous inſtruire.

Je dis, premiérement, une correſpondance de perfection : & c'eſt ici où Marie apprend aux ames touchées de leur ſalut, à ne pas mettre de bornes dangereuſes à la grace, qui les a retirées des égaremens du monde & des paſſions : jamais aucune créature ne mena ſur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette ſainte Fille de Juda. Nul reſte d'attachement étranger ne partagea ou n'affoiblit jamais dans ſon cœur l'amour qu'elle eut pour Jeſus-Chriſt; elle l'aima plus que

ſa propre réputation, puiſque les ſoupçons de Joſeph ne purent tirer de ſa bouche, un aveu dont ſon humilité eût été bleſſée; plus que ſa patrie, puiſque ſans balancer, elle le ſuit en Egypte; plus qu'une gloire humaine, puiſque comme ſes autres proches, elle ne les preſſe pas de ſe manifeſter au monde; plus que ſon repos, puiſqu'elle ne l'abandonne jamais dans ſes courſes; enfin plus qu'elle-même, puiſqu'elle l'immole ſur le calvaire, & que la tendreſſe naturelle y céde à la grandeur de ſa foi. La grace l'appelloit aux ſéparations les plus rigoureuſes, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques: elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie & plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les perſonnes revenues de leurs égaremens, que cette ſorte de correſpondance à la grace. Je ſai que chacun a ſon propre don; que la meſure de la grace n'eſt pas la même pour toutes les ames, & qu'on exigera moins du ſerviteur à qui on aura moins donné: mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidéle à la grace, en vous abſtenant de vos anciens crimes, il eſt vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tiédes, ſenſuelles, & communes.

Et voici ſur quoi je fonde, cette verité. Sur les lumières dont Dieu vous favoriſe, & qui ont ſuivi votre pénitence: en ouvrant les yeux ſur l'énormité de vos fautes paſſées, vous les avez ouverts en même-tems ſur l'étendue

l'étendue de vos devoirs : vous connoiſſez les régles de la foi : vous voyez juſqu'où l'Evangile pouſſe le détachement, la haine du monde le mépris de ſoi-même, l'amour de la croix, la violence des ſens & de l'eſprit : vous voyez ſur la plûpart des uſages les plus établis dans le monde, mille choſes que les mondains ne voyent pas : à chaque action vous diſcernez le meilleur, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, c'eſt-à-dire, ce qu'il faudroit faire, pour entrer dans l'eſprit de la foi. Or je dis, que vous ſerez jugé ſur ce que vous aurez connu ; & que devant Dieu vos lumières ſeront la méſure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité ſur les ſentimens que Dieu vous donne. Car, rappellez ici ces premiers momens de pénitence, où vous commençâtes à déteſter les égaremens de votre vie paſſée ; vous ſentites un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les ſaintes auſtérités ; vous gémiſſiez au fond du cœur des engagemens qui vous lioient encore au monde, des plaiſirs qu'il falloit encore s'y permettre, des uſages qu'une certaine bienſéance vous obligeoit de ſuivre : vous vous diſiez à vous-même qu'une ame chrétienne devoit bannir ces reſtes de mondanité : mais qu'une ame pécheresſe, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence ; devoit regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'eſt-il pas vrai que malgré la foibleſſe qui vous a fait perſévérer juſqu'ici

dans cet état, ces sentimens de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur ; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, & votre infidélité aux graces reçûes ; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous ; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grace vous appelle : & que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévère ? n'est-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords ; que vous ne goutez pas cette paix de l'innocence, qui est le plus doux fruit de la grace ; & que vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu.

Or, la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre ame. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, étoit la situation où Dieu vous veut : si la grace ne vous appelloit pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens : vous seriez tranquille dans votre état ; vous n'y éprouveriez que ces désirs d'un état encore plus parfait, inséparables de la justice chrétienne ; vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui

sans cesse voudroit prendre son effort pour s'élever au-dessus de lui-même, & qui à l'instant est rentraîné par sa propre foiblesse : vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu, & de le servir ; votre vertu n'est triste & inquiéte, que parce qu'elle est tiéde & infidèle. Un autre, peut-être appellé à un moindre dégré de grace & de justice, se préservera de toute chûte grossière dans cet état d'imperfection ; ses penchans moins vifs : son caractère moins extrême : son cœur moins aisé à émouvoir ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu desquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'ame plus susceptible d'impressions ; ne peut être en sûreté que loin des périls, & défendue par toutes les précautions de la foi ; vous sentirez insensiblement votre vertu s'affoiblir, votre horreur pour le vice diminuer : chaque jour ajoûtera un nouveau dégré à votre foiblesse : chaque objet affoiblira votre cœur par de nouvelles impressions : chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces ; & vous tomberez d'autant plus dangéreusement, que mille chûtes invisibles avoient déja précédé dans votre cœur avant qu'un abandon sensible de Dieu vous eut fait appercevoir à vous-même que vous étiez tombé : on n'est pas long-tems fidéle, quand on n'est pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin j'établis cette vérité sur vos mœurs

passées : voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu ? rappellez quelle avoit été la mesure de vos vices. La règle est sure : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime ; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet énivrement, cet oubli de vos intérêts & de votre gloire, ces délicatesses dans vos engagemens profanes, ce cœur toujours occupé de ses passions, & se faisant une félicité de ses peines : voilà ce que vous aviez été pour le monde : soyez tel pour Jesus-Christ ; donnez à votre cœur des objets plus saints ; mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse, que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sai quoi d'héroïque dans vos passions déplorables ; d'être plus sincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reste des hommes : servez Jesus-Christ avec la même noblesse ; sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse : portez la même grandeur d'ame aux pieds de ses autels : ne vous bornez pas à un genre de vertu foible & vulgaire, & ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jesus-Christ : lui dont la grace l'éléve & l'annoblit, lorsqu'il est rampant & timide.

Oui, mes Freres, les passions dans les personnes d'un certain rang sur-tout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes ; la

pénitence, foible, languiſſante, timide. On revient des égaremens groſſiers ; on régle ſes mœurs ; on ſe réconcilie avec les choſes ſaintes ; mais on ne répare pas le paſſé : on protégera ſi vous voulez les gens de bien ; on les honorera de ſa familiarité ; on ſecondera leur zèle ; on protégera des entrepriſes utiles à la piété ; mais on ne connoît pas les larmes, les rigueurs, les ſaints renoncemens, & les ſacrifices de la pénitence : on a les vertus publiques, dont l'amour propre ne ſouffre rien ; on n'a pas les perſonnelles ; qui ſeules réforment l'homme intérieur, & opérent le véritable changement du cœur. Telle eſt la pénitence des Grands ſur-tout : ils deviennent plus favorables à la piété ; mais il ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes : ils ſont plus réligieux : mais ils ne ſont pas pénitens. Or, la première choſe que Dieu demande d'un pécheur, quelqu'élevé qu'il ſoit dans le monde, ſont ſes ſoupirs, ſes larmes & ſes ſouffrances. David ne ſe contenta pas de conduire l'Arche ſainte en triomphe à Jéruſalem, d'avoir amaſſé à grands frais les matériaux d'un temple magnifique, d'honorer la ſainteté de Nathan, & du Pontife Abiathar : il pleura ſon péché ſous la cendre & ſous le cilice : il interrompit mille fois ſon ſommeil, pour arroſer ſon lit de ſes larmes, & confeſſer devant le Seigneur l'énormité & l'ingratitude de ſa chute : il paſſa le reſte de ſes jours dans des ſentimens de componction & d'a-

mertume, & ne crût pas que son élévation le dispensât des régles essentielles de la pénitence : il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles ; & vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne sont pas encore punies.

Voilà des régles de foi & d'équité, jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assez d'être sorti de Sodome, & des voies de l'iniquité ; il faut suivre la grace jusqu'où elle veut nous conduire. Loth étoit sorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de la vengeance : mais ce n'étoit là que le commencement de son salut : l'Ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne, il n'ose le suivre : la difficulté du chemin allarme sa foiblesse : il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le panchant : *Quia nec possum in monte salvari . . . est civitas juxta.* Il croit par ce tempérament s'être mis en sûreté, avoir évité & le péril de Sodome & la fatigue de la montagne ; mais les tempéramens en matière de devoir sont toujours dangereux : Dieu l'abandonne ; il tombe dans l'yvresse, & donne lieu au plus déteſtable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose, & la vertu qui s'égare ; & quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sur ses pas. Première infidélité, qui rend la grace de la conversion inutile.

Gen. 19. 19. 20.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon la vanité ou son caprice, & ne pas suivre celle par où la grace vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état : élevée au dégré le plus sublime de la grace, & en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple & naturelle de son état : toute sa piété se borne à élever son Fils avec un soin réligieux dans sa retraite de Nazareth ; à rendre à Joseph les devoirs de respect & d'obéissance, qu'un lien sacré exigeoit d'elle à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célebrer la Pâque avec son peuple ; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidéle à suivre la grace dans les divers événemens de sa vie : elle ne se dit jamais à elle-même, qu'une situation différente seroit plus favorable à la piété : elle ne trouve jamais dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne ; & la voie par ou la grace la conduit, lui paroît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, & où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion : personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grace elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne seroient pas si touchés de la perte de leurs biens &

de leur fortune : mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise-foi d'un ennemi, qui les flétrit, & qui les calomnie : ce sont là des ressentimens qui paroissent justes : on seroit fidéle par-tout ailleurs, où la main de Dieu ne nous place pas : ici, qui étoit la seule voie par où la grace vouloit nous sanctifier, on sort des mains de la Providence, & on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde & de la Cour, où notre état nous appelle, on se dit à soi-même, que dans la retraite & loin des périls on seroit plus fidéle : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule, & livrée à elle-même, languit, & se relâche, & que le commerce des gens de bien, & les secours publics de la vertu l'amusent & la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paroît plus propre au salut : est-on personne privée ? l'inutilité devient un prétexte spécieux, & on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies inséparables presque d'un assujettissement durable & mutuel, mettent un obstacle invincible au salut ; dans un état de liberté on se figure qu'un établissement fixeroit le cœur & serviroit de frein aux passions insensées : chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas : nul n'est fidéle à la grace de son état propre. Seigneur, disoient les Israëlites dans le

déſert,

désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides? donnez-nous à combattre des ennemis, dont nous puissions nous défendre, & non pas des rochers brûlans, & la faim & la soif qui nous dévore: *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame?* Seigneur, disoient les mêmes Israélites sortis du désert, & arrivés dans le pays de Canaam, pourquoi nous avez-vous tirés du désert? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage: ici, nous allons être la proie de ces peuples vaillans & innombrables qui nous environnent; & vous nous menez dans une terre toute couverte de géans & de montres qui dévorent ses habitans: *Terra devorat habitatores suos.* *Exod.* 16 3.

Dans le désert, où il ne falloit que de la patience, la valeur & la force dans les combats leur paroissoient aisées: dans la Palestine, où il étoit question de combattre, il leur sembloit plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes; & qu'infidéles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui seroit pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination, & qui ne coûtent rien au cœur. *Num.* 13. 33

Enfin à cette correspondance d'état, Marie ajoûte une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes

les rigueurs de Dieu sur elle une foi toujours plus vive & plus constante. Si Jesus-Christ encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux & se cache dans le Temple; loin de se rebuter, elle court, comme l'épouse après son bien aimé qu'elle a perdu: & ses empressemens ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de Jesus-Christ si dure en apparence, ne décourage point sa foi; & elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle, & sa fidélité, fondée sur des régles solides, ne dépend pas des différentes conduites de Jesus-Christ à son égard.

D'ordinaire on n'est soutenu dans un commencement de piété, que par un certain gout sensible, qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie: un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature, autant que de la grace, & qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bientôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même: on s'affoiblit, on perd courage: on regarde derrière soi; on n'est pas loin d'une rechute; on retombe: telle est la destinée de la plupart des ames. Leur piété est une piété toute de goût & de sensibilité; un jeune

ſai quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire ſur les ames légères & inconſtantes : ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur véritable des jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur ; & de-là, ces triſtes ſcènes qui affligent l'Egliſe, qui deshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux ; de-là, ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

Or, quand on ſe donne à Dieu, mes Frères, il faut s'attendre à des dégoûts & à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impoſe ; fonder ſa fidélité, non ſur le gout qui paſſe, mais ſur les régles ſaintes, ſur les maximes de la Foi, ſur la vérité qui ne paſſe point : ſe convaincre dans la lumière de Dieu, que le monde eſt un ſonge, que le péché eſt le ſeul malheur de l'homme ; que l'innocence eſt le vrai bonheur même de la terre ; que les biens & les maux préſens ne ſont pas des biens & des maux véritables ; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous ſommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne ſerons éternellement que ce que nous ſommes aux yeux de Dieu. Le

gout passé ; mais la vérité demeure toujours : & au fonds, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ses dégoûts & ses amertumes ? ses plaisirs n'avoient-ils pas leurs momens d'ennui & de tristesse : les voies des passions, dont vous êtes sorti, étoient-elles toujours semées de fleurs ? vous avez pu aimer si long-tems le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant, & au premier moment de dégoût, vous vous lasseriez de la vertu & de l'innocence ? O ame fidéle ! est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime ? Mais ceux-ci laissent au fond du cœur, je ne sai quoi de sombre & de funeste, qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même : ils répandent un torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience : ils ne laissent au pécheur aucune ressource au-dedans de lui, & en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles, qui laissent toujours au fond de la conscience une paix & une tranquillité secrette : ce sont des nuages passagers, qui dérobent pour un moment à une ame son Seigneur & son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elles les lumières de la Foi qui luit encore dans ce lieu obscur & qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les livres saints. Saül lassé de lui-même & de ses cri-

mes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience : il se tourne de tous les côtés, & rien ne peut calmer les fureurs de son ame : la harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point : les enchantemens d'une pythonisse fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur : les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins : il cherche à se séduire, & il ne le peut pas : il se fuit, & partout il se retrouve : partout il porte avec lui ses inquiétudes & ses dégoûts ; & loin d'adoucir dans les plaisirs qui l'environnent : l'amertume de son ame, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourroient l'adoucir : telles sont les inquiétudes du crime.

David au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les ames justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon ame ces consolations indicibles, qui font sentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, & combien il est heureux d'être à vous : *Quando cōsolaberis me?* Ah ! si votre loi sainte ne me soutenoit dans cet état d'obscurcissement & de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, & ma foiblesse l'emporteroit bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, & sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc fortè periissem in humi-*

Ps. 118. 82.

Ps. 118. 92.

litate mea. L'un abandonné de Dieu, & lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience ; l'autre éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs ; le Juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous possède encore ! que les amertumes même de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses joies du crime ! & que les rigueurs, dont vous éprouvez les ames fidéles, sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connoit pas, & qu'il ne sauroit donner ! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux ! si offrant comme elle une correspondance fidéle à la grace, nous en méritons la consommation dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE TROISIÉME DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur le delai de la Conversion.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. Joan. 1. 23.

SIRE,

CE n'est afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jesus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste, que nous ayons à lui préparer les voies ; en écartant tous les obstacles qui élévent comme un mur de séparation entre sa miséricorde & notre misére. Or ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent,

qui subsistent toujours, parce qu'il faudroit les expier par la pénitence, & nous ne les expions pas : ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que pour les détruire il faudroit les combattre, & nous ne les combattons pas : ces obstacles : ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, & qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraine vers elle, il faudroit les fuir, & nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie & l'unique manière de préparer à Jesus-Christ la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie, & de nous convertir sincèrement.

Mais quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante, dont nous puissions être chargés ici-bas : puisque ce n'est que par-là que nous pouvons attirer Jesus-Christ dans nos cœurs : quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement puisque notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable ce n'est jamais une affaire pressée pour nous ; elle est toujours renvoyée à un autre tems, comme si les tems & les momens étoient en notre disposition. Qu'attendez-vous, Chrétiens, mes Freres ? Jesus-Christ ne cesse de vous faire prédire par ses ministres les malheurs qui ménacent votre impénitence & le délai de votre conversion :

depuis long-tems il vous annonce par notre bouche, que si vous ne faites pénitence ; vous périrés tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voie de ses Ministres, il vous parle au fond de vos cœurs & vous dit sans cesse en secret ? N'est-il pas tems enfin, de sortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, & d'où il n'est presque plus qu'un miracle qui puisse vous retirer ? n'est-il pas tems de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce cahos de passions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie ; de vous préparer du moins quelques jours heureux & tranquilles, & après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vuide & inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui seul peut mettre la joie & la tranquilité dans votre ame ? ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, & après une vie toute frivole, revenir au vrai & prendre en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre ? n'êtes-vous pas lassé de vous soutenir vous-même contre les rémords qui vous déchirent, contre la tristesse du crime qui vous accable, contre le vuide du monde qui vous poursuit par-tout ? & ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs & vos inquiétudes avec vos crimes !

A cette voix secrette qui s'éleve depuis long-tems au fond de nos cœurs, que répondons-nous ? quels prétextes oppoſons-

nous ? premiérement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons ; secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie. C'est-à-dire, que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer ; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-même de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les graces nous manquent, & que Dieu ne veut pas encore de nous ; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde & des passions, & plus en état de commencer une vie plus régulière & plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, & que je me propose de combattre après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. CE n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglemens, & tâchent de rendre sa sagesse & sa bonté responsables de leur foiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché : le premier homme ne chercha point

ailleurs l'excuſe de ſon crime ; & loin d'appaiſer, par un humble aveu de ſa miſére, le Seigneur auquel il venoit de déſobéir, il l'accuſa d'avoir été lui-même, en l'aſſociant à la femme, la cauſe de ſa déſobéiſſance.

Et voilà, mes Freres, l'illuſion de preſque toutes les ames qui vivent dans le crime, & qui renvoyent à l'avenir la converſion que Dieu demande d'elles. Elles nous rediſent ſans ceſſe que la converſion ne dépend pas de nous ; que c'eſt au Seigneur à changer leur cœur, & à leur donner la foi & la grace qui leur manque. Ainſi elles ne ſe contentent pas de l'irriter en différant de ſe convertir ; elles l'inſultent même en l'accuſant de leur endurciſſement & du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement & l'impiété de cette diſpoſition ; & pour rendre l'ame criminelle plus inexcuſable dans ſon impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez ſi vous aviez la foi ; ſi vous étiez bien perſuadé de la Religion ; mais que la Foi eſt un don de Dieu, que vous l'attendez de lui ſeul, & que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon, & de prendre votre parti. Premier prétexte : on n'a pas la foi, & c'eſt à Dieu ſeul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette

foi si précieuse ? vous l'aviez reçûe dans votre batême ; une éducation si chrétienne l'avoit conservée dans votre cœur ; elle avoit crû avec vous ; c'étoit un talent inestimable que le Seigneur vous avoit confié en vous discernant de tant de nations infidéles, & en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mere. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu ? qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternélle ? n'est-ce pas le déréglement des passions, & les ténébres qui en ont été la juste peine ? doutiez-vous de la foi de vos peres avant que d'être impudique & dissolu ? n'est-ce pas vous-mêmes qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Eglise en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous servir de guide à travers les ténébres & les périls de cette vie ? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu de la dissipation que vous avez faite de ses graces ? c'est à lui à vous redemander son propre don ; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié ; à vous dire : Serviteur injuste & ingrat, qu'avois-je fait pour les autres, que je n'eusse fait pour vous ? J'avois embelli votre ame du don de la Foi, & du caractère de mes enfans : vous avez jetté cette pierre précieuse devant des animaux immondes ; vous avez éteint la foi & la lumière que j'avois mise au-dedans de vous : je l'ai conservée long-tems malgré vous-même dans votre cœur : je l'ai fait survivre à tous les

efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle étoit devenue incommode à nos déſordres : vous ſavez ce qu'il vous en a coûté pour ſecouer le joug de la foi, & en venir au point où vous êtes: & ce terrible état, qui eſt la plus juſte peine de vos crimes, en deviendroit aujourd'hui la ſeule excuſe? & vous dites que ce n'eſt pas vôtre faute que de manquer de foi, puiſqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eû tant de peine à l'arracher du fond de votre ame? & vous prétendez que c'eſt à moi à vous la donner, ſi je veux que vous me ſerviez, moi qui vous la redemande, & qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue? entrez en jugement avec votre Seigneur, & juſtifiez-vous, ſi vous avez quelque choſe à lui répondre.

Et pour mieux vous faire ſentir, mon cher Auditeur, toute la foibleſſe de ce prétexte: vous vous plaignez que vous manquez de foi: vous dites que vous ſouhaiteriez de l'avoir: que rien n'eſt plus heureux que d'être vivement perſuadé, & que rien ne coûte dans cet état; mais ſi vous ſouhaitez d'avoir la foi; ſi vous croyez que rien n'eſt plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du ſalut, & de l'illuſion de tout ce qui ſe paſſe: ſi vous enviez la deſtinée des ames qui ſont parvenues à cet état ſouhaitable; ſi cela eſt, voilà dont la foi que vous attendez, & que vous croyez avoir perdue: que vous faut-

il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assez pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les ames qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumières : les Justes qui portent son joug, ne sont pas soutenus & animés par d'autres vérités ; nous-mêmes qui le servons, n'en connoissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même, & d'attendre ce que vous avez déja. Ah ! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose : ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connoissez pas vous-même; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grace, est moins humiliant pour l'amour propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent : mais remontez à la source : vos doutes ne sont nés que de vos déréglemens : réglez donc vos mœurs, & la foi ne vous offrira plus rien que de certain & de consolant : soyez chaste, pudique, tempérant, & je vous répond de la foi que vous croyez avoir perdue : vivez bien, & il ne vous

en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai, c'eſt que ſi pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en coûter que de ſoumettre votre raiſon à des myſtères qui nous paſſent : ſi la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans les pouvoir comprendre ; ſi la Foi ne propoſoit point des devoirs pénibles à remplir ; ſi pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives & aux attachemens les plus chers ; ſi c'étoit ici une affaire purement d'eſprit & de croyance ; & que le cœur & les panchans n'y ſouffriſſent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre ; vous regarderiez comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure ſpéculation qu'il n'en coute rien de croire, avec une éternité malheureuſe qui au fond peut devenir le partage des incrédules, la foi ne vous paroit donc difficile, que parce qu'elle régle les paſſions, & non parce qu'elle propoſe des myſtères. C'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhenſibilité de ſes ſecrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet : malgré vos doutes prétendus ſur la foi, vous ſentez que l'incrédulité déclarée eſt un parti affreux ; vous n'oſeriez vous y fixer : c'eſt un ſable mouvant ſous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trou-

vez point de consistance, & où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme & assuré : vous dites tous les jours vous-mêmes qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu : qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la foi, & une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre : travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire & qui vous condamne : revenez à votre cœur ; reconciliez-vous avec vous-même ; laissez parler une conscience, qui plaide encore sans cesse au-dedans de vous pour la foi, contre vos propres déréglemens ; en un mot, écoutez-vous vous même, & vous serez fidéle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en couteroit pas beaucoup : c'est ici un second prétexte des pécheurs qui différent ; c'est la grace qui manque,

manque & on l'attend : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, & c'est à Dieu seul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde & dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime ; si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste, si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire & ingrat, si nous l'examinons en lui-même, il est insensé & insoutenable.

Premiérement, si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste ? car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, & qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais, plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre & d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété ? vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures & les attraits chastes de la vertu ! vous ressemblez à un homme qui ne se nourriroit que de fiel & d'absinthe, & qui se plaindroit après-cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est-à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes ; vous qui mettez tous les jours un nouveau cahos entre Dieu & vous par de nouveaux déréglemens : vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre ame par

de nouvelles débauches, ces sentimens mêmes de vertu naturelle ; ces impressions heureuses d'innocence & de régularité nées avec nous, qui auroient pu servir à vous rappeller à la vertu & à la justice. O homme, n'êtes vous donc injuste, que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse & la justice de votre Dieu ?

Mais je dis plus : quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût & ces sentimens de salut que vous attendez ; dissolu & corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine ? quand il vous toucheroit, ce sentiment de grace auroit-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il seroit d'abord par la vivacité & l'emportement des passions profanes ! Et en effet, il opére encore dans votre cœur, ce Dieu plein de longanimité & de patience ; il répand encore au-dedans de vous les richesses de sa bonté & de sa miséricorde ; ah ! ce n'est pas sa grace qui vous manque ; mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption & de misére, qu'elle n'y fait rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien ; c'est une étincelle de feu, qui tombe dans un abîme de boue & de puanteur, & qui s'éteint dans le monde moment qu'elle est tombée.

Rentrez-donc en vous-même, mon cher Auditeur, & comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que

Dieu vous manque, & que vous attendez sa grace pour vous convertir : mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre ? Rappellez ici tout le cours de votre vie ; suivez depuis le premier âge jusqu'aujourd'hui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ses bénédictions : il avoit mis en vous un naturel heureux, une ame bonne, & toutes les inclinations les plus favorables à la vertu : il vous avoit ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des secours & des exemples domestiques de foi & de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préservé de mille périls : il vous a fait survivre à des occasions, où les malheurs de la guerre ont vû périr à vos côtés vos amis & peut-être les complices de vos désordres : il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégouts, & les disgraces : il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le tems même que votre cœur y tenoit plus fortement : il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont toujours été traversées de mille obstacles ; que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, & qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste : il vous a formé des engagemens & des devoirs sérieux, qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage & réglée devant les hom-

mes : il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement : & vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords, & à vivre tranquille dans le crime : il n'y a pas eu de jour, où vous n'ayez senti le vuide du monde : & l'horreur de votre état : au milieu même de vos plaisirs & de vos excès, la conscience s'est réveillée, & vous n'avez calmé vos inquiétudes secrettes, qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste & miséricordieux vous presse, & vous poursuit par-tout, depuis que vous l'avez abandonné : il s'est attaché à vous, dit un prophéte, comme le ver s'attache au vétement : pour ronger sans cesse votre cœur, & vous faire de l'importunité de sa morsure, un reméde salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opére au dedans de vous & ne met dans ma bouche ces vérités saintes, & ne m'envoye ici vous les annoncer, que pour vous rappeller peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie toute entière, qu'un enchaînement de graces ? Qui êtes vous vous-même, qu'un enfant de dilection, & l'ouvrage des miséricordes du Seigneur ? Injuste que vous êtes ! & vous vous plaignez après cela que sa grace vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jetter des regards sur la terre : vous dans le cœur de qui il opére si continuellement, comme s'il n'avoit que vous seul à sauver de tous les hommes : vous pour qui seul il semble ménager la plupart des

événemens qui arrivent autour de vous ; vous en un mot, dont tous les momens sont de nouvelles graces, & dont le plus grand crime sera d'en avoir trop reçu, & d'en avoir toujours abusé.

Mais pour achever de vous confondre, sur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grace vous manque ? Vous le dites sans doute, parce que vous sentez qu'il vous en coûteroit trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu : mais vous croyez donc qu'avoir la grace, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien, sans qu'on se fasse aucune violence, sans s'en appercevoir presque soi-même ! vous croyez donc qu'avoir la grace, c'est n'avoir plus de passions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à surmonter ; que c'est renaître par la pénitence sans pleurs, sans douleur, sans difficulté ? Ah ! je vous réponds que sur ce pied-là, vous ne l'aurez jamais cette grace chimérique : car il vous en coûtera toujours pour vous convertir : il faudra toujours, quelle que puisse être la grace ; faire des efforts héroïques, réprimer vos penchans, vous arracher aux objets les plus chers, & sacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu, & cependant ils ont la grace, puisque c'est elle qui les délivre & change leur cœur. Informez-vous d'eux si la grace applanit tout, facilite tout ; si elle ne laisse plus rien à souffrir à l'amour propre. De-

mandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à soutenir, mille obstacles à vaincre, mille passions à modérer; & vous saurez si avoir la grace, c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en couta rien autrefois à Augustin: quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaine de fer, qui lioit sa volonté rébelle! & cependant en quel cœur la grace opéra-t'elle jamais avec plus d'abondance & de force que dans le sien? La conversion est donc un sacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats & des fatigues: la grace les adoucit, je l'avoue; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre; & si pour changer de vie, vous attendez une grace de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais; & que c'est être résolu de périr, que d'attendre si follement son salut & sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grace est injuste du côté du pécheur qui l'allégue, il n'est pas moins téméraire & ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu est le maître, & que lorsqu'il voudra de vous, il saura bien vous trouver: c'est-à-dire, que vous n'avez qu'à le laisser faire tout seul, & que sans que vous vous mettiez en peine de votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre cœur: c'est-à-dire, que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie dans les plaisirs & dans le crime, &

que sans que vous vous en mêliez, sans y penser seulement, sans apporter à la conversion que vous attendez, d'autre disposition qu'une vie entière de désordre, & des résistances éternelles à sa grace; il saura bien vous prendre quand son moment sera venu; c'est-à-dire, que votre salut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez sur la terre, n'est plus votre affaire, & que le Seigneur qui ne vous a donné à conduire que celle-là: qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vacquer à celle-là toute seule, vous en a pourtant absolument déchargé, pour la prendre toute entière sur lui seul. Montrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Evangile; car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jesus-Christ. Le Pécheur, dit un Prophéte, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, & son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même: *Stultus fatua loquetur, & cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, & loquatur ad Dominum fraudulenter.* Is. 32. 6.

Enfin ce prétexte est insensé en lui même. Car, vous dites que la grace vous manque: je vous ai déja répondu que vous vous trompez: que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la grace ne vous a pas manqué: que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires, qu'elle auroit triomphé de vos pas-

sions, si votre dureté & l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours opposé une résistance opiniâtre; que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables, qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient, en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auroient ramené infailliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appelloit. La grace vous manque, dites-vous, Eh bien, que prétendés-vous par-là? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu qui est notre pere, & dont nous sommes les enfans, qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mére la plus tendre pour un fils unique, qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours dans l'impossibilité de faire le bien? Mais pensez-vous qu'un tel langage seroit un blasphême contre la sagesse de Dieu & la justification de tous les crimes? Ignorez-vous donc, que quelque plaie qu'ait fait à notre liberté la chute d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée; qu'il n'y auroit plus de loi & de devoirs imposé à l'homme s'il n'avoit pas le pouvoir réel & véritable de les accomplir: que la réligion, loin d'être un secours & une consolation, ne seroit plus qu'un déséspoir & un piége, que si malgré tous les soins que Dieu a

de

de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté, & non pas le défaut de sa grace ; que nous sommes tous seuls les auteurs de notre perte & de nos malheurs ; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter ; & que mille pécheurs n'ayant pas plus de grace & de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, & rendu gloire à Dieu & à ses miséricordes, par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la Foi seroient moins sûres & qu'il seroit vrai, mon cher Auditeur, que la grace vous manque, il seroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait ; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation, & que votre état ne sçauroit être pire. Car n'avoir point de grace, c'est la plus terrible de toutes les situations, & le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle : & cependant c'est cette pensée affreuse elle-même qui vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres ; c'est-à-dire que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grace précieuse ; que vous vous dites avec complaisance à vous-même : Dieu ne veut point encore de moi ; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime ; sa grace ne viendra pas encore si-tôt ; c'est-à-dire ; que vous ne la souhaitez pas ; & que vous seriez même faché qu'elle vint

rompre des chaînes que vous aimés encore. N'avoir pas la grace, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable; & c'est le seul qui vous calme, & qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grace; car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ses miséricordes s'épuisent, ses momens d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche; & s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de grace aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque tems pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion & de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grace qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin dans ses foibles désirs de conversion s'en prenoit-il au Seigneur du délai de sa pénitence? Ah! il n'en cherchoit pas la raison ailleurs que dans la foiblesse & le déréglement de son cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade & déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, & des délais que j'apportois à une vie nouvelle: *Sic ægrotabam, & excruciabar, accusans memetipsum.* Je me roulois dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avoient dû se rompre d'elles-mêmes: *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumpe-*

Confess. l. 8. ch. 11. n. 25.

retur totum. Pour vous, Seigneur, vous ne ceſſiez de châtier mon cœur par des amertumes ſecrettes, y opérant ſans ceſſe par une ſévérité miſéricordieuſe, des remords cuiſans qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et inſtabas tu in occultis meis, Domine, ſeverâ miſericordiâ flagella ingeminans timoris & pudoris.* Cependant les amuſemens du monde que j'avois toujours aimé, & que j'aimois encore, me retenoient: *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ* & ils me diſoient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaiſirs ? *Dimittis-ne nos ?* Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait juſqu'ici tout l'agrément de votre vie ? *A momento iſto non erimus tecum ultrà in æternum ?* Quoi, déſormais il ne vous ſera plus permis de voir les perſonnes qui vous ont été les plus chéres ; il faudra vous ſéparer de vos amis de plaiſir, vous bannir de leurs aſſemblées, vous interdire les joies les plus innocentes & toutes les douceurs de la ſociété ? *A momento iſto non tibi licebit hoc & illud ultrà in æternum ?* Mais croyez-vous pouvoir ſoutenir l'ennui d'une vie ſi triſte, ſi vuide, ſi unie, ſi différente de celle que vous avez juſqu'ici menée ? *Putas-ne ſine iſtis poteris ?* *Ibid.* n. 16.

Voila où ce pécheur à demi touché, trouvoit les raiſons de ſes délais & de ſes réſiſtances, dans la crainte de renoncer à ſes paſſions, & de ne pouvoir ſoutenir la démarche d'une nouvelle vie, & non dans

le défaut de la grace : & voilà préciſément où vous en êtes, & ce que vous vous dites tous les jours en ſecret à vous-même.

Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres, en attendant que Dieu vous touche & que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion, puiſqu'elle ne dépend pas de vous ! mais tous les pécheurs qui différent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés, & l'enfer ne ſeroit plus que pour les Juſtes qui ſe convertiſſent : que vous ne devez plus vous occuper de votre ſalut, & le laiſſer au hazard ſans vous en mettre en peine ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le réculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué, & que cette témérité ne le hatera & ne le retardera pas d'un ſeul inſtant.

O homme ! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie & à l'impiété de ce prétexte, eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de la bonté de votre Dieu ? ignorez-vous que ſa patience à ſouffrir vos déſordres, loin de les autoriſer doit vous rappeller à la pénitence ; & cependant c'eſt ſa longanimité même qui vous raſſure dans le crime ; & par l'endurciſſement de votre cœur vous amaſſez un tréſor abondant de colére pour le jour terrible qui vous ſurprendra, & où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres.

La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſeroit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir ; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, & qui s'eſt retiré de votre cœur : vaincre par vos importunités ſa réſiſtance ; éloigner en attendant, tout ce qui éloigne ſa grace de votre cœur ; lui préparer les voies ; écarter tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile ; vous interdire les occaſions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, & qui achevent de fermer votre cœur aux ſaintes inſpirations : voilà une manière chrétienne & ſage de rendre gloire à Dieu, de confeſſer qu'il eſt le ſeul maître des cœurs, & que tout don vient de lui. Mais de dire comme vous dites tous les jours ſans rien changer à vos mœurs déſordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il ſaura bien me

trouver; c'eſt-à-dire : je ne veux point encore de lui : je puis encore me paſſer de lui; je vis heureux & tranquille : quand il me forcera, & que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune, & du privilège qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuſe préparation à cette grace précieuſe qui change le cœur ! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'ame impénitente.

Tels ſont les prétextes que le pécheur qui différe ſa converſion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

II. PART. IL eſt étonnant, mes Freres, que la vie étant ſi courte, le moment de la mort ſi incertain, tous les inſtans ſi précieux, les converſions ſi rares, les exemples de ceux qui ſont ſurpris ſi fréquens, l'avenir ſi terribles; on puiſſe ſe former à ſoi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune: les précautions ſont promptes & preſſantes : il n'eſt que le péril qui ſoit douteux, & éloigné : ici le péril eſt certain & préſent & les précautions ſont toujours incertaines & reculées. Il ſemble ou que le ſalut ſoit une choſe arbitraire, ou que notre vie ſoit entre nos mains, ou que

le tems de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie : & ce qu'il y a de plus incomprehensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience : qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste : & cependant qu'ils différent tous d'en sortir sur des prétextes si puériles, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter & de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir soutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même, pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge : on veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr & plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, & que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il seroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme; que vous vous marquez à vous-même; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde & aux passions; & que le Seigneur que vous n'attendez que vers la fin du jour n'arrivera pas dès le matin & lorsque vous y penserez le moins? la jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis & de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui comme la fleur des champs ayent séché du matin au soir, & ne vous ayent laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussi-tôt éteinte. Insensé, on va peut-être au premier jour vous redemander votre ame; & ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? & ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, & ne vous laisse que le regret inutile de les avoir envain formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, & je vous demande surquoi vous promettez-vous que l'âge changera

votre cœur, & vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle ? l'âge changea-t-il le cœur de Salomon ? ah! c'eſt alors que ſes diſſolutions monterent au plus haut point, & que ſa honteuſe fragilité ne connut plus de bornes : l'âge prépara-t-il Saul à ſa converſion ? ah ! c'eſt alors qu'il ajoûta à ſes égaremens paſſés la ſuperſtition, l'impiété, l'endurciſſement, & le déſeſpoir : l'âge apporta-t'il quelque remède aux déſordres de Jéſabel & de l'inceſtueuſe Hérodias ? c'eſt alors qu'elles parurent plus ambitieuſes, plus voluptueuſes, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, ſortirez-vous de certaines mœurs déreglées, parce que le dégoût ſeul qui les ſuit, vous en aura retiré ; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le déſordre : mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne ſera pas changé : vous ſerez encore mondain, ambitieux, voluptueux, ſenſuel : vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les diſpoſitions de ces vices ſans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long uſage du monde, n'auront ſervi qu'à vous endurcir la conſcience, qu'à ſubſtituer une indolence & une ſageſſe mondaine aux paſſions, & à effacer cette ſenſibilité de réligion que le premier âge laiſſe dans l'ame encore alors craintive & timorée ; vous mourrez impénitens.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, & non une vérité fondée sur l'expérience ; examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux : voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles : sous des dehors différens & que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaisance les joyes des premières années : on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté : on regarde avec envie une jeunesse florissante & les amusemens qui la suivent : on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le serieux de son état : on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer ; & l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre : le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges ? est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, & qu'il nous ait laissé pour le monde &

pour la vanité! n'eſt-il pas jaloux même des prémices de notre cœur & de notre vie; figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir! pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres? la vie eſt-elle trop longue, pour être toute entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, & qui nous en promet une immortelle? le premier âge eſt-il trop précieux pour être conſacré à mériter la poſſeſſion éternelle de l'Etre ſouverain? vous ne lui reſervez donc que les reſtes & le rebut de vos paſſions & de votre vie? & c'eſt comme ſi vous lui diſiez: Seigneur, tant que je ſerai propre au monde & aux plaiſirs, n'attendez pas que je revienne à vous & que je vous cherche; tant que le monde voudra de moi, je ne ſaurois me réſoudre à vouloir de vous: quand il commencera à m'oublier, & à m'échapper, & que je ne pourrai plus en faire uſage, alors je me tournerai vers vous: je vous dirai, me voici; je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, & qui ſera même triſte de la dure néceſſité où il ſe trouvera de ſe donner à vous: mais juſques-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière & un oubli parfait: au fond vous n'êtes bon à ſervir, que lorſqu'on n'eſt plus ſoi-même bon à rien: on eſt sûr du moins qu'on vous trouve toujours; tous les tems vous ſont les mêmes: mais le

monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre; & il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, & tandis qu'il est encore tems. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage, & croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés & si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, & qui lui fait grace lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs, & ses hommages les plus sincères?

Le Prophéte Isaïe insultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles: Vous prenez un cédre sur le Liban, leur disoit-il, vous en retranchez la plus belle & la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe & à l'ornement de vos palais, & quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine Idole, & vous lui offrez des vœux & des hommages ridicules: *Et de reliquo ejus idolum faciam.* Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour: Vous retranchez de votre vie les plus belles & les plus florissantes années pour satisfaire vos goûts & vos passions injustes, & quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, & qu'il devient inutile au monde & aux plaisirs alors vous en faites une idole: vous le faites servir à la réligion; vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, ina-

Is. 44. 19.

nimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions & de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu ! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse & offense, ou comme une vaine idole qui ne sentiroit pas l'indignité & la simulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes Freres, on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts & tous les penchans du premier âge ; & que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, & de s'accoutumer, comme dit un Prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Thren. 3. 27.

Et en effet, mes Freres, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux & paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, & d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui

déchirent ensuite le cœur, & qui font tout le malheur & toute l'amertume de notre vie ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces & innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels ; qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination ; qui nous laissent mille images honteuses & importunes, lesquelles nous accompagnent jusques dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, & en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocens & tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violens & criminels ; & de ne s'être pas rendu insupportable par un long usage des passions vives & tumultueuses, la douceur & la tranquillité de la vertu & de l'innocence ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Que ces premières années passées dans la pudeur & dans l'horreur du vice, attirent de graces sur tout le reste de la vie ! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies ! & qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien aimé de ses soins & de ses complaisances paternelles ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il eſt heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, & d'avoir pû ſe préſerver de tous les inconvéniens de l'âge & des plaiſirs. Mais on n'eſt pas là : on a ſuivi la route ordinaire : le torrent du monde & des paſſions ont entraîné : on ſe trouve même encore actuellement dans des engagemens trop vifs, & qu'il n'eſt point en ſoi de rompre : on attend une ſituation plus favorable ; & on ſe promet que lorſque la paſſion qui nous captive ſera éteinte, on ne ſe rengagera plus dans de nouveaux liens, & on ſe rangera tout de bon au devoir & à la vertu. Second prétexte ; les paſſions & les engagemens dont on ne peut encore ſortir.

Mais, premiérement, cette ſituation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive ? qui vous a révélé le cours & la durée des paſſions qui vous arrêtent actuellement ? qui leur a marqué un terme, & leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez juſques-là, & vous y verrez briſer votre impétuoſité, & la fureur de vos vagues ? *Uſque huc venies.* Quand finiront-elles, le ſavez-vous ? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour ? qu'elles finiront du moins avant que vous finiſſiez vous-même ? ſeriez-vous le premier pécheur ſurpris dans ces paſſions déplorables ? tous les hommes preſque qui meurent à vos yeux, ne meu- *Job.* 38. 11.

rent-ils pas dans ce triſte état ? meurt-on autrement dans le monde ? les Miniſtres appellés au ſecours des mourans trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs, qui depuis long-tems quittes de leurs habitudes ſe préparoient à ce dernier moment ? qu'y trouvons-nous, que des ames encore liées de mille chaînes, que la mort ſeule va diſſoudre ? que des conſciences inexplicables, ſi j'oſe parler ainſi, & encore enveloppées dans le cahos d'une vie toute déſordonnée ? qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles ſur cette terrible ſurpriſe, & de vaines proteſtations qu'on auroit pris d'autres meſures ſi l'on avoit pû la prévoir ? quels ſont les ſoins ordinaires qui occupent notre miniſtère dans ces derniers momens ? d'éclaircir des conſciences que nous ne devrions plus alors que conſoler ; d'aider à rappeller des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier ; de faire expliquer au pécheur mourant ſes déſordres, nous qui devrions alors le ſoutenir & l'animer par le ſouvenir de ſes vertus ; en un mot, d'ouvrir les abîmes de ſon cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'ame prête à ſe dégager de ſon corps, que le ſein d'Abraham & les tréſors d'une gloire immortelle. Voilà les triſtes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour ; & au lieu que nous aurions dû nous conſoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au

Fidele,

Fidéle, une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette dernière heure : plus vous différez, plus vous jettez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au-dedans de vous, se dilate, s'étend, aigrit & corrompt toute la capacité de votre ame : jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, & où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, & où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense : le désordre suivit de près ; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez aussi-tôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-tems sur la conscience encore effrayée de son état : insensiblement les chutes se sont multipliées : le désordre est devenu un état fixe & habituel : la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion : le crime vous est devenu nécessaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire sentir, & sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reste de force

que la pudeur, que la raiſon, que la grace avoit miſe en vous, s'affoiblit ; plus ce qui étoit encore ſain dans votre ame, s'infecte & ſe ſouille. Quelle folie donc de laiſſer vieillir & corrompre des plaies, ſous prétexte qu'elles ſeront plus aiſées à guérir ! & que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, & ôter à l'eſpérance de votre converſion, toutes les reſſources qui pourroient vous reſter encore ?

Vous vous flattez peut-être ſur ce qu'il n'eſt point de paſſions éternelles, & que le tems & le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premiérement, que vous pourrez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos paſſions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens ; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur : il n'eſt point de paſſions éternelles, je l'avoue ; mais la corruption & le déſordre le ſont preſque toujours : les paſſions que le dégoût tout ſeul finit, laiſſent toujours le cœur tout prêt pour un autre ; & d'ordinaire c'eſt un nouveau feu qui chaſſe & éteint le premier. Rappellez-vous vous-même ce qui vous eſt arrivé juſqu'ici ; vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous ſeriez libre & en état de revenir à Dieu ; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos déſordres, & le commencement de

votre pénitence : cet engagement a fini ; la mort, l'inconstance, le dégoût, ou quelqu'autre accident l'a rompu ; & cependant vous ne vous êtes pas converti : de nouvelles occasions se sont présentées ; vous vous êtes formé de nouveaux liens, vous avez oublié vos premières résolutions ; & votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grace n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagemens criminels seroient finis, & qu'il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur ; si le tems & le dégoût tout seul vous ont mené là : vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence & d'insensibilité, plus éloigné du Royaume de Dieu, que la vivacité même des passions insensées : votre cœur libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vuide qui l'occupera tout entier : il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état, que vous n'auriez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut ; & le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour

le Seigneur. C'eſt un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jetter dans le port; mais le calme, plus il eſt grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, & prendre le parti d'une vie plus raiſonnable & plus chrétienne. On ſent le vuide du monde & des plaiſirs ; on ſe prête aux amuſemens & à une certaine diſſipation ſans goût & comme à regret ; on ſouhaiteroit d'y renoncer, & de travailler ſérieuſement à ſon ſalut : mais cette première démarche fait peur. C'eſt un coup d'éclat qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir : on eſt d'un rang où le plus petit changement, ſera remarqué, & l'on craint de n'aller donner comme tant d'autres, une ſcéne qui ne durera pas, & qui ne nous laiſſera que le ridicule de la dévotion, ſans nous en laiſſer le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous ſoutenir, mon cher Auditeur ? Eh quoi ! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ; & en vous convertiſſant aujourd'hui, vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? vous comptez ſur ſes miſéricordes en l'outrageant, & vous n'oſez y compter en le glorifiant ? vous croyez ne rien riſquer de ſon côté en continuant à

l'offenser, & vous vous en défiez en commençant à le servir? ô homme, où est ici cette raison & cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort! & faut-il que sur l'affaire de votre salut seulement vous soyez un abîme de contradictions, & un paradoxe incompréhensible?

D'ailleurs, n'aurions nous pas raison de vous dire: Commencez toujours · essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu. La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? est-ce qu'un homme que la tempête a jetté au milieu de la mer, & qui seroit à la merci des flots, & sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premiérement, s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'essaye-t-il rien? se dit-il à lui-même pour ne rien tenter; peut-être je ne me soutiendrai pas: les forces peut-être me manqueront en chemin? Ah! il essaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, & ne succombe enfin que lorsque gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher Auditeur; les ondes vous gagnent; le torrent vous entraîne; & vous balancez si vous essayerez de vous sauver du danger? & vous mettez à sonder vos forces, les seuls momens qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté? & vous

perdez à délibérer, un tems qui ne vous eſt laiſſé que pour vous dégager du péril qui preſſe, & où tant d'autres périſſent à vos yeux?

Mais enfin, je veux que dans la ſuite les difficultés de la vertu laſſent votre foibleſſe, & que vous ſoyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins paſſé quelque tems ſans offenſer votre Dieu; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'appaiſer; toujours auriez-vous du moins conſacré quelques jours à benir ſon ſaint nom; toujours ce ſeroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, & de ce tréſor d'iniquité que vous amaſſez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous ſeriez-vous acquis le droit de repréſenter à Dieu votre foibleſſe, & de lui dire: Seigneur, vous voyez mes déſirs & mon impuiſſance: que n'ai-je un cœur plus conſtant pour vous, ô mon Dieu! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus inſenſible au monde, & moins aiſé à ſe laiſſer ſéduire! fixez, Seigneur, mes incertitudes & mes inconſtances: ôtez au monde l'empire qu'il a ſur mon cœur; reprenez-y vos anciens droits: & ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, & font que je n'oſe plus lever les yeux vers vous, & vous promettre une fidélité conſtante: j'ai ſi ſouvent trahi là-deſſus mes promeſſes, après vous avoir juré

un amour éternel : ma foibleſſe m'a ſi ſouvent fait oublier le bonheur de cet engagement : que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même : mon cœur m'échappe à chaque inſtant ; & mille fois au ſortir même de vos pieds, & les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occaſion m'a ſéduit, & les mêmes infidélités que je venois de déteſter, m'ont retrouvé comme auparavant foible & infidéle : avec un cœur ſi léger & ſi incertain, que puis-je vous aſſurer, grand Dieu ! & qu'oſerois-je me promettre à moi-même ; j'ai crû ſi ſouvent qu'enfin mes réſolutions alloient être conſtantes : je me ſuis trouvé dans des momens de grace & de componction ſi vifs & ſi touchans, & qui ſembloient me répondre que ma fidélité ſeroit éternelle, que je ne vois plus rien qui ſoit capable de me fixer, & qui puiſſe me faire eſpérer cette ſolidité de vertu, à laquelle juſqu'ici je n'ai pû atteindre. Laiſſez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur me décourage & m'épouvante : je ſai que l'inconſtance dans vos voies eſt un préjugé de perdition : & que vous maudiſſez dans vos livres ſaints, les ames incertaines & légères. Mais : Seigneur, tandis que je ſerai encore ſenſible aux ſaintes inſpirations de votre grace, j'eſſayerai encore de rentrer dans vos voies ; & ſi j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faiſant des

efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu, qui ne permettez pas que l'ame qui vous cherche ſincèrement périſſe, & qui êtes le ſeul Seigneur digne d'être ſervi; qu'en cherchant une affreuſe tranquillité dans une révolte fixe & déclarée, & en renonçant à l'eſpérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIÉME DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur les dispositions à la Communion.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers. Luc 3. 4.

SIRE,

VOILA ce que l'Eglise ne cesse de nous répéter en ce saint tems pour nous disposer à la naissance de Jesus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfans, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple & pour le racheter; rendez droits ses sentiers; que les vallées soient remplies; que les montagnes

& les collines soient abaissées ; que les chemins tortus deviennent droits, & les raboteux unis. Ou pour dire la même chose sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand Mystère que nous allons célébrer, par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre sagesse & à votre propre justice, mortifiant la chair & humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes Freres, qui dans cette solemnité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à Jesus-Christ dans vos cœurs une nouvelle naissance en les recevant à la table sacrée : *Parate viam Domini* ; Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire, est la plus sainte de la religion, & la source des plus grandes graces ; ne la faites donc pas sans y apporter tous les soins & toutes les précautions qu'elle exige ; ne vous exposez point à perdre par votre faute les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jesus-Christ dans nos cœurs : mais qu'elle différence y auroit-il entre le Juste & le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, & celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissoit également dans le cœur de tous

ceux qui le reçoivent ? Ne vous y trompez pas, mes Freres ; il y a une manière de recevoir Jesus Christ : qui nous rend sa présence inutile ; & plût à Dieu, qu'en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des graces qui accompagnent une sainte communion ! ah, mes Freres, si la communion ne fait pas naître Jesus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir ; si elle ne nous rend point participans de son esprit & de ses graces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation ; si elle n'est pas pour notre ame un fruit de vie, elle est un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entiérement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos ames, la force des forts, le soutien des foibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité : combien seroit-il donc dangereux de s'en priver ? mais il seroit infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé ; c'est pourquoi je vous le répéte de nouveau avec l'Eglise, mes très-chers Freres : *Parate viam Domini* : Préparez la voie du Seigneur : disposez-vous de longue main à le recevoir : banniſſez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire : instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent : faites tous vos efforts pour les acquérir ; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne,

& d'attirer Jesus-Christ dans vos ames.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps & du sang adorable du Fils de Dieu ; de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les graces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement & avec fruit? je les réduis à quatre qui feront le sujet & le partage de ce discours. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I.

REFLEX. L'Eucharistie est une manne cachée ; elle est la viande des forts, un gage sensible & permanent de l'amour de Jesus-Christ, la continuation & l'accomplissement de son sacrifice. Or cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes
I. Cor. 11. 29. de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini*, première disposition. C'est la viande des forts ; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir: *Probetan-*
Ibid. ℣. 28. *tem se ipsum homo*, seconde disposition. Le gage de l'amour de Jesus-Christ ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux & de plus tendre: *Hoc facite in meam commemorationem*, troi-
Ibid. ℣. 24. siéme disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice ; il est donc juste d'annon-

cer sa mort toutes les fois qu'on y participe, & d'y porter un esprit de croix & de martyre : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, & calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, quatriéme disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre : en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, & de celle de tous les Saints sur l'usage de ce sacrement adorable. *Ibid. v. 26.*

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes Freres, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, & que la soumission est comme née avec nous ? il en coûteroit même pour secouer ce joug ; & il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau qui le voit, non pas en énigme & comme à travers un cristal, mais face à face, si j'ose le dire, & tel qu'il est en lui même : de cette foi, qui malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire & de n'en pouvoir soutenir la présence : de cette foi, qui sans approfon-

dir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat ; qui voit les Anges du ciel se couvrir de leurs ailes, & les colomnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible : de cette foi, à qui les sens n'ajoûteroient rien, & qui est heureuse, non pas parce qu'elle croit sans voir, mais parce qu'elle voit presqu'en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de réligion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante ; de cette foi, qui sent tout le poids en la présence d'un Dieu, & qui effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme, & un homme pécheur. Je parle de cette foi dont le respect va jusques à la frayeur, & qui a besoin même qu'on la rassure : qui du plus loin qu'elle découvre Jesus-Christ sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes Freres. Grand Dieu ! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre ? eh ! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois : vos Disciples mêmes ne vous connoissent souvent que selon la chair ; & pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument &

ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paroîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans des antres profonds, & demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes; eh! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire? les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous? les esprits célestes, toutes les fois que le prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres, & vous environner de leurs hommages? sur ce tribunal mystérieux, ne jugez-vous pas les hommes? ne jettez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples, n'y séparez-vous pas les boucs des brebis? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort & de vie? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main & des couronnes de l'autre? ne m'y démêlez-vous pas, & n'écrivez-vous pas sur mon front avec une main invisible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle? Hélas! & tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en approcher; tandis que vous me rejettez de votre face, je m'y présente avec confiance; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place je viens la prendre à votre table avec témérité; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfans de colère, je viens me mettre au nombre des enfans de votre amour: votre

chair vivifiante eſt une chair de péché pour moi : l'Agneau ſans tache qui rompt les ſept ſceaux du livre de mort, eſt le dernier ſceau qui remplit & ferme celui de mes iniquités; & vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! mes Freres, on ne pouvoit autrefois voir Dieu ſans être frappé de mort ſur l'heure. Un Peuple entier de Betſamites, pour avoir ſeulement jetté ſur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé : l'Ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parcequ'il avoit oſé entrer dans le ſanctuaire de Jéruſalem : il n'étoit pas permis aux Iſraélites dans le déſert, d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnoit ſa loi ; les foudres & les éclairs en défendoient l'accès ; la terreur & la mort précédoient par-tout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! Parce qu'il ne ſort plus de tourbillons de feu du fond de nos ſanctuaires pour punir les profanateurs & les indiſcrets, le reſpect & la frayeur ne nous y accompagnent pas ! Foibles hommes ſur qui les ſens ont tant de pouvoir, & qui ne ſont religieux que lorſque le Dieu qu'ils adorent eſt terrible ! car, dites moi, ſi nous diſcernions le corps du Seigneur ; ſi la foi de ſa préſence faiſoit ſur nous les grandes impreſſions qu'elle feroit ſans doute, ſi nous le voyions à découvert ; eh ! viendrions-nous tranquilles & preſque inſenſibles nous aſſeoir à ſa table ? quelques momens employés ſouvent à réciter avec un cœur tié-

dé, un esprit égaré, de légères formules, suffiroient-ils pour nous préparer à une action si redoutable; une communion seroit-elle l'affaire d'une matinée dérobée, peut être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement. Ah! ce souvenir nous occuperoit; nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance: il nous faudroit du tems pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre respect, & contre l'idée de sa majesté; les jours qui précéderoient ce festin sacré, seroient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification, chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée seroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassemens, de notre sommeil même: notre esprit plein de foi ne pourroit s'en défocuper; nous ne verrions plus que Jesus-Christ; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine; nous aurions des yeux & nous ne verrions pas; cette image seule fixeroit toute notre attention: voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sai qu'une ame mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solemnité où la bienséance & la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel: mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles: sont-ce là de ces frayeurs de foi & de réligion qui doi-

vent conduire à votre table une humble créature? Ah! c'est une tristesse qui opère la mort; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre & inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait un loi de vous suivre: on craint ces jours heureux comme des jours funestes; on regarde les solemnités des chrétiens comme des mystères tristes & lugubres: on se fait une fatigue des délices de votre banquet: on n'y entre que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile: c'est-à-dire, qu'il faut que les loix de votre Eglise aillent arracher ces infidèles, comme par force, des places publiques, des plaisirs du siécle & du grand chemin de la perdition, & les traînent malgré eux à la salle du festin: on remet autant qu'on peut, ce devoir de réligion, cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces ames infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue, balancer long-tems entre leurs devoirs & leurs passions; adoucir enfin par le choix d'un Confesseur indulgent l'amertume de cette démarche? aller paroître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance, que s'ils alloient se présenter à un ennemi; & ne se sentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah, Seigneur! aussi rejettez-vous invisiblement ces vic-

times coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires : aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes ; & si vous étiez encore capable de ces saints frémissemens que vous laissâtes paroître sur le tombeau du Lazare ; ah ! on vous verroit frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulchres ouverts, comme elles ont frémi long-tems avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers Freres, la foi qui nous fait discerner le corps de Jesus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les mystères : on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre & à ne pas contredire : on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres ; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos peres selon la chair, plutôt que le don du pere des lumières : on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées foibles & puériles : on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains & extérieurs : on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien : on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus : on croit,

mais d'une foi commode qui n'a point de ſuites : on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au reſpect en ſe familiariſant, ou à l'amour en s'éloignant : on croit, mais d'une foi qui captive l'eſprit, & qui laiſſe errer le cœur : on croit enfin mais d'une foi tranquille & vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de ſublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh ! diſcerner votre corps, Seigneur, par a foi, c'eſt avoir plus de goût pour ce pain céleſte que pour toutes les viandes de l'Egypte : c'eſt en faire l'unique conſolation de nos peines, le remède ſacré de nos maux, le déſir continuel de nos ames : c'eſt y trouver la ſérénité dans ſes obſcurciſſemens, la paix dans ſes troubles, le calme dans les agitations de l'adverſité : un azile contre nos diſgraces, un bouclier pour oppoſer aux traits enflammés de ſatan, un rafraîchiſſement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Diſcerner votre corps, Seigneur, c'eſt apporter plus de ſoins, plus d'attention, plus de circonſpection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Diſcerner votre corps, Seigneur, c'eſt reſpecter les temples où on vous adore, les Miniſtres qui vous ſervent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-deſſus le témoignage de ſa conſcience ; & c'eſt-ici la ſeconde diſpoſition, une foi pru-

dent qui nous faſſe éprouver : que l'homme s'éprouve : *Probet autem ſe ipſum homo*.

JE ſai que notre cœur nous échappe à nous-mêmes ; que l'eſprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme ; que les paſſions nous ſéduiſent, les exemples nous raſſurent, les préjugés nous entraînent ; que nos penchans décident toujours de nos lumières ; que le cœur a toujours raiſon ; que s'éprouver ſoi-même, ce n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs. Tel eſt l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ſes ſeules lumières : ſans ceſſe il prend le change, & tout ſe farde & ſe métamorphoſe à ſes yeux, il ne vous connoît qu'à demi : il ne ſe connoît qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne ; il prend les ténébres pour la lumière ; il va d'égarement en égarement ; il ne ſort pas de ſes erreurs quand il revient à lui-même : il n'eſt que les lumières de votre foi qui puiſſent redreſſer ſes jugemens, ouvrir les yeux de ſon ame, être la raiſon de ſon cœur, lui apprendre à ſe connoître, éclairer les myſtéres de l'amour propre, développer les artifices de ſes paſſions, & en faire cet homme ſpirituel qui juge de tout ; c'eſt donc ſur les régles de la foi, qu'il faut s'éprouver, mes Freres ; les doctrines humaines, les adouciſſemens de l'uſage, les exemples de la multitude, nos propres lumières ſont des guides trompeurs ; & ſi jamais il im- II REFLEX.

porta de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la mépriſe.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous ? sur quoi ! sur la sainteté de ce Sacrement, & sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des Anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel, que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vétemens; ou qui les ont lavé dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, ame téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité ? y portez-vous votre pudeur, votre innocence ? avez-vous toujours possedé le vase de votre corps dans l'honneur & dans la sainteté ? n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions ? votre ame n'est-elle pas aux yeux de Dieu, ce tison noirci dont parle le Prophéte, que des flammes impures ont dès vos premiers ans, flétrie, consumée, & qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence ? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuses ? paroît-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes ? Où placerez-vous la chair de l'Agneau ? quoi ! elle reposera sur votre langue ; cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur & l'infection ; cette chair immolée avec tant de douceur, sur l'instrument de vos vengeances & de votre amertume ; cette chair crucifiée, sur le siége de vos sensualités & de

vos débauches ? quoi ! il descendra dans votre cœur ! mais y trouvera-t-il où reposer sa tête ? n'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigans ? quoi ! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachemens profanes, de projets d'ambition, de mouvemens de haine, de jalousie, d'orgueil ; c'est au milieu de tous ces monstres, que vous lui avez préparé sa demeure ; ah ! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on ; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah ! mes Frères, & de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jesus-Christ ? & le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, & que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel, & participer aux mystères saints ? & l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au Prêtre, vous allez goûter le froment des Elus ? Quoi ! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence ? vous allez de plein pied du crime à l'autel ? au lieu de répandre des larmes avec les pénitens, vous venez vous consoler avec les Justes ? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux ? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints ?

Un pénitent n'arrivoit autre fois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité, & on se purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible : on devenoit des hommes nouveaux ; il ne restoit plus rien de la première vie, qu'un regret sincère : on ne reconnoissoit enfin de traces des crimes passés, que dans les traces de la pénitence & des macérations qui venoient de les expier : & l'Eucharistie étoit le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la sueur de son front: & aujourd'hui, on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis ; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit & humilié, le crée & le donne elle-même ; que toute la pureté qu'exige la chair de Jesus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture & l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes Freres ; vous mangez & vous buvez votre jugement : on a beau vous rassurer : l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne ?

D'ailleurs, c'est un azyme pur ; il faut être exempt de levain pour en manger : or de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solemnité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'Autel ? n'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines ?

racines? Jugez-en par les ſuites. On ſe retrouve le même au ſortir de-là ; les haines ne ſont point éteintes ; l'empire de la volupté n'eſt point affoibli ; la vivacité pour le plaiſir n'eſt point émouſſée ? la pente pour le monde n'eſt pas moins rapide ; la cupidité n'a rien perdu de ſes droits : on ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés ? les commerces recommencent : les entretiens ſe renouent ; les paſſions ſe réveillent ; tout va même train, & on n'a par-deſſus ſon premier état, que la profanation de ce redoutable myſtère. D'où vient cela ? c'eſt que ſe confeſſer ſimplement, n'eſt point s'éprouver.

De plus, c'eſt la viande des forts : une ame foible, chancellante, mal affermie ; qui tourne à tout vent ; qui plie au premier obſtacle ; qui ſe briſe au premier écueil ; qui échappe à toute heure à la grace : qui a une longue expérience de ſa fragilité ? qui n'apporte jamais à l'autel que des promeſſes cent fois violées, que des ſenſibilités de dévotion, que le premier plaiſir étouffe ; qui depuis ſes premiers ans eſt dans le commerce des foibleſſes & des choſes ſaintes, & a toujours vû ſuccéder les crimes au repentir, & les ſacremens aux rechutes : une ame de ce caractère eſt-ce une ame forte ? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, ſe fortifier, s'exercer dans la charité ? à peine en état de ſoutenir le lait, doit-elle imprudemment ſe charger d'une viande ſolide, qui ne ſert de

nourriture qu'à l'homme parfait ?

Levit. 2. 28. Il eſt marqué dans la loi, que ſi la victime qu'on venoit d'immoler étoit miſe dans un vaiſſeau de terre, le vaiſſeau ſeroit briſé ſur le champ : mais que s'il étoit d'airain, il ſeroit lavé & nettoyé. Ces circonſtances marquées avec tant de ſoin, ſeroient-elles dignes de l'eſprit ſaint ſi elles ne renfermoient des inſtructions & des myſtères ? une ame fragile qui reçoit la victime véritable, ne reſſemble-t'elle pas à ce vaiſſeau de terre qui ſe briſe, pour ainſi dire, & qui ne peut ſoutenir la violence de ce feu ſacré ? au lieu qu'une ame ſolide comme l'airain s'y purifie, y perd ſes plus légéres ſouillures & en devient plus belle & plus brillante. Qu'arrive-t'il, ſelon J. C. lorſque l'on met du vin nouveau dans une peau veille & uſée ? ne ſe déchire-t'elle pas ? le vin n'eſt-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds ? quelle eſt cette parabole ? Vous mettez le vin myſtique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les ames chaſtes dans une ſainte yvreſſe ; vous le mettez dans un cœur uſé, que des paſſions envieillies ont affoibli : ah ! je ne ſuis point ſurpris, s'il n'en peut pas ſoutenir la force, ſi le ſang de Jeſus-Chriſt ne ſauroit s'y arrêter, ſi à la première occaſion vous le répandez & le foulez aux pieds ; il falloit y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occaſions, par des victoires journalières.

sur vous même ; & par ces longues & sages épreuves, le fortifier & le rendre capable de recevoir Jesus-Christ.

C'est la Pâque des Chrétiens : or, Jesus-Christ ne célébre sa Pâque qu'avec ses Disciples : *Cum Discipulis meis facio Pascha.* Or, qu'est-ce qu'être son Disciple ; c'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre : êtes-vous mortifié dans vos desirs, patient dans vos afflictions ; marchez-vous sur les traces que Jesus Christ vous a frayées ? être son Disciple, c'est s'aimer les uns les autres ; & combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union ; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frere ? combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui ? *Marc. 26. 18.*

Enfin c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui ; si saint, qu'après la chûte de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, & qu'il mit un cahos éternel entre le péché & lui ; si jaloux, qu'un seul désir étranger le blesse : ainsi, mes freres, il faut vous éprouver sur vos penchans ; ne nourrissez-vous pas encore ces désirs du siécle dont parle l'Apôtre ? rendez gloire à Dieu, & sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de Jesus Christ & le changer en ma propre substance ; mais lorsqu'il sera entré dans mon ame ;

lui qui en discerne les intentions & les penchans les plus secrets, n'y trouvera-t'il rien d'indigne de la sainteté de sa présence? il ira d'abord à la naissance & aux principes de mes égaremens; il examinera si la source en est tarie ou le cours seulement suspendu, il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon ame, quel est le poids qui fait encore pancher le cœur; helas! pourra-t'il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de Zachée: Aujourd'hui le salut est arrivé dans cette maison. Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence; de cette aigreur que je viens de détester aux pieds du Prêtre; de cette idolâtrie des richesses qui me jette dans des gains injustes: de cette fureur du jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale & fâcheuse que la plus légère contradiction enflamme; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avoient laissé; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la prospérité de mes égaux; de cet air fier & censeur qui juge de tout, & ne se juge jamais soi-même. de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds & mon être propre. L'aveu que je viens de faire de mes foiblesses au ministre de Jesus-Christ les a t'il déracinés de mon cœur! suis-je une nouvelle créature? il n'y a qu'un homme

ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir : le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ! en portai-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet ? le fort armé entrant dans mon ame la possédera-t'il en paix, & n'y trouvera-t'il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront ; éclairez-moi, Seigneur, & ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, mes Freres, comme il faut s'éprouver ; le Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel & du levain dans les sacrifices : voyez si en approchant de l'autel vous n'y portez pas le levain de vos crimes & le miel de la volupté ; c'est-à-dire, & ce goût du monde & du plaisir, & ce caractère mou & sensuel, ennemi de la croix, inaliable avec le salut : n'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assez pur : cette chair sainte, dit le Prophéte, ne vous ôteroit point votre malice ; elle en ajoûteroit une nouvelle : votre réligion seroit vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Eprouvez-vous donc vous-même ? & après cela mangez de ce pain céleste. Mais il n'en faut pas demeurer au simple discernement & à l'épreuve : jusques-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles ! mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions : vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir Jesus-Christ de votre ame ; vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'at-

tirer ; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement ; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne suffit pas d'être exempt de crimes, il faut être revêtu de justice & de sainteté : c'est peu de ne le point trahir avec Juda il faut l'aimer avec les autres Disciples ; c'est peu en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché, ; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisiéme disposition, communier en mémoire de Jesus-Christ.

III. REFLEX. QU'est-ce que communier en mémoire de Jesus-Christ : c'est en premier lieu, mes Freres, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jesus-Christ, dans l'institution de ce Sacrement, adorable. J'ai désiré ardemment, disoit-il à ses Disciples, de manger cette Pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* ! il soupiroit après ce moment heureux ; il ne le perdoit pas de vûe, il se consoloit dans ce souvenir, de toutes les amertumes de sa passion : *Antequam patiar.* Que vouloit-il nous apprendre par-là, mes freres ? ah ! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé ; un cœur impatient, empressé, avide, une faim & une soif de Jesus Christ un goût réveillé par l'amour : en un mot,

Luc. 3. 15.

ce que j'ai appellé une foi ardente qui nous faſſe aimer. Ce pain, dit un Pere, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit eſuriem.* Ah ! Seigneur, dit alors l'ame fidèle avec ſaint Auguſtin, eh ! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre poſſeſſion : pour en remplir tout le vuide : pour y régner ſeul ; pour y demeurer avec moi juſques à la conſommation des ſiécles ; pour m'y tenir lieu de tout ; pour y faire mes plus chaſtes délices ; pour y répandre mille ſecrettes conſolations, pour le raſſaſſier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaiſirs, tous les hommes : l'univers entier, & me laiſſer tout à vous, jouir de votre préſence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. Peut-être, Seigneur, la maiſon de mon ame n'eſt pas encore aſſez parée pour vous recevoir ; mais venez en faire vous-même tout l'ornement : peut-être y appercevez-vous des ſouillures qui vous en éloignent, mais vous le purifierez par votre divin attouchement : peut être y découvrez-vous encore des ennemis inviſibles : mais n'êtes-vous pas le fort armé ? votre ſeule préſence les diſſipera, & tout ſera en paix quand une fois vous vous en ſerez mis en poſſeſſion : peut-être a-t'elle des rides qui l'enlaidiſſent, mais vous renouvellerez ſa jeuneſſe, comme celle de l'aigle : peut-être eſt elle encore flétrie des taches de ſes anciennes infidélités ; mais

S. Aug. in Conf. l. 1. c. 5.

votre ſang achevera de les effacer : venez, Seigneur, & ne tardez pas ; tous les biens m'arriveront avec vous : mépriſé, perſécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien du moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favoriſé, élevé, environné d'abondances, ces vaines proſpérités ne me toucheront plus, ne me paroîtront plus rien du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels ſont les deſirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle : il leur faut des occaſions pour les y déterminer ; d'eux-mêmes ils ne s'en aviſeront jamais. Mais, que dis-je ; des occaſions ? il faut des foudres & des anathêmes ; il faut que l'Egliſe tonne, foudroie. Bon Dieu ! que la tiédeur des Chrétiens ait reduit votre Egliſe à leur faire une loi de la participation à votre corps & à votre ſang ! qu'il ait fallu des peines & des menaces pour les conduire à l'autel : & les obliger de s'aſſeoir à votre table ? que toute la félicité du chrétien ſur la terre ſoit devenue pour lui un précepte pénible ! que le privilége le plus glorieux dont vous puiſſiez favoriſer les hommes, ſoit pour eux une gêne & une contrainte ! Ah Seigneur : quand vous donnâtes à votre Egliſe le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet uſage ? & ſon autorité étoit-elle deſti-

née

née à traîner ses enfans à l'Autel, où à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une ame toute de glace; gens qui vivent dans le commerce des plaisirs & des Sacremens; qui participent à la table de Satan, & à celle de Jesus-Christ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, & des jours destinés au siécle: gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de géne & de réserve; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voyent pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas: mais ce régime ne va pas plus loin; toute la dévotion finit avec la solemnité: c'est une action de cérémonie: on est content de soi-même, après cette courte suspension; on rentre tranquillement dans ses premières voies; car c'étoit un article dont on n'étoit convenu avec soi-même: on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint & de profane: les Sacremens nous calment sur les plaisirs, les plaisirs pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux Sacremens; & l'on est à demi bon pour être mondain sans scrupule: ainsi on porte à l'autel un goût affadi par les amusemens & les joies du siécle; par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions: on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste: on retrouve jusqu'au pied du trône de la grace, les images des plaisirs dont on vient de sortir: des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous em-

barraſſent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentrainer dans le monde, ſont ſur le cœur des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt. Mais n'eſt-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monſtrueux, que votre Prophéte indigné vous diſoit autrefois : *Ah ! Seigneur que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achopement & de ſcandale.*

Pſ. 68. 23.

En ſecond lieu, communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, c'eſt vouloir réveiller par la préſence de ce gage ſacré tout ce que ſon ſouvenir peut faire d'impreſſion ſur un cœur qui l'aime. L'abſence rallentit les liaiſons les plus vives : Jeſus-Chriſt prévoyoit bien que montant dans le ciel, ſes Diſciples inſenſiblement oublieroient ſes bienfaits & ſes divines inſtructions. Helas ! Moïſe ne reſte que quarante jours ſur la montagne, & déja les Iſraëlites ne ſe ſouviennent plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Egypte ? qu'eſt devenu ce Moïſe, s'entrediſoient-ils ? faiſons-nous des dieux qui nous précédent & qui nous défendent contre nos ennemis. Jeſus-Chriſt, pour parer à ces inconſtances du cœur humain, voulut en montant dans la céleſte Sion, nous laiſſer un gage de ſa préſence ; c'eſt-là qu'il veut que nous venions nous conſoler de ſon abſence ſenſible ; c'eſt-là que nous devons retrouver un ſouvenir plus vif de ſes merveilles, de ſa doctrine, de ſes bienfaits, de ſa divine

perſonne ; c'eſt-là que ſous des ſignes myſtérieux, nous venons le voir naiſſant à Béthléem, élevé à Nazareth, converſant avec les hommes, & parcourant les villes de la Judée, faiſant des ſignes & des prodiges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appellant à ſa ſuite des Diſciples groſſiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocriſie des Phariſiens, annonçant le ſalut aux hommes, laiſſant par tout des traces de ſa puiſſance & de ſa bonté, entrant en triomphe à Jéruſalem, conduit ſur le Calvaire, expirant ſur une croix, vainqueur de la mort & de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs comme les trophées de ſa victoire, & formant enſuite ſon Egliſe par l'effuſion de ſon eſprit & l'abondance de ſes dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ſes myſtères.

Vous enviez, dit ſaint Chryſoſtôme, le ſort d'une hémorroïſſe qui touche ſes vêtemens, d'une péchéreſſe qui arroſe ſes pieds de ſes larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le ſuivre & de le ſervir dans les courſes de ſon miniſtère, de ſes Diſciples avec qui il converſoit familiérement, des peuples de ce tems-là qui entendirent les paroles de grace & de ſalut qui ſortoient de ſa bouche : vous appellez heureux ceux qui le virent ; bien des Prophétes & des Rois l'ont ſouhaité en vain : mais vous, mes Freres, venez à l'autel, vous le verrez, vous le touche-

rez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, & vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos peres alloient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, & les lieux qu'il avoit consacrés par sa présence. Ici, leur disoit-on, il proposoit la parabole du bon Pasteur & de la brebis égarée; ici, il réconcilioit une femme adultère; ici il consoloit une pécheresse; ici il sanctifioit les noces & les festins par sa présence; ici il multiplioit des pains pour rassasier un peuple affamé: ici il défendoit à ses Disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle; ici il s'abaissoit jusqu'à converser avec une femme de Samarie; ici il souffroit les enfans autour de lui, & blâmoit ceux qui vouloient les éloigner; ici il rendoit la vûe aux aveugles, il redressoit les boiteux, il délivroit les possédés, il faisoit parler les muets & ouir les sourds. A ces paroles nos peres se sentoient saisis d'une joie sainte; ils versoient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse & de réligion: ce spectacle, ces images leur rapprochoient les tems, les actions, les mystères de Jesus-Christ, rallumoient leur ardeur, consoloient leur foi: les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les justes de nouveaux desirs.

Ah! Chrétiens! non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers: le salut est proche de vous; la parole que nous vous

préchons sera, si vous voulez, sur votre bouche & dans votre cœur; ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels: ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jesus-Christ lui-même: approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur qui ne lui permettoit pas de briser un roseau déja cassé, & d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportemens & vos impatiences: que le souvenir de ses travaux & de sa vie pénible vous confonde sur votre molesse: que le souvenir de sa modestie & de son humilité qui lui faisoit prendre la fuite lorsqu'on vouloit le faire Roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles: que le souvenir de son jeune de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir: que le souvenir de son zéle contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel respect & quelle sainte frayeur vous devez y entrer: que le souvenir de la simplicité & de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités & les excès des vôtres; que le souvenir de ses retraites & de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique

indiſpenſable de la prière : que le ſouvenir de ſa tendreſſe & de ſa compaſſion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le ſouvenir de ſes ſaints entretiens vous inſtruiſe à converſer innocemment, ſaintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le ſouvenir de toutes ſes vertus plus vif alors, plus préſent au cœur, à l'eſprit, vous corrige de toutes vos foibleſſes : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foibleſſes ; mais ſe familiariſer de telle ſorte avec la chair de Jeſus-Chriſt, qu'elle ne réveille plus en nous de ſentimens nouveaux & nous laiſſe toujours tels que nous ſommes ; mais ſe nourrir d'une viande divine, & ne point croître ; mais s'approcher ſouvent de cette fournaiſe ardente, & n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur ; mais ſe préſenter avec des fautes cent fois déteſtées & encore chéres, avec des habitudes d'imperfection, qui, quoique légères en elles-mêmes, ne le ſont pas pourtant par l'attachement & la pente qui nous les rend inévitables, & par la circonſtance du Sacrement qu'on ſe met en danger de profaner; mais faire profeſſion de piété, d'éloignement du monde, être preſque tous les jours dans le commerce des choſes ſaintes, & s'être fait comme un point fixe de vertu au-delà duquel on ne va jamais, ſe traîner toujours autour des mêmes confeſſions

& des mêmes chutes, & n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoir même fait quelques pas en arrière & relâché de sa première ferveur ; mais sans cesse user de ce remède divin, & ne sentir rien de changé à ses maux ; mais entasser Sacrement sur sacrement, si je l'ose dire & ne jamais vuider son cœur pour faire place à cette viande céleste ; mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachemens secrets, un fond d'immortification, des desirs de plaire, de paroître, de parvenir ; mais se permettre d'habitudes dans ses entretiens, des vivacités, des discours libres sur autrui, des épanchemens tout mondains, des inutilités éternelles, des sentimens tout profanes, des airs vains & piquans, de détours qui blessent la sincérité, des déguisemens qui familiarisent avec le mensonge, des impatiences & des éclats ; mais cultiver des liaisons que la piété couvre peut-être, & que le panchant tout seul assortit & soutient ; mais être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalousie outrée ; mais se sentir révolté au plus léger mépris, & ne pouvoir digérer un seul geste désobligeant ; mais être d'une attention infinie sur soi-même, & dans une parure simple & modeste s'y rechercher : choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une ame mondaine, & là-dessus vivre du pain des Anges ; ô mon Dieu ! en voilà plus

qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement, que de le manger avec tant de foiblesses & d'imperfections ? & qui le sait, Seigneur, que vous-même, tout ce que nous savons ? c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous ; ce qu'il y aura des justices au grand jour qui paroîtront comme un linge souillé à vos yeux ; c'est que plusieurs de ceux qui avoient même prophétisé en votre nom, seront rejettés ; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre Cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds ; & cependant vous nous assurez qu'il étoit tout pur. Magdelaine est éloignée, & vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop sensible étoit le principe de son empressement ; & cependant elle avoit beaucoup aimé, & lavé vos pieds sacrés & ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vuides du fruit sincère de pénitence, tout paîtris de mollesse & de sensualités, tiédes & sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante & imparfaite, plus soutenue par l'habitude & par les engagemens d'une profession sainte, que par votre grace & une foi vive & solide : hélas ! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur ! quelle suite de crimes peut être qu'on ignore, dont on ne se repent point, qu'on multiplie à l'in-

fini, qui ſont comme le germe ſur lequel on ente enſuite mille nouvelles profanations! quels abîmes, encore une fois! & que votre lumière nous manifeſtera au grand jour de terribles ſecrets! Que ſuis-je à vos yeux, ô mon Dieu! je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi; ma condition ne ſouffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence & le crime; ſi je ne ſuis pas un ſaint, je ſuis un monſtre, ſi je ne ſuis pas un vaſe d'honneur, je ſuis un vaſe d'ignominie; ſi je ne ſuis pas un ange de lumières, il n'y a point à balancer, je ſuis un Ange de ténébres; & ſi je ne ſuis pas un temple vivant de votre eſprit, il faut que j'en ſois le profanateur. Bon Dieu, quels puiſſans motifs de vigilance, d'attention ſur moi-même, de circonſpection, de frayeur en approchant de vos autels; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifeſtation de vos jugemens adorables! Mais ce n'eſt pas encore aſſez de communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, mes Freres; & pour nous retracer le ſouvenir de ſa vie, il faut encore, & c'eſt la dernière diſpoſition, rappeller le ſouvenir de ſa mort, & l'annoncer toutes les fois que l'on mange ſon corps & que l'on boit ſon ſang: & c'eſt ce que j'appelle une foi généreuſe qui nous faſſe immoler.

IV. REFLEX. TOutes le fois que vous mangerez le corps & que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Comment cela ? à la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion ; parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer ; parce que Jesus-Christ empressé de souffrir ce batême de sang, dont il devoit être baptisé, en prévint l'accomplissement, & d'avance s'immola lui-même par la séparation mistique de son corps & de son sang ; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit & la plénitude de celui de la croix ; parce qu'enfin Jesus-Christ y est comme dans un état de mort ; il a une bouche & ne parle pas ; des yeux, & ne s'en sert pas ; des pieds, & ne marche pas. Mais, mes Freres, en ce sens là l'impie comme le Juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystère, & non pas un mérite ; c'est la nature du Sacrement, & non pas le privilége de celui qui le reçoit ; c'est une suite de son institution, & non pas une disposition pour en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux Fidéles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferment ce Sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit

toute ſe paſſer dans nos cœurs, qui nous diſpoſe, qui nous prépare, qui aſſortit la ſituation de notre ame à la nature de ce myſtère, qui nous fait porter ſur notre corps la mortification de Jeſus-Chriſt, qui nous immole & nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raiſons que nous avons touchées, & changeons la lettre en eſprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce myſtère fut un prélude de ſa paſſion. Dans les premiers tems l'Euchariſtie étoit un prélude du martyre : du moment que la fureur du tiran s'étoit déclarée & que la perſécution commençoit à s'élever, tous les Fidéles couroient ſe munir de ce pain de vie : ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maiſons : la mort leur paroiſſoit moins terrible, lorſqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la déſiroient même: & les conſolations ineffables que la préſence de Jeſus-Chriſt cachée ſous des voiles myſtiques répandoit déja dans leur ame, les faiſoit ſoupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ſes Elus, lorſqu'ils le verront face à face. Etoient-ils traînés dans les priſons, chargés de fer comme les ſcélérats, eux dont le monde n'étoit pas digne; ils cachoient avec ſoin dans leur ſein la divine Euchariſtie ; ils s'en nourriſſoient dans l'attente du martyre; ils s'engraiſſoient de cette viande céleſte, comme des victimes pu-

res, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur : de Vierges chastes, des Fidéles fervens, des Ministres saints participoient tous ensemble dans le cachot au pain de bénédiction : aussi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle sérénité dans ces lieux sombres & affreux ! quels cantiques d'actions de grace dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient par-tout que de tristes images de la mort, & les préparatifs des plus cruels supplices ! Combien de fois disoient-ils à Jesus-Christ présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous ; que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés ; nos ennemis peuvent perdre notre corps, & même nous le rendrez-vous glorieux & immortel ; mais qui peut perdre ceux que le Pere vous a donnés ? heureuses chaînes que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrés par votre présence ! ténébres aimables où vous rempliſſez nos ames de tant de lumières ! mort précieuse qui va nous unir à vous, & déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! Déjà, quelle force dans les tourmens ! pleins de la chair de Jesus-Christ, teints de son sang, ils sortoient, dit saint Chrisostôme, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglans & altérés de mort & de carnage ; ils voloient sur les échaffauts ; ils y portoient une sainte fierté ; lançoient ça

& là des regards de constance & de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, & désarmoient leurs propres bourreaux : ils annonçoient donc la mort du Seigneur en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siécles & la religion des Césars, ne nous laissent plus le même espoir : la mort n'est plus la recompense de la foi, & l'Eucharistie ne fait plus des martyrs ; mais n'avons nous pas des persécuteurs domestiques ? notre foi n'a-t-elle à craindre que des tyrans ; & n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang ? En approchant donc de l'autel, mes Freres, une ame fidéle soupire après la dissolution de son corps terrestre ; car pourroit-elle aimer cette vie, & annoncer la mort de Jesus-Christ, & retracer dans ces signes mystiques sa sortie du monde pour aller à son Pere ? elle se plaint que son éxil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort & de martyre : Ah ! Seigneur, puisque vous êtes mort & crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous ? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus ! le mystère lui-même qui devoit me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort : ces voiles qui vous couvrent, sont un artifice de votre amour : & vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatu-

res, que m'offrez-vous, qu'un vuide affreux du Dieu que je cherche? que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes? Retournez, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triste assujettissement, qui nous fait servir aux passions & aux erreurs des hommes: ne le cherches point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il est ressuscité, il n'est plus ici; s'il paroît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours: reprends les désirs & les affections que tu voulois nous donner, & les détournes vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un Chrétien qu'un séjour de soupirs & de larmes: voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici bas, Seigneur! quels sont les liens & les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiéte dans les plaisirs, impatiente dans l'absence; ennuyée des entretiens & des commerces des hommes, effrayée de la solitude; sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu; faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrois; qui me retient? qui différe la dissolution de ce corps de péché? qui m'empêche de voler avec les aîles de la colombe sur la sainte montagne? je serois heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux: je ne goûte de vérita-

ble joie qu'aux pieds de vos autels ; ce ſont là les momens les plus heureux de ma vie ; mais ils durent ſi peu, il faut ſe rengager ſi vite dans les ennuis & les déſagrémens du ſiécle ; mais il faut s'éloigner de vous pour ſi long-tems : non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur ſur la terre, & la mort eſt un gain à qui ſait vous aimer.

Sont-ce là nos ſentimens, mes Freres, quand nous approchons des autels? où ſont aujourd'hui les Chrétiens, qui, comme les premiers Fidèles, attendent la bienheureuſe eſpérance, & hâtent par leurs ſoupirs la fin de leur éxil, & l'avénement de Jeſus-Chriſt ! c'eſt un rafinement de piété qu'on n'entend point : c'eſt un langage preſque de contemplatif ; & cependant c'eſt le fondement de la réligion & la premiére démarche de la foi. On regarde la néceſſité de mourir comme une peine cruelle ; la ſeule idée de la mort qui conſoloit tant nos peres, nous fait frémir : la fin de la vie eſt le terme de nos plaiſirs au lieu d'être celui de nos peines ; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu & des obligations de l'Egliſe : les ſoins qui aboutiſſent au corps ſont infinis ; nos précautions ſur ce point vont juſques à la foibleſſe : ou s'il arrive quelquefois de ſouhaiter ce dernier moment, c'eſt la laſſitude de la vie & de ſes chagrins, c'eſt une diſgrace ; une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires que

ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût & un souhait d'amour propre; on s'ennuye d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jesus-Christ: & là-dessus on vient manger la Cène du Seigneur, se renouveller le souvenir de sa passion, & annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir? Ah! mes Freres, un désir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jesus-Christ. Tant de ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges, tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes: nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jesus-Christ; nous confondre devant lui, sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes; trembler sur nous-mêmes; admirer sa bonté, laquelle pour l'utilité d'un petit nombre d'Elus a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siécles & de tous les tems qui l'ont déshonoré & qui le des-

hono-

honorent, détourner par les larmes de notre cœur, & par mille gémissemens secrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre : car, si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étoient qu'une suite de ce Sacrement profané : Ah ! vous nous frappez depuis long-tems, Seigneur ; vous versez sur nos villes & sur nos provinces la coupe de votre fureur ; vous armez les Rois contre les Rois & les peuples contre les peuples : on n'entend parler que de combats & de bruits de guerre ; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes ; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, & ôte aux peres la consolation de leurs vieux ans ; nous gémissons sous des charges qui en éloignant de nos murs l'ennemi de l'état, nous livrent à la faim & à la misere : les arts sont presque inutiles au peuple ; les gains & les trafics languissent, & l'industrie peut à peine fournir aux besoins : les calamités secrettes & connues de vous seul, sont encore plus touchantes que les publiques ; nous avons vû la faim & la mort moissonner nos citoyens & changer nos villes en déserts affreux ; l'ennemi de votre nom profite de nos dissensions & usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs & si terribles, grand Dieu ? où se forment ces nuées de fureur & d'indignation qui éclatent de-

puis si long-tems sur nos têtes ! n'êtes vous pas armé pour punir les sacrilèges ? ces attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère ? Eh ! frappez-nous donc, Seigneur, vengez votre gloire ; ordonnez à l'Ange qui est dans les airs de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané, votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point de crimes par d'autres crimes ; donnez la paix à nos jours ; écoutez les cris des justes qui vous la démandent : *Seigneur*, vous
Jerem. 8. 15. disent-ils, avec le Prophète, *nous attendions la paix & ce bien n'est pas encore venu.* Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elle : ne punissez plus les sacrilèges en les multipliant sur la terre ; rendez la majesté à tant de temples profanes, le culte & la dignité à tant d'Eglises dépouillées : la splendeur & la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation & l'allégresse à Israël ; rendez les enfans aux peres, & aux épouses désolées leurs époux ; & si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Eglise.

On annonce en troisiéme lieu la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jesus-Christ s'y immole lui-même, par la

ſéparation myſtique de ſon corps & de ſon ſang. Que s'enſuit-il de-là ? qu'il faut être aux pieds des autels comme ſi nous étions aux pieds de la croix : entrer dans les diſpoſitions des Diſciples & des femmes de Jéruſalem qui recueillirent les derniers ſoupirs de Jeſus mourant, & furent préſens à la conſommation de ſon ſacrifice. Or, quel éloignement n'avoient-il pas pour un monde qui crucifioit leur maître? qu'avoient-ils encore à ménager avec ſes meurtriers ? craignoient-il de ſe déclarer les Diſciples de celui qui ſe déclaroit ſi hautement leur Sauveur, & au prix de tout ſon ſang ! ne diſoient-ils pas au pere céleſte : Eh : frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui ſommes les coupables, & épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes paſſées qui attachoient un ſi bon maître à la croix ! quelle impreſſion ſenſible de ſes ſouffrances dans leur cœur! Ainſi ; mes Freres, ménager encore le ſiécle, n'oſer ſe déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jeſus-Chriſt, ſe meſurer dans ſes démarches de dévotion de telle ſorte, qu'il y régne encore un air & un goût du monde, qui ſe mêle, pour ainſi dire, dans les intérêts de notre vertu : ne pas confeſſer Jeſus-Chriſt la tête levée : n'oſer ſe diſpenſer d'un ſpectacle où il eſt mocqué, d'une aſſemblée où il eſt offenſé, d'une démarche dont l'innocence ne peut ſortir entière, d'une bienſéance dont les devoirs de la réligion

souffrent, de je ne sai quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile, & que l'usage vous donne pour des loix; prétendre user de ces ménagemens, & néanmoins venir manger la Pâque avec les Disciples de Jesus-Christ: conserver encore des intelligences avec ses ennemis, & s'asseoir à sa table; estimer les maximes qui le crucifient, & vouloir être les spectateurs & les compagnons fidéles de sa croix; ah! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde: il a attaché à sa croix; il a fait expirer avec lui ses erreurs & ses maximes; donc, annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeller le souvenir de sa victoire; & si le monde vit & régne encore dans votre cœur, mon Frere, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort? ne disputez-vous pas à Jesus Christ l'honneur de son triomphe? & au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveller avec ses ennemis?

D'ailleurs, on annonce en quatriéme lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, & qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, & par conséquent à la communion; les souffrances; les mortifications, une vie pénitente & intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par

les plaisirs, flatté, caressé : oserez-vous ? dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée ? oserez-vous incorporer Jesus-Christ mourant & couronné d'épines, dans des membres délicats & sensuels ? cet assortiment ne seroit-il pas monstrueux ? oserez-vous en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle & voluptueuse ? eh ! ce seroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jesus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres ; que son corps puisse prendre la figure du vôtre : or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrans : & si vous vivez sans souffrir : si vous ne portez pas la mortification de Jesus-Christ sur votre corps : si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens & à vos désirs aucune violence ; si vos jours se passent dans une tranquille mollesse ; si les afflictions vous impatientent ; si tout ce qui contrarie votre humeur, vous révolte ; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes ; si celles que le ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues ; comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jesus-Christ ! On n'y pense point, mes Freres ; & cependant une vie molle & sensuelle, ne peut-être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère, parce qu'il y est lui même comme dans un état de mort. Il a une bouche, & ne parle pas ; des yeux, &

ne s'en sert pas ; des pieds, & ne marche pas : regardez donc, mon Frere, & faites selon ce modèle : voilà comme vous devez annoncer sa mort en participant à son corps : il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre ; une langue accoutumée au silence, ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul ; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché ; des sens ou éteints ou mortifiés : en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps : l'état de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, est l'état du Chrétien sur la terre ; un état de rétraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Car, qu'est-ce que Jesus-Christ dans l'Eucharistie ? il est dans le monde comme s'il n'y étoit point : il est au milieu des hommes, mais invisible ; il entend leurs vains discours, leurs conseils chimériques, leurs espérances frivoles, mais il n'y prend aucune part : il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, leurs entreprises ; & il les laisse faire ; on lui rend des honneurs divins, & l'on l'outrage : & toujours le même, il paroit insensible aux insultes comme aux hommages : il voit renouveller les siécles, les empires, les familles ; les mœurs changer ; le goût des hommes & des âges varier, les coutumes s'éteindre & puis revivre : la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les héréfies prévaloir : son héritage déchiré ; des guerres, des séditions, des

bouleverſemens ſoudains ; l'univers entier ébranlé : & il eſt tranquille ſur ſes ruines, & rien ne le tire de ſon application intime & ineffable à ſon pere ; & rien ne trouble le repos divin de ſon ſanctuaire ; où il eſt toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Regardez, encore une fois, & faites ſelon ce modèle : portons-nous à la table ſacrée des yeux fermés depuis longtems à tout ce qui peut bleſſer notre ame ; une langue environnée d'une garde de circonſpection & de pudeur ; des oreilles chaſtes & impénétrables aux ſifflements du ſerpent, & à la volupté des ſoins & des voies ſi propres à amollir le cœur ; une ame inſenſible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune : voyant avec des yeux étrangers, indifférens, tout ce qui ſe paſſe ici-bas ; eſtimant les biens & les maux qui lui arrivent comme choſe qui ne la regarde pas ; & à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des ſens ; la contradiction des langues ; les vaines entrepriſes des hommes, toujours attentive à ne pas ſe laiſſer ravir la paix de ſon cœur ; à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vûe ſon Dieu, & à avoir toujours ſa converſation dans le ciel.

Ce n'eſt pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore at-

teint cet état de mort : hélas ! c'eſt l'affaire de toute la vie ; & la chair de Jeſus-Chriſt eſt un ſecours établi, pour nous fortifier & nous aider dans cette entrepriſe : mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement : il faut être aux priſes avec ſes ſens, avec ſa corruption, avec ſes foibleſſes, & ſe gagner tous les jours ſur quelqu'article ; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne ; il faut expier par la retraite, par le ſilence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impreſſions du monde & des ſens remportent ſur nous ; il faut ſe relever avec avantage de ſes chûtes : mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'eſt pas l'affaire d'un jour & d'une ſolemnité ; que toute notre vie doit être une préparation à l'Euchariſtie ; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduiſent à l'autel ; que la vie de la plupart des gens du monde ; de ceux même qui ne ſont pas dans le déſordre, qui ne ſe gênent ſur rien, qui vivent ſelon les ſens, qui ne ſont vifs que ſur les intérêts de la terre, eſt une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, & qui dès-là vous exclut de ce myſtére. Je veux vous faire comprendre que l'Euchariſtie eſt un feſtin, ſi je l'oſe dire, de deuil & de mort, que les joies, les plaiſirs, les vaines décorations déparent cette table ſacrée, & vous font rejetter comme celui qui s'y préſente avec

avec un habit sale & déchiré : qu'on ne peut pas se nourrir en même-tems, & des viandes d'ici-bas & du pain du ciel ; & que du moment que les Israëlites arrivés sur les frontières de Canaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne cessa de tomber, & ils n'useront plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquàm comederunt de frugibus terræ.* Je veux vous faire comprendre que ce Sacrement est le fruit & non pas la marque de la pénitence ; que ces communions dont une solemnité décide, font plus de profanateurs que d'adorateurs véritables : qu'on ne peut se nourrir du corps de Jesus-Christ sans vivre de son esprit : qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit saint repose sur une ame comme sur Marie, avant que Jesus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des livres saints, & les rigueurs salutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jesus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes, & que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la Loi & de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siécle & qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, avec la seule précaution d'u-

Josh. 5. 12.

ne confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plûpart des Fidèles ; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre ? que Jesus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire que dans les assemblées des pécheurs ; & que les solemnités ne sont plus que des mystéres de deuil pour lui, & des jours établis pour le deshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner ; une foi prudente qui nous fasse éprouver ; une foi vive qui nous fasse aimer ; une foi généreuse qui nous fasse immoler : hors de là ; c'est se rendre coupable du corps & du sang du Seigneur ; c'est manger & boire son jugement.

Ah ! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici l'innocence & l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent se nourrir de ce pain céleste ! le Centenier, cet homme d'une foi si vive, si humble, si éclairée ; cet homme si riche en bonnes œuvres, qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices sacrés en votre nom, destinés aux prières publiques & à l'interprétation de vos Ecritures ; cet homme ne se croit pas digne de vous recevoir même dans sa maison : la plus pure même des Vierges, lorsqu'un Ange lui annonce que vous allez descendre dans son sein, en est effrayée ; elle entre dans son néant, & s'il lui reste encore la force de parler, c'est

pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution ? moi qui viens paroître vuide devant vous ; moi qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si long-tems ; moi qui ne suis à vous que par intervalles, & qui laisse encore aux créatures & aux passions le fond & l'état de mon cœur ; moi qui ne porte à vos autels que de foibles essais de salut, & des œuvres consommées de péché ; moi qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos graces ; que des lumières inutiles ; que des sentimens qui s'exhalent par désirs ; que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion ; qu'un cœur incapable de se familiariser ni avec le péché, ni avec la vertu ; qu'un naturel heureux & presque de son propre fonds, ennemi des excès & du vice, & que j'ai pourtant altéré.

Ah, Seigneur ! les fruits d'une communion sainte sont si abondans, si sensibles ; l'ame en sort si inondée de vos graces & de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler & me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim ; & je me retire de cette table sacrée, fatigué, lassé de mes hommages : je respire au lor-

tir de là, comme au sortir d'une bienséance & d'une gêne : je m'applaudis d'en être quitte, comme si je venois de finir une affaire pénible ; & si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs & du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, & vous demeurez en nous ; c'est-à-dire, que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance ; & que nous sommes d'autres vous-mêmes ; que comme de jeunes Princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sai quel air de majesté qui annonce notre noblesse ; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, célestes, & des sentimens dignes du sang que nous avons reçû : cependant je me trouve toujours des désirs terrestres ; des penchans bas & rampans ; un cœur qui se traîne encore sur la boue, & qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, & retourner jusques dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, & qu'on vit éternellement : & j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfans, pour ma gloire : pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que

je faſſe, Seigneur ? que je me retire de votre table ? quoi ! ce fruit de vie me ſeroit interdit ? quoi ! le pain de conſolation ne ſeroit plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclurre ; vous voulez m'en rendre digne ; vous ne voulez pas que je m'en retire ; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refuſez pas le pain des enfans ; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me préſenter un ſerpent à ſa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : applaniſſez-en les hauteurs ; redreſſez-en l'obliquité ; purifiez mes déſirs ; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous ſeul pouvez être votre précurſeur & vous préparer les voies dans les ames : rempliſſez-nous donc, Seigneur, de votre eſprit, afin que nous mangions votre corps dignement, & que nous vivions éternellement pour vous.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE NOEL.

Evangelisо vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Luc. 2. 10. 11.

SIRE,

VOILA en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de Prophétes avoient prédit ; que tant de cérémonies avoient figuré ; que tant de Justes avoient attendu, & que toute la nature sembloit promettre, & hâter par la corruption universelle répandue sur

toute chair : voilà le grand bienfait, que la bonté de Dieu préparoit aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier pere les eut tous assujettis au péché & à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, paroît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfante le Juste : l'étoile de Jacob se montre à l'univers : le sceptre est sorti de Juda, & celui qui devoit venir est arrivé : les tems mystérieux sont accomplis : le Seigneur a fait paroître le signe promis à la Judée : une Vierge a conçu & enfanté, & de Bethléem sort le conducteur, qui doit instruire & régir tout Israël.

Quels nouveaux biens, mes Freres, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes ? elle n'auroit pas été durant tant de siécles, annoncée, attendue, désirée ; elle n'auroit pas fait la réligion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénouement de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes : si elle n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuse, que celle qui vient de présider à cet enfantement divin ! elle a vû la lumière du monde luire dans ses ténébres : les cieux en retentissent de joie, & de cantiques d'actions de graces.

Mais, mes Freres, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel & sur la terre, il

faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'eſt fondée que ſur le ſalut commun qui nous eſt offert ; & ſi malgré ce ſecours, nous nous obſtinons encore à périr, l'Egliſe pleure ſur nous, & nous mêlons le deuil & la triſteſſe à la joie que lui inſpire une ſi heureuſe nouvelle.

Or, quels ſont les bienfaits ineſtimables que cette naiſſance vient apporter aux hommes ? les Eſprits céleſtes eux-mêmes viennent l'aprendre aujourd'hui aux Paſteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, & la paix aux hommes : & voilà tout le fond de ce grand myſtère développé. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir : aux hommes, la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PART. L'Homme n'avoit été placé ſur la terre, que pour rendre à l'auteur de ſon Etre, la gloire & l'hommage qui lui étoient dûs. Tout le rappelloit à ſes devoirs ; & tout ce qui devoit l'y rappeller, l'en éloigna : il devoit à ſa majeſté ſuprême ſon adoration & ſes hommages ; à ſa bonté paternelle, ſon amour ; à ſa ſageſſe infinie, le ſacrifice de ſa raiſon & de ſes lumières : ces devoirs, gravés dans le fond de ſon cœur, & nés avec lui, lui étoient encore ſans ceſſe annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter

tout ce qui étoit autour de lui sans les retrouver. Cependant il les oublie : il les efface de son cœur : il ne voit plus dans l'ouvrage l'honneur & le culte qui étoit dû à l'ouvrier souverain ; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaiteur ; dans les ténébres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossibilité de sonder à plus forte raison, les secrets de Dieu, & la défiance où il devoit vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendoit donc à la créature, le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul : la Synagogue l'honoroit des lévres, & l'amour qu'elle lui devoit se bornoit à des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui : la Philosophie s'égaroit dans ses pensées, mesuroit les lumières de Dieu à celles de l'homme, & croyoit que la raison qui se méconnoissoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, & l'homme ne se connoissoit plus lui-même.

Et premièrement, à quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane ? La mort d'une personne chère l'érigeoit bien-tôt en divinité : & ses viles cendres, sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire & de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux ; l'amour impur l'imita, & voulut

avoir ſes autels : l'épouſe & l'amante, l'époux & l'amant criminels eurent des temples, des Prêtres, & des ſacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte ſi bizarre & ſi abominable : tout l'univers en fut infecté : la majeſté des loix de l'Empire l'autoriſa : la magnificence des temples, l'appareil des ſacrifices, la richeſſe immenſe des ſimulacres rendirent cette extravagance reſpectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ſes dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déſerts en furent ſouillés, & virent des édifices ſuperbes conſacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des paſſions : les dieux furent preſque auſſi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; & le Dieu véritable fut le ſeul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis ſa naiſſance, preſque dans l'horreur de ces ténébres ; chaque ſiécle y avoit ajoûté de nouvelles impiétés : plus les tems marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation ſembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtreſſe de l'univers, s'étoit ſoumiſe aux différens cultes des nations qu'elle avoit ſubjuguées ; & voyoit s'élever au milieu de ſes murs, les idoles diverſes de tant de peuples ſoumis, qui

devenoient plutôt les monumens publics de sa folie & de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge. Il vouloit les sauver : il avoit mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde ; & ce signe véritable n'étoit pas cet arc lumineux & grossier, qui paroît dans les nuées ; c'étoit Jesus-Christ son Fils unique ; le Verbe fait chair ; le sceau véritable de l'alliance éternelle, & la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paroît aujourd'hui sur la terre, & rend à son Pere la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son ame sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême, de tous les honneurs que l'univers lui avoit jusques-là refusés, pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité, que tous les siécles, & tous les peuples idolâtres ne lui en avoient ôté : & il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre ; fit tarir le sang des victimes impures ; renversa les autels profanes : imposa silence aux oracles des démons ; mit en poussière les vaines idoles, & changea leurs temples superbes, jusques-là les aziles de toutes les abomina-

tions, en des maisons d'adoration & de prière. Ainsi l'univers changea de face : le seul Dieu inconnu dans Athènes même, & au milieu des villes les plus célébres par leur science & par leur politesse, fut adoré : le monde reconnut son auteur : Dieu rentra dans ses droits ; un culte digne de lui s'établit sur toute la terre ; & il eut par-tout des adorateurs, qui l'adorèrent en esprit & en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & la première gloire qu'il rend à son Pere. Mais, mes Freres, ce grand bienfait est-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles : un Jupiter incestueux, une Venus impudique, un Mars vindicatif & cruel : mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous ? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs ? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons : tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même : tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs, & de nos actions, de nos craintes & de nos espérances, fait aussi tout notre culte ; & nos Dieux sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espèce dans le monde chrétien ! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez prostitué votre cœur, à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloi-

ré, votre repos ; & dont ni les motifs de la réligion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'eſt votre idole : & que lui manque-t'il pour être votre divinité infâme, puiſque dans votre fureur vous ne lui en refuſez pas même le nom ? Vous, cette Cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous poſſéde, à laquelle vous rapportez tous vos ſoins, toutes vos démarches, tous vos mouvemens, tout ce que vous avez d'ame, d'eſprit, de volonté, votre vie toute entière, c'eſt votre idole : & quel hommage criminel lui refuſez-vous, dès qu'elle l'exige, & qu'il peut devenir le prix de ſes faveurs : Vous, cette intempérance honteuſe qui avilit votre nom & votre naiſſance ; qui n'eſt plus même de nos mœurs ; qui a noyé & abruti tous vos talens dans les excès du vin & de la débauche ; qui en vous rendant inſenſible à tout le reſte, ne vous laiſſe de goût & de ſentiment que pour les plaiſirs abrutiſſans de la table, c'eſt votre idole : vous ne comptez vivre que les momens que vous lui donnez : & votre cœur rend encore plus d'hommage à ce Dieu infâme & abjet, que vos chants inſenſés & profanes. Les paſſions firent les Dieux autrefois : & Jeſus-Chriſt n'a détruit ces idoles, qu'en détruiſant les paſſions qui les avoient élévées : vous les relevez en faiſant revivre toutes les paſſions qui avoient rendu le monde entier idolâtre. Et que ſert de connoître un Dieu ſeul,

si vous portez ailleurs vos hommages : le culte est dans le cœur ; & si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les Payens, les viles créatures à sa place, & vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est dûe.

Aussi Jesus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Pere aux hommes, & à établir sur le débri des idoles la connoissance du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime & ne les sanctifie ; & qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, & l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & seconde sorte de gloire qu'il rend à son Pere.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée, dit le Prophéte ; Jérusalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étoient dûs au Dieu d'Abraham ; *il n'y avoit ni Simulacre dans Jacob, ni Augure dans Israël* ; cette portion seule de la terre s'étoit préservée de la contagion générale : mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solemnités, l'exactitude de ses observances légales faisoit tout le mérite de son culte. On bornoit à ces devoirs extérieurs toute la réligion : les mœurs n'en étoient pas moins criminelles : l'injustice, la fraude, le men-

Num. 23.

ſonge, l'adultère, tous les vices ſubſiſtoient, & étoient même autoriſés par ces vains dehors de culte : Dieu étoit honoré des lévres: mais le cœur de ce peuple ingrat, étoit toujours éloigné de lui.

Jeſus-Chriſt vient détromper la Judée d'une erreur ſi groſſière, ſi ancienne, & ſi injurieuſe à ſon Pere : il vient leur apprendre, que l'homme peut ſe contenter des ſeuls dehors ; mais que Dieu ne regarde que le cœur ; que tout hommage extérieur qui le lui refuſe, eſt une inſulte & une hypocriſie, plutôt qu'un culte véritable ; qu'il eſt inutile de purifier le dehors, ſi le dedans eſt plein d'infection & de pourriture ; & qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant

Mais, hélas ! mes Freres, cette erreur ſi groſſière, & ſi ſouvent reprochée par Jeſus-Chriſt à la Synagogue, n'eſt-elle pas encore l'erreur de la plûpart d'entre nous? A quoi ſe réduit tout notre culte ? à quelques obſervances extérieures ; à remplir certains devoirs publics preſcrits par la loi: & encore c'eſt la réligion des plus ſages. Ils viennent aſſiſter aux myſtères ſaints ; ils ne ſe diſpenſent qu'avec ſcrupule des loix de l'Egliſe ils récitent quelque prières, que l'uſage a conſacrées ; ils célébrent les ſolemnités, & groſſiſſent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en ſont-ils plus détachés du monde, & de ſes plaiſirs criminels ? moins occupés des ſoins de la parure, & de la fortune? plus diſpoſés à

rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions ou leur innocence fait toujours naufrage ? Portent-ils à ces pratiques extérieures de réligion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte ; toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres réligieuses qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la réligion. Et remarquez, je vous prie, mes Freres, qu'on n'oseroit s'en dispenser tout-à-fait ; vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics : on se regarderoit comme des anathêmes dignes des foudres du ciel : & on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles ; & on ne se regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reste superficiel de réligion, par une vie que la réligion condamne & abhorre : & on ne craint point la colère de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, & en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déja dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, & ceux qui paroissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres : ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu : ils ne blasphêment pas ce qu'ils ignorent : ils ne regardent pas la réligion comme un jeu & une invention humaine : ils veulent y tenir encore par quelques dehors : mais ils n'y tiennent point par le cœur : mais

mais ils la deshonorent par leurs désordres; mais ils ne sont Chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde & la plus universelle que les Prophétes ayent jamais reprochée à l'endurcissement & à l'hypocrisie des Juifs : ainsi la réligion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des Fidéles : ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs; cette loi d'esprit & de vie, qui devoit rendre les hommes tout spirituels : ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en esprit & en vérité, ne lui a donné que des phantômes, que de faux adorateurs; que des apparences de culte; en un mot, qu'un peuple encore Juif, qui l'honore des lévres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de Jesus Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornoit à des sacrifices d'animaux, & à des observances légales, & qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines apparences de réligion, une Loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur; un culte dont l'amour

pour ſon Pere doit être le premier & le principal hommage. Cependant ce culte ſaint, ce précepte nouveau, ce dépôt ſacré qu'il nous a laiſſé a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout phariſaïque, où le cœur n'a point de part ; qui ne change pas nos penchans déréglés ; qui n'influe point ſur nos mœurs, & qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abuſons du bienfait qui devoit effacer & purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de ſa Providence & de ſa ſageſſe éternelle. Les Philoſophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, & forcés par les lumières ſeules de la raiſon, de reconnoître un ſeul Etre ſuprême : en défiguroient la nature par mille opinions inſenſées. Les uns ſe repréſentoient un Dieu oiſif, retiré en lui-même ; jouiſſant de ſon propre bonheur ; ne daignant pas s'abaiſſer à regarder ce qui ſe paſſe ſur la terre ; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés ; auſſi peu touché de leurs vertus que de leurs vices ; & laiſſant au hazard le cours des ſiécles & des ſaiſons, les révolutions des Empires, la deſtinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaſte univers, & toute la diſpenſation des choſes humaines. Les autres, l'aſſujetiſſoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faiſoient un Dieu ſans liberté, & ſans puiſſance ; & en le regardant comme le

maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule régle de la réligion, & de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés & les plus sages.

Jesus-Christ vient rendre à son Pere la gloire que les vains raisonnemens de la philosophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la Foi est la source des véritables lumières; & que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne: il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Etre suprême, & ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas assez en effet, que les hommes pour en rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur Etre, & reconnussent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie; qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour & de leur cœur, comme à leur souveraine félicité, & avouassent par là l'insuffisance & l'inutilité du culte extérieur & pharisaïque de la Synagogue: il falloit encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse & à leur vérité éternelle, & se désabusassent ainsi des vaines recherches & de l'orgueilleuse science des Philosophes.

Or, la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une Personne divine, déconcerte toute la raison humaine; & ce mystère incom-

préhensible, proposé aux hommes comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur réligion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avoient jusques-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison & de nos foibles lumières.

Mais, hélas! où sont parmi nous les Fidéles, que font à la Foi un sacrifice entier de leur raison: & qui renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect & d'adoration, devant les ténébres majestueuses de la réligion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous? & qui ne veulent point de Dieu: eh! il faut les livrer à l'horreur & à l'indignation de tout l'univers qui connoît une Divinité & qui l'adore? ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque, & la reclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas la connoître.

Je parle de la plûpart des Fidéles, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse & aussi humaine, qu'en avoient autrefois les Philosophes payens; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie; qui vivent comme si le hazard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choses d'ici-bas: & qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui

gouvernent le monde, & qui préſident à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui loin d'adorer les ſecrets de l'avenir dans les conſeils profonds & impénétrables de la Providence, vont le chercher dans des prédictions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une ſcience que Dieu s'eſt réſervée à lui ſeul ; attendent avec une folle perſuaſion ſur les réveries d'un faux Prophéte, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la deſtinée des peuples & des Empires ; fondent là-deſſus de vaines eſpérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Auruſpices payens, ou l'impiété de la Pythoniſſe de Saül, & des oracles de Delphes & de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu ſur nos deſtinées ; & qui ne pouvant par les ſeules forces de la raiſon, réſoudre les difficultés inſurmontables des myſtères de la grace ſur le ſalut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre : *O profondeur de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu* ! ſont tentés de croire, ou que Dieu ne ſe mêle point de notre ſalut, ou qu'il eſt inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces perſonnes diſſipées dans le monde, qui trouvent toujours plauſible, convainquant, tout ce que l'incrédulité oppoſe de plus foible & de plus inſenſé à la Foi ; qui ſont ébranlées au premier doute frivole que

l'impie propose ; qui sembleroient être ravies que la Réligion fût fausse ; & qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité, que d'un discours en l air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété & du blasphême. Enfin, je parle de beaucoup de Fidéles, qui renvoyent au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la réligion nous a conservés : qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu ; & qui refusent les miracles à une réligion, qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de Jesus-Christ lui avoit rendue. Elle nous avoit appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair, nos propres lumières, & à ne plus vivre que de la foi ; elle avoit fixé les incertitudes de l'esprit humain, & l'avoit ramené des égaremens & des abîmes où la raison l'avoit précipité, à la voie de la vérité & de la vie ; & nous l'abandonnons : & sous l'empire même de la Foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, sous les étendars, si j'ose parler ainsi, d'une foible raison : les mystères de la réligion qui nous passent, nous révoltent : nous réformons tout ; nous doutons de tout ; nous

voulons que Dieu penſe comme l'homme. Sans perdre entièrement la foi, nous la laiſſons affoiblir au-dedans de nous : nous n'en faiſons aucun uſage : & c'eſt cet affoibliſſement de la foi, qui a corrompu les mœurs : multiplié les vices : allumé dans tous les cœurs l'amour des choſes préſentes ; éteint l'amour des biens à venir ; mis le trouble, la haine, la diſſenſion parmi les Fidéles, & effacé ces premiers traits d'innocence, de ſainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le Chriſtianiſme ſi reſpectable à ceux mêmes qui refuſoient de s'y ſoumettre. Mais non-ſeulement la naiſſance de Jeſus-Chriſt, rend à Dieu la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir ; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes : *Et in terra pax hominibus.* *Luc. 2. 14.*

II. PART. *Iſ. 9. 6.*

UNe paix univerſelle régnoit dans tout l'univers, quand Jeſus-Chriſt, *le Prince de la paix*, parut ſur la terre : toutes les nations ſoumiſes à l'Empire Romain, portoient paiſiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après des diſſenſions civiles, qui avoient dépleuplé ſes murs, répandu ſes proſcrits dans les iſles & dans les déſerts, & inondé l'Aſie & l'Europe du ſang de ſes citoyens, reſpiroit de l'horreur de tous ces troubles ; & réunie ſous l'autorité d'un Céſar, elle trouvoit dans ſa ſervitude, la paix dont elle n'avoit jamais pû jouir dans ſa liberté.

L'univers étoit donc paisible ; mais ce n'étoit là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes & violentes, éprouvoit au-dedans de lui-même la guerre & la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations & aux fureurs de son propre cœur ; combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ses penchans déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parce qu'il ne la cherchoit que dans la source même de ses troubles & de ses inquiétudes. Les Philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples ; mais ce calme universel des passions qu'ils promettoient à leur Sage, & qu'ils annonçoient avec tant d'amphase, en pouvoit réprimer les saillies ; mais en laissoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur : c'étoit une paix d'orgueil & d'ostentation : elle masquoit les dehors ; mais sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvoit toujours lui-même.

Jesus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde jusques-là n'avoit pû leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal : sa divine philosophie ne se borne pas à donner ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raison, mais qui ne guérissoient pas les plaies du cœur, & comme l'orgueil, la volupté, les haines, & les veangences avoient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprou-

éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grace, par sa doctrine, & par son exemple.

Oui, mes Freres, je dis que l'orgueil avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre; de quels torrens de sang n'avoit-elle pas inondé l'univers? & l'histoire des peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'histoire de tous les siécles & de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes? le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette passion hautaine & insensée donnoit tous les jours des scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles, que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même: le désir de s'élever étoit une vertu: la modération passoit pour lâcheté: un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les loix & les coutumes, faisoit des millions de malheureux, pour usurper la première place parmi ses citoyens; & le succès de son crime lui attiroit des hommages; & son nom, souillé du sang de ses freres, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conservoient la mémoire; & un scélérat heureux, devenoit le plus grand homme de son siécle. Cette passion,

en descendant dans la foule, étoit moins éclatante; mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuse: l'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public: chacun vouloit l'emporter sur ses égaux: l'Orateur, le Philosophe, se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles; & comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme & paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

La naissance de Jesus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit se manifester aux hommes avec tous les traits éclatans, que les Prophétes lui avoient attribués: il pouvoit prendre les titres pompeux de Conquérant de Juda, de Législateur des Peuples, de Libérateur d'Israël: Jérusalem, à ces caractères glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit: mais Jérusalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine; & Jesus-Christ vient la détromper & lui apprendre, que cette gloire n'est rien; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de Prophétes qui l'avoient annoncé; que l'Esprit saint qui les avoit inspirés, ne pouvoit promettre que la sain-

teté & des biens éternels aux hommes ; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs & leurs crimes ; & que son ministère visible n'alloit répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçoient depuis tant de siécles, que parce qu'il seroit tout spirituel, & qu'il ne se proposeroit que le salut de tous les hommes,

Aussi il naît à Bethleem dans un état pauvre & abjet, sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors la naissance ; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-dessus de toute principauté & de toute puissance : il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César ; lui, dont le nom étoit au-dessus de tout autre nom, & qui seul avoit droit d'écrire le nom de ses Elus dans le livre de l'éternité : des Pasteurs simples & grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage ; lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre & dans les enfers, doit fléchir le genou : enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avoient pû nous rendre heureux ici-bas, & mettre la paix dans notre cœur ; Jesus-Christ en auroit paru revêtu, & auroit apporté ces biens à ses Disciples ; mais il ne nous apporte la paix qu'en les mépriſant, & en

nous apprenant à les mépriser nous-mêmes : il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant reprimer des désirs qui jusques-là avoient formé toutes nos inquiétudes : il vient nous montrer des biens plus réels & plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines ; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, & qu'il suffit d'aimer & de désirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuse, qui la goûte ? les guerres, les troubles, les fureurs, en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance ? les empires & let Etats qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles ? l'orgueil qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte & la confusion parmi les hommes ? Cherchez au milieu des Chrétiens cette paix qui devroit être leur héritage : où la trouverez-vous ! Dans les villes ? l'orgueil y met tout en mouvement : chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune éléve y fait mille malheureux, qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques ? elle ne cache que des soins & des inquiétudes ; & le pere de famille sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations & ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendans. Dans

le Palais des Rois ? mais c'eſt ici qu'une ambition démeſurée ronge, dévore tous les cœurs ; c'eſt ici, que ſous les dehors ſpécieux de la joie & de la tranquillité ſe nourriſſent les paſſions les plus violentes & les plus ameres ; c'eſt ici, où le bonheur ſemble réſider, & où l'orgueil fait plus de malheureux & de mécontens. Dans le Sanctuaire ? hélas ! ce devroit être là ſans doute l'azile de la paix ; mais l'ambition eſt entrée même dans le lieu ſaint : on y cherche plus à s'élever qu'à ſe rendre utile à ſes freres : les dignités ſaintes de l'Egliſe deviennent, comme celles du ſiécle, le prix de l'intrigue & des empreſſemens : la réligieuſe circonſpection du Prince, ne peut arrêter les ſollicitations, & les pratiques ſecrettes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même triſteſſe dans l'oubli où l'on nous laiſſe, la même jalouſie envers ceux qu'on nous préfére : un miniſtère qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'aſſeoit dans le temple de Dieu, ſans y avoir été placé de ſa main : on eſt à la tête du troupeau, ſans l'agrément de celui à qui il appartient, & ſans qu'il nous ait dit comme à Pierre, *Paiſſez mes brebis* ; & comme on en a pris le ſoin ſans vocation & ſans talent, on le conduit ſans édification & ſans fruit, hélas ! & ſouvent avec ſcandale. O paix de Jeſus-Chriſt qui ſurpaſſez tout ſentiment, ſeul remède des troubles que l'orgueil ne ceſſe d'exciter dans nos

Joan. 21. 17.

cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ?

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair, n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal : le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses penchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime : pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des Dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels : un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît un espéce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré ; permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes : plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice ; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vû armer les Peuples, contre les Peuples ; les Rois, contre les Rois ; le sang, contre le sang ; les freres, contre les freres ; porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'univers entier :

les ruines des villes, les débris des Empires les plus florissans, les sceptres, & les couronnes renversées devenoient les monumens publics & lugubres, que chaque siécle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir & la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain : il devenoit lui-même un fonds inépuisable de troubles & de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure : il promettoit la paix & les plaisirs ; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchoient toujours sur ses pas : jusques-là que les loix, la réligion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siécles mêmes de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arrêter le cours impétueux, & en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un remède plus puissant ; & c'est la naissance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs & sans tache ; les dégager de ces liens honteux ; & leur donner la paix, en leur rendant la liberté & l'innocence, que la servitude & la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Mere vierge, & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déja en honneur une vertu inconnue au monde,

& que son peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef? nous incorpore avec lui; nous fait devenir les membres de son corps mystique; de ce corps qui ne reçoit plus de vie & d'influence que de lui; de ce corps dont tous les ministères sont saints; qui doit être assis à la droite du Dieu vivant, & le glorifier dans tous les siécles.

Voilà, mes Freres, à quel dégré d'honneur Jesus-Christ dans ce mystère éléve notre chair: il en fait le temple de Dieu; le sanctuaire de l'Esprit saint; la portion d'un corps où la plénitude de la divinité réside: l'objet de la complaisance & de l'amour de son Pere. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint; ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de Jesus-Christ; en respectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique? cette passion honteuse n'exerce-t'elle pas encore la même tyrannie sur les Chrétiens, c'est-à-dire, sur les enfans de la sainteté & de la liberté? ne trouble-t'elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne-foi des mariages, l'innocence des commerces; la destinée de chaque particulier! ne donne-t'elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde? respecte-t'elle les liens les plus sacrés & les caractères les plus res-

pectables ? ne compte-t'elle pas pour rien tous les devoirs ? compte-t'elle pour beaucoup les bienséances mêmes ? & ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse, où l'usage a effacé toutes les régles ? Vous-même, qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs & tous les chagrins de votre vie, n'est-ce pas de cette passion déplorable ? n'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune ; qui a mis le trouble & la division dans l'enceinte même de votre famille ; qui a englouti le patrimoine de vos peres ; qui a deshonoré votre nom ; qui a ruiné votre santé ? & qui vous fait mener une vie triste & ignominieuse sur la terre ? n'est-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possède ? que se passe-t'il au-dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs ? & avez-vous goûté un seul moment de paix, depuis que cette passion a souillé votre ame, & est venue troubler tout le repos de votre vie ? Faites renaître Jesus-Christ dans votre cœur ? lui seul peut-être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, & la maison de votre ame sera paisible : redevenez un enfant de la grace : l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de JesusChrist réconcilie les hommes avec son pere, elle réunit les Gentils & les Juifs ; elle anéan-

tit toutes ces distinctions odieuses de Grec & de Barbare, de Romain & de Scythe, elle éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple ; de tous ses Disciples, qu'un cœur & qu'une ame : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entr'eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frere : ils se regardoient presque comme des créatures d'une espéce différente ; la diversité des réligions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature, à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore : ils s'exterminoient comme des bêtes féroces, ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leur victoire : on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables ; toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle & terminer leur différent par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les passions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leur discorde.

Mais Jesus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble & réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, & n'en fait qu'un même corps : tout nous lie à lui, & tout ce qui nous lie à lui, nous unit ensemble : c'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble, & le même Pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfans d'un même pere, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle les membres d'un même corps.

Or, mes Freres, tant de liens sacrés ont-ils pû réussir à nous unir ensemble ? Le Christianisme, qui ne devoit être que l'union des cœurs, le lien des Fidéles entr'eux, & de Jesus-Christ avec les Fidéles ; & qui devoit retracer l'image de la paix du ciel sur la terre ; le Christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions & de troubles : la guerre & la fureur semblent avoir établi parmi les Chrétiens une demeure éternelle : la réligion, qui devoit les unir, les divise elle-même. L'infidéle, l'ennemi de Jesus-Christ, les enfans du faux Prophéte, qui n'est venu porter que la guerre & le carnage parmi les hommes, sont en paix, & les enfans de la paix, & les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer &

le feu les uns contre les autres? je le dis hardiment devant un Prince, qui a mille fois préferé la paix à la victoire. Les Rois s'élevent contre les Rois ; les Peuples, contre les Peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire : un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance ; & des Nations entières vont périr & s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines : la terre n'est pas assez vaste pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats & aux Empires : chacun veut usurper sur son voisin ; & un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres & de calamités dans l'Univers!

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections ; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations ; les animosités se perpétuent dans les familles, & les peres les transmettent aux enfans, comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs? il a beau ôter le glaive des mains, on perce

mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue ; la haine, obligée de se renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amère ; & pardonner est une foiblesse qui deshonore. Oh ! mes Freres, Jesus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ! Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : & l'union & la paix semblent bannies du milieu de nous ; & les haines partagent encore la Cour, la ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, & s'élever sur les ruines les uns des autres ; & la Réligion qui nous montre nos freres dans nos ennemis, n'est plus écoutée ; & la menace qui vous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos freres, ne nous touche plus ; & tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine ! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme sur l'injustide de notre haine & de notre éloignement pour eux : & si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions ; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentimens sont presque éteints ; ou du moins,

c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance, & notre extinction prochaine. Uniſſons-nous donc à Jeſus-Chriſt naiſſant; entrons dans l'eſprit de ce Myſtère; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui eſt dûe : c'eſt le ſeul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos paſſions nous avoient juſqu'ici ôtée.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR.

Sur la Divinité de Jesus-Christ.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo.

Il fut nommé Jesus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. Luc, 2. 21.

UN Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne & confond la raison; & dans quels abîmes d'erreurs ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la Foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi, dans tous les tems, ce point fondamental de notre sainte Réligion, j'entends la divinité de Jesus-Christ, a-t-il été l'objet le plus

exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de graces pour le don ineffable que le Pere des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphêmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vû que le nom seul de Jesus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le Ciel, & qu'un Ange apporte sur la terre à Marie & à Joseph, est la preuve inconteſtable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effusion de son Sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, & des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon & de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications: il nous réconcilie avec Dieu, & nous ouvre de nouveau l'entrée du Sanctuaire éternel que le péché nous avoit fermée. Mais, mes Freres, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'obligation de son Sang? Si Jesus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il auroit besoin lui-même du Médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, & tant d'autres que la Réligion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie,

l'impie, & confondroient ſon impiété, ſi j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, & de leur donner une juſte étendue. Mais à Dieu ne plaiſe que je vienne ici dans le Temple ſaint, où les Autels de notre divin Sauveur ſont élevés, où s'aſſemblent ſes adorateurs, entrer en conteſtation, comme ſi je parlois devant ſes ennemis, & faire l'apologie du myſtère de l'Homme-Dieu, devant un Peuple fidéle, & en préſence d'un Souverain dont le titre le plus pompeux & le plus cher eſt le titre de Chrétien. Ce n'eſt donc pas pour combattre ces impies, que je conſacre aujourd'hui ce diſcours à la divinité & à la gloire éternelle de Jeſus fils du Dieu vivant: Je viens ſeulement conſoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en eſt l'Auteur & le Conſommateur, & ranimer notre piété, en vous expoſant la gloire & la divinité du Médiateur, qui en eſt l'objet & la plus douce eſpérance.

Il eſt à propos même de renouveller de tems en tems ces grandes vérités dans l'eſprit des Grands & des princes du Peuple, pour les affermir contre les diſcours de l'incrédulité, dont ils ne ſont d'ordinaire que trop environnés; & de lever quelquefois le voile qui couvre le ſanctuaire, pour expoſer à leurs yeux ces beautés cachées, que la Réligion ne propoſe qu'à leur reſpect & à leurs hommages.

Or la divinité du médiateur ne peut être prouvée que par ſon miniſtère; ſes ti-

tres ne ſauroient paroître que dans ſes fonctions : & pour ſavoir s'il eſt deſcendu du ciel & égal au Très-haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il eſt venu faire ſur la terre. Il eſt venu, mes Freres, former un Peuple ſaint & fidéle ; un Peuple fidéle, qui captive ſa raiſon ſous le joug ſacré de la Foi ; un Peuple ſaint, dont la converſation eſt dans le Ciel, & qui n'eſt plus redevable à la chair, pour vivre ſelon la chair: tel eſt le grand deſſein de ſa Miſſion temporelle.

L'éclat de ſon miniſtère, eſt le fondement le plus inébranlable de notre Foi : l'eſprit de ſon miniſtère, la régle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de ſon miniſtère deviendroit l'occaſion inévitable de notre ſuperſtition, & de notre idolatrie ; l'eſprit de ſon miniſtère ſeroit le piége funeſte de notre innocence. Ainſi, ſoit que nous conſidérions l'éclat ou l'eſprit de ſon miniſtère, la gloire de ſa divinité demeure également & invinciblement établie.

O Jeſus, ſeul Seigneur de tous ! recevez cet hommage public de notre confeſſion & de notre foi ! tandis que l'impiété blaſphême en ſecret & dans les ténébres contre votre gloire, laiſſez-nous la conſolation de la publier avec la voix de tous les ſiécles, à la face de ces Autels ; & formez dans notre cœur, non-ſeulement cette foi qui vous confeſſe & qui vous adore, mais encore celle qui vous ſuit & qui vous imite.

DIeu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, & ce que les hommes lui doivent; & la Réligion n'est proprement qu'une lumiére divine, qui découvre Dieu à l'homme, & qui regle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires: la fin de tontes ces démarches ne peut être que la connoissance & la sanctification de son nom dans l'univers, & l'établissement d'un culte, où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul. I. PART.

Or, si le Seigneur Jesus venu dans la plénitude des tems, n'étoit qu'un homme juste & innocent, choisi seulement pour être l'Envoyé de Dieu sur la terre; la fin principale de son ministère auroit été de rendre le monde idolâtre, & de ravir à la Divinité la gloire qui lui est dûe, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Freres, soit que nous considérions l'eclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, & enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en est tel, que si Jesus-Christ n'étoit qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre revétu de tant de gloire & de puissance, nous auroit lui-même trompés, & seroit

coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jesus-Christ, c'est d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siécles suivans, Dieu ne paroît, ce semble occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée ? s'il se manifeste aux Patriarches, c'est pour le confirmer dans la foi de cet attente ; s'il inspire des Prophétes, c'est pour l'annoncer ; s'il se choisit un peuple, c'est pour les rendre dépositaire de cette grande promesse ; s'il prescrit aux hommes des sacrifices & des cérémonies réligieuses, c'est pour y tracer comme de loin l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événemens qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement: les Empires & les Royaumes ne tombent ou ne s'élévent que pour y préparer les voies : les Cieux ne s'ouvrent que pour le promettre ; & toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste, qu'elle porte dans son sein, & qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée: *Omnis creatura ingemiscit & parturit.* Rom. 8. 22.

Or, mes Freres, faire attendre un homme à la terre, & l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siécles, c'est

déja préparer les hommes à le recevoir avec un reſpect de réligion & de culte ; & quand Jeſus-Chriſt n'auroit que cet éclat particulier qui le diſtingue de tous les autres hommes, la ſuperſtition des Peuples à ſon égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une ſimple créature. Mais ce n'eſt rien même pour Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit : toutes les circonſtances dans leſquelles il l'a été, ſont encore plus merveilleuſes & plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Freres, ſi Cyrus & Jean-Baptiſte ont été prédits long-tems avant leur naiſſance dans les Prophéties d'Iſaïe & de Malachie ; ce n'ont été là que des prédictions uniques, ſans ſuite, ſans appareil, & qu'on trouve dans un ſeul Prophéte ; des prédictions qui n'annoncent que des événemens particuliers, & où la réligion des Peuples ne pouvoit être ſurpriſe ; Cyrus, pour être le Reſtaurateur des murs de Jéruſalem ; Jean-Baptiſte, pour préparer les voies à celui qui doit venir ; l'un & l'autre, pour confirmer par l'accompliſſement de ces Prophéties particulières, la vérité & la divinité de toutes les Prophéties qui annonçoient Jeſus-Chriſt.

Mais ici, mes Freres, c'eſt un Envoyé du Ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophétes, déſiré de toutes les Nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les Juſtes, mon-

tré de loin dans tous les âges. Les Patriarches meurent en souhaitant de le voir : les Justes vivent dans cette attente : les peres apprennent à leurs enfans à le désirer ; & ce désir est comme une réligion domestique qui se perpétue de siécle en siécle. Les Prophétes eux-mêmes des Gentils voyent briller de loin l'étoile de Jacob ; & jusques dans les oracles des Idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le Législateur des Peuples, la lumiére des Nations, le salut d'Israël ; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'Esprit de Dieu & porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil ! quel piége pour la Réligion de tous les siécles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature ; & dans des tems surtout, où la crédulité des Peuples mettoit si facilement au rang des Dieux les hommes extraordinaires !

D'ailleurs, mes Freres, lorsque Jean-Baptiste paroît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracle ; il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez : il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des

honneurs superstitieux. Jesus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attentes, de figures, de prophéties, de promesses, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre : Jesus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu & puissance ; il fait des œuvres & des merveilles que personne avant lui n'avoit faites : & non-seulement il s'éléve au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Ou seroit son zèle pour la gloire de celui qui l'envoye, & son amour pour les hommes, si la mépriſe eût été à craindre, & si c'eût été une idolatrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes Freres, tout ce que les siécles précédens avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les Justes de la Loi & de l'âge des Patriarches, n'avoient été que les types imparfaits du Christ ; & encore chacun d'eux ne représentoit que quelque trait singulier de sa vie & de son ministère ; Melchisedech son sacerdoce ; Abraham sa qualité de Chef & de Pere des Croyans ; Isaac son sacrifice ; Job ses persécutions ; Moyse son office de Médiateur ; Josué son entrée triomphante dans la Terre des Vivans avec ce Peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables & si miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Messie à venir ; & il falloit bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avoient été si

illustres & si éclatantes. Mais ôtez à Jesus-Christ sa divinité & son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sai, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on n'y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le paralléle ne seroit pas favorable à Jesus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham? cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la Terre, que les hommages d'un homme si juste & si extraordinaire, étoient plus glorieux à sa Souveraineté, que le titre de Dieu des Empires & des Nations; si grand, que les Juifs ne se croyoient au-dessus des autres Peuples du monde, que parce qu'ils étoient la postérité de ce Chef fameux & chéri du Ciel; & que les peres en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation, & l'histoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu, qu'en les faisant souvenir qu'ils étoient les enfans d'Abraham, & les portions d'une race sainte? est-il plus merveilleux que Moyse? cet homme puissant en œuvres & en paroles, Médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple, & brisa le joug de l'Egypte; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de

la

la nature qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à-face sur la montagne sainte, & qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière? Qu'y y a-t'il dans la vie de Jesus-Christ de plus surprenant & de plus magnifique? Cependant ce n'étoient-là que les ébauches grossières de sa gloire & de sa puissance: il en devoit être la perfection & le dernier trait. Or, si Jesus-Christ n'étoit pas l'image de la substance de son Pere, & la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes; & l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander sans blasphême: Etes-vous plus grand que notre pere Abraham, & que les Prophétes eux-mêmes qui sont morts? *Numquid tu major es patre nostro Abraham?* J'ai donc eu raison de dire que si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jesus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. *Joan. 8. 53.*

Mais, mes Freres, le Christ a été prédit avec ses membres: nous sommes renfermés dans les Prophétes qui l'ont annoncé à la terre: nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la loi gravée dans

le cœur qui ne devoit soupirer que pour les biens éternels, & qui devoit adorer en esprit & en vérité; nous avons fait comme Jesus-Christ l'attente des Justes de l'ancien tems & le désir des Nations: nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure & sans tâche, si souvent annoncée dans les Prophéties, où Dieu seul devoit être connu & adoré, où la Foi devoit être la seule lumière qui nous éclaire; la charité, le seul lien qui nous unit; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or, rempliſſons-nous une attente si illustre & si sainte; sommes nous dignes d'avoir fait le desir de tous ces siécles reculés qui nous précédérent? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devoient remplir la terre de sainteté & de justice? les siécles ne se sont-ils pas trompés en attendant le Peuple Chrétien? si les Justes de ces tems reculés revenoient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, & leur dire: Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidéles, charitables que vous attendiez? Hélas! mes Freres, les Justes de l'ancien tems ont été Chrétiens avant la naissance de la Foi; & nous sommes encore Juifs sous l'Evangile: nous ne vivons que pour la terre: nous ne connoissons de biens véritables, que les biens présens: toute notre réligion est dans les sens: nous avons reçu plus de secours; mais nous ne sommes pas plus fidéles.

A l'éclat des Prophéties qui ont annoncé Jesus-Christ, il faut ajoûter celui de ses œuvres & de ses prodiges ; second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes Freres, quand même le Ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges, comme la seule occupation & la seule attente de l'Univers, comment se montre-t'il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres, & dans toutes les circonstances de sa vie ?

Je dis premiérement dans ses œuvres & dans ses prodiges. Je sai, & nous venons de le dire, que dans les siécles qui l'avoient précédés, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu & de sa toute-puissance ; Moyse parut en Egypte & dans le désert le Maître du ciel & de la terre ; Elie dans les siécles suivans, vint donner le même spectacle aux hommes : mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foiblesse.

Moyse n'opéroit ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse : sans elle il n'étoit plus qu'un homme foible & impuissant : & il semble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites, que

Moyſe lui-même n'étoit entre ſes mains qu'un inſtrument foible & fragile, dont il lui plaiſoit de ſe ſervir, pour opérer de grandes choſes. Jeſus-Chriſt opére les plus grands prodiges, ſans parler même; & le ſeul attouchement de ſa robe, guérit des infirmités déſeſpérées. Moyſe ne communique point à ſes Diſciples le pouvoir d'opérer des prodiges; parce que c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du Ciel, & dont il ne pouvoit pas diſpoſer: Jeſus-Chriſt en laiſſe aux ſiens un encore plus grand que celui qui a paru en lui même. Moyſe agit toujours au nom du Seigneur: Jeſus-Chriſt opére tout à ſon propre nom; & les œuvres de ſon Pere ſont les ſiennes. Cependant ce Moyſe, qui n'avoit pas été prédit comme Jeſus-Chriſt, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne ſe diſoit pas égal à Dieu, mais ſeulement le ſerviteur fidéle; ce Moyſe craignant qu'après ſa mort ſes prodiges ne le fiſſent paſſer pour un Dieu, prend des meſures, afin que dans la ſuite des ſiécles, la crédulité de ſon peuple ne lui rende des honneurs divins: il veut que ſon tombeau ſoit inconnu à la terre: il va mourir à l'écart ſur la montagne, loin des yeux de ſes freres, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes ſur ſon tombeau; & dérobe pour jamais ſon corps à la ſuperſtition des Tribus: il ne ſe montre pas même à ſes diſciples après ſa mort: il ſe contente de leur laiſſer la Loi de Dieu, & fait tous ſes

efforts, afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jesus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'Univers, exposé à la vénération de tous les peuples & de tous les siécles : après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre ? ou Jesus-Christ est-il moins zélé que Moyse pour la gloire de l'Etre souverain, & pour le salut des hommes ?

Elie ressuscite des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite : il souffle, il se retrécit, il s'agite : on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère ; qu'il rappelle de l'empire de la mort une ame qui n'est pas soumise à sa voix ; & qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort & de la vie. Jesus-Christ ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes : il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel ; & l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tranquille que lorsqu'il opére les plus grandes choses.

Enfin, les Poétes nous représentoient leurs Sybilles & leurs Prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisoient l'avenir : il semble qu'elles ne pouvoient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidoit en elles. Nos Prophétes eux-mêmes,

annonçant les choſes futures, ſans perdre l'uſage de la raiſon, ni ſortir de la gravité & de la décence de leur miniſtère, entroient dans un enthouſiaſme divin; il falloit ſouvent que le ſon d'une lyre réveillât en eux l'Eſprit prophétique: on ſentoit bien qu'une impulſion étrangère les animoit; & que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la ſcience de l'avenir, & les myſtères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jeſus-Chriſt prophétiſe comme il parle; la ſcience de l'avenir n'a rien qui le frappe qui le trouble, qui le ſurprenne, parce qu'il renferme tous les tems dans ſon eſprit: les myſtères futurs qu'il annonce, ne ſont point dans ſon ame des lumières ſoudaines & infuſes qui l'éblouiſſent; ce ſont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vûe, & dont il trouve les images au-dedans de lui; & tous les ſiécles à venir ſont ſous l'immenſité de ſes regards, comme le jour préſent qui nous éclaire. Ainſi ni la réſurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de ſa tranquillité ordinaire: il ſe joue, pour ainſi dire, en opérant des prodiges dans l'Univers: & s'il paroit quelquefois frémir & ſe troubler, ce n'eſt qu'à la vûe du péché & de l'endurciſſement de ſon peuple: parce que plus on eſt grand en ſainteté; plus le péché offre d'horreurs nouvelles: & que la ſeule choſe qu'un Homme-Dieu puiſſe voir avec frémiſſement, c'eſt le ſpectacle, d'une conſcience ſouillée de crimes.

Telle est la toute puissance de Jesus-Christ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance : & peu content de nous montrer par-là qu'il est égal a Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Pere opére de merveilleux sur la terre, lui-même l'opére aussi; & que les œuvres de son Pere sont les siennes. Trouvez-nous un Prophéte qui jusqu'à Jesus-Christ ait tenu ce langage; & qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avoit bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes Freres, si nous avons été prédits avec Jesus-Christ, nous sommes de plus participans de la souveraineté sur toutes les créatures. Le Chrétien est par la Foi maitre de la nature : tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime & divin, & être au-dessus des forces de la foiblesse humaine : nous devons être pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le mépriſant ; élevez au-dessus des loix de la nature, en les surmontant : arbitres des événemens, en nous y soumettant ; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du Chrétien; & il faut bien que Jesus-Christ soit grand,

pour avoir élevé à ce point de puissance & de grandeur la foiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractére éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses & jusques-là inouies, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sai qu'il est venu dans le dépouillement & dans la bassesse; mais à travers ces dehors obscurs & mépriſables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité, ne sont-ils pas forcés d'y reconnoître.

Premiérement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croyent cependant formé par l'opération invisible du Très-haut dans le sein d'une Vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfans d'Adam. Quelle gloire déja pour une simple créature!

Secondement à peine est-il né, que des Légions célestes font retentir dans les airs des Cantiques d'allégresse, & nous apprennent que cette naissance rend la gloire au Très-haut, & apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature, qui peut rendre gloire au Très-haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même? Peu après un astre nouveau appelle des Sages du fond de l'Orient; & guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre, adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au Temple, un Juste & une sainte femme annoncent sa grandeur

future; & transporté d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vû celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des Nations, & la gloire d'Israel. Les Docteurs assemblés dans le Temple, voyent avec frayeur son enfance plus sage & plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe : Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfans des hommes, s'abaisse devant lui, & se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, & déclare que c'est-là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuyent devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, & confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différens & si nouveaux, des circonstances si extraordinaires & si inouies : quel est cet homme qui paroît sur la terre avec tant d'éclat? & les peuples qui l'ont adoré, ne sont-ils pas du moins excusables?

Mais ce ne sont encore ici que de foibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusques-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au-dehors : il paroît tout resplendissant de lumière : le Pere céleste, qui alors, de peur que la gloire de Jesus-Christ ne devint une occasion d'erreur & d'idolâtrie aux

disciples étonnés & témoins du spectacle, auroit dû, ce semble, les avertir, que ce Jesus qu'ils voyoient si glorieux, n'étoit pourtant que son Serviteur & son envoyé; leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, & ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moyse parut environné de gloire, & comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclaroit en même tems du haut du ciel, au milieu des éclairs & des tonnerres : *Je suis celui qui suis, & vous n'adorerez que moi seul.* Moyse lui-même ne paroît devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre, que malgré la gloire dont il paroissoit revétu, il n'étoit pourtant que le Ministre, & non pas l'Auteur de la loi sainte : qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, & qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jesus-Christ paroit sur le Thabor comme le Législateur lui-même : le Pere ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, & le propose lui-même comme leur Législateur, ou plutôt comme leur loi vivante & éternelle.

Exod. 3. *Deut.* 6.

Que dirai-je encore, mes Freres? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire;

ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire & de sa divinité ; toute la nature en désordre l'y reconnoit comme son Auteur ; les astres qui se cachent ; les morts qui ressuscitent ; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent & se brisent ; le voile du temple qui se déchire ; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du Centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, & qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.

Tant de Justes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies : le Palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté : Isaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse ; & malgré le sang des Rois dont il étoit sorti, sa naissance auguste n'avoit pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont toujours la récompense de la vérité & du zèle : tant d'autres étoient morts pour la justice : mais la nature toute entière ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances ; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivans leur sacrilége : rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez les restes de ses mystères ; par-tout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hom-

mes. S'il reſſuſcite d'entre les morts, outre que c'eſt par ſa propre vertu, (ce qu'on n'avoit pas encore vû,) ce n'eſt pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été reſſuſcités par le miniſtère des Prophétes; il reſſuſcite pour ne plus mourir; & ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'eſt pas un char de feu qui l'éléve en un clin d'œil; il s'éléve lui-même avec majeſté: il laiſſe à ſes chers diſciples tout le loiſir de l'adorer, & d'accompagner de leurs yeux & de leurs hommages leur divin Maître. Les Anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans ſon Empire, & conſolent l'affliction des diſciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire & d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit ſorti, & qui va reprendre poſſeſſion de ſa gloire: tout porte du moins les hommes à ſe le perſuader.

Et certes, mes Freres, lorſqu'Elie eſt enlevé dans un char de feu, un diſciple tout ſeul eſt ſpectateur de cette aſcenſion miraculeuſe: elle ſe paſſe en un lieu écarté & éloigné des yeux des autres enfans des Prophétes, leſquels peut-être plus crédules & moins inſtruits qu'Eliſée, euſſent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jeſus-

Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vûe de cinq cens disciples : les plus foibles, & ceux en qui la foi de sa résurrection étoit moins affermie, sont les premiers appellés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité : on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets & leurs larmes : & une vie si pleine de prodiges si inouis jusques-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, & propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, & à immortaliser l'erreur & l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes Freres, si les siécles payens, pour justifier les hommages insensés & impies qu'ils rendoient à leurs Législateurs, aux fondateurs des Empires, & à d'autres hommes celébres, faisoient dire à leurs Historiens & à leurs Poétes, que ces Héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient seulement disparu de la terre ; & qu'étant de la nature des Dieux ils étoient montés dans le firmament, pour y prendre leur place avec les autres astres, qui, selon eux, étoient autant de Divinités qui nous éclairent, & pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naissance divine : si une fiction aussi grossière, toute seule avoit pu rendre les hommes si long-tems idolâtres ; quelle impression la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire sur les peuples ; & si l'Univers avoit adoré des imposteurs qu'on publioit faus-

roit-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vû, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres?

Mais prenez garde, mes Freres, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jesus-Christ: on nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siécles, au milieu des airs, environné de puissance & de majesté, accompagné de tous les esprits celestes: toutes les nations assemblées & tremblantes: attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle: il prononcera en Souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moyse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siécles ont eu de plus grand & de plus merveilleux, sera soumis à son jugement & à son Empire: il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, & de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel & sur la terre: il élevera son Trône au-dessus des nuées à côté du Très-haut; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie & de la mort, mais le Roi immortel des siécles, le Prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? & les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté, & de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finiſſant cette partie de mon diſcours c'eſt que ſi l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire & divin dans ſa ſuite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur ſe plait quelquefois à faire éclater ſa gloire & ſa puiſſance dans ſes ſerviteurs. Ainſi Henoc fut enlevé, Moyſe parut transfiguré ſur la montagne ſainte, Elie monta dans ce ciel ſur un char de feu, Jean-Baptiſte fut prédit : mais outre que c'étoient-là des circonſtances uniques : & que le langage de ces hommes miraculeux & de leurs diſciples ſur la divinité & ſur eux mêmes, ne laiſſoit point de lieu à la ſuperſtition & à la mépriſe : ici c'eſt un aſſemblage de merveilles, qui, toutes ſéparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus ſur ces hommes extraordinaires, qui avoient preſque été regardés comme des Dieu ſur la terre ; ſe trouvent raſſemblés en Jeſus-Chriſt, mais d'une manière mille fois plus glorieuſe & plus divine. Il eſt prédit, mais plus pompeuſement, & avec des caractères plus éclatans que Jean-baptiſte : il paroit transfiguré ſur la montagne ſainte, mais environné de plus de gloire que Moyſe, il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puiſſance & de majeſté qu'Elie : il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les Prophétes : il naît non-ſenlement d'un ſein ſtérile comme Samuel, mais encore d'une

Vierge pure & innocente : que dirai-je ? & non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes & précises sur son origine purement humaine ; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-haut, mais la doctrine seule de ses Disciples, qui nous disent qu'il étoit dans le sein de Dieu de toute éternité, & que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur & leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eut été d'ailleurs ordinaire, & semblable à celles des autres hommes.

O vous ! qui lui refusez sa gloire & sa divinité, & qui le regardez pourtant comme l'Envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphême ; & confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque loin d'y rétablir la gloire de Dieu & la connoissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-haut, & plonger tout l'Univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable, & la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes Freres, qui croyons en lui, & à qui le mystère du Christ a été révelé : ne perdons jamais de vûe ce modèle divin, que le Pere nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute

toute sa vie mortelle, ce ne sont que les différens états de la vie du Chrétien sur la terre : reconnoissons le nouvel empire que Jesus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines & de nos miseres : nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie ; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours ; voici un nouveau Libérateur, qui vient apporter la paix sur la terre mais ce n'est pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix & à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine Philosophie ; il n'y a pas réussi, en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines : Jesus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix & au bonheur que nous cherchons ; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voila les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions qu'en nous interdisant tous les plaisirs violens qui troublent, qui corrompent le cœur : Il n'est que la philosophie de l'Evangile, qui fasse des sages & des heureux, parce qu'elle seule régle l'esprit, fixe le cœur, & rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu.

Tous deux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité & affliction d'esprit; & Jesus-Christ, seul en venant porter le glaive & la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne sai que trop moi-même que le monde & les plaisirs ne font point d'heureux! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, & que ses propres dégoûts ramenent à vous malgré lui-même: venez être son Libérateur, sa paix & sa lumière, & ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministère de Jesus-Christ seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendroit le piége de notre innocence.

II. PARTIE. L'Eclat du ministère de Jesus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste & le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, & par les circonstances éclatantes de ses mystères: ce ne sont encore là pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire & de sa grandeur; & pour connoître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond & dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits & ses promesses. Dévelopons-en toute l'éten-

due & montrons, ou qu'il faut refuſer à Jeſus-Chriſt ſa qualité d'homme Juſte, & d'envoyé du Dieu tout puiſſant, que les ennemis de ſa divinité lui accordent, ou convenir qu'il eſt lui-même un Dieu manifeſté en chair, & deſcendu ſur la terre pour ſauver les hommes.

Oui, mes Freres, c'eſt une alternative inévitable: ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu; & ſi ſon miniſtère n'eſt pas un miniſtère d'erreur & d'impoſture, c'eſt le miniſtère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'eſt manifeſtée pour nous inſtruire. Or, les ennemis de ſa naiſſance divine ſont forcés d'avouer qu'il a été un homme juſte, innocent, ami de Dieu: ſi le monde a vû des eſprits noirs & impies, qui ont encore oſé blaſphémer contre ſon innocence, & le confondre avec les ſéducteurs; ce n'ont été que quelques monſtres: dont le genre humain a eu horreur, & dont le nom même trop odieux à toute la nature, eſt demeuré enſeveli dans les mêmes ténébres d'où l'horreur de leur impiété étoit ſortie.

En effet, quel homme juſques-là avoit paru ſur la terre, avec plus de caractères inconteſtables d'innocence & de ſainteté, que Jeſus Fils du Dieu vivant? En quel Philoſophe avoit-on jamais remarqué, tant d'amour pour la vertu, tant de mépris ſincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire

de l'être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent & recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes? c'est-là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses desirs, toutes ses inquiétudes. Les Philosophes critiquoient seulement les hommes, & ne cherchoient qu'à faire sentir leur foible ou leur ridicule : Jesus-Christ ne parle de leurs vices, que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étoient les censeurs des foiblesses humaines; Jesus-Christ en est le médecin : les uns se faisoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exempts eux-mêmes, celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, & répand même des larmes sur les déreglemens d'une ville infidèle: on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant; & que l'autre ne pense qu'à les sauver, & est peu touché de leurs applaudissemens & de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs & de sa conduite : & voyez s'il a jamais paru sur la terre un Juste plus universellement exempt de toutes les foiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe : ses disciples, qui le voyent de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie; & la familiarité si dangereuse à la vertu la plus héroïque,

ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne : il ne parle que le langage du Ciel : il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent : on ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve ; par-tout il paroît un envoyé du Très-haut : les actions les plus communes, sont en lui singulières, par la nouveauté & la sublimité des dispositions dont il les accompagne ; & il ne paroît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un Pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes Freres, la nature toute seule ne sauroit mener si loin la foiblesse humaine : ce n'est pas ici un Philosophe qui impose, c'est un Juste qui prend dans ses propres exemples, les régles & les préceptes de sa doctrine ; & il faut bien qu'il soit saint, puisque le Disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence & à sa sainteté : & que toute la malice de ses ennemis défiée, n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Freres, que si Jesus-Christ est saint, il est Dieu ; & que soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Pere, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphêmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis; soit que vous le considériez par rapport à son pere. En effet, si Jesus-Christ n'est qu'un simple envoyé du très haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine: mais outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis long-tems n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, & n'avoient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un Prophéte pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exempts, & un Prophéte qu'on leur faisoit espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israel,& le libérateur de son peuple; outre cela, comment Jesus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, & quel est son langage sur l'Etre suprême? Moïse & les Prophétes chargés de la même mission, ne cessoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété, de le comparer à la ressemblance de la créature: & qu'ils n'étoient eux-mêmes que ses serviteurs & ses envoyés, vils instrumens entre les mains d'un Dieu, qui opéroit par eux de grandes choses: nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission: nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avoit, de prostituer ses hommages à l'homme, & de se faire des Dieux palpables & visibles: nul terme équivoque, qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, & donner lieu à une superstition & à une

idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais si Jesus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son pere : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel, & sorti du sein de Dieu ; qu'il étoit avant Abraham ; qu'il étoit avant toutes choses ; que le Pere & lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connoître le Fils, comme à connoître le Pere ; que tout ce que le Pere fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un Prophéte, qui jusqu'à Jesus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inoui, si peu respectueux pour le Dieu suprême ; & qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces, les grandes choses que le Seignenr avoit daigné opérer par son ministère. Par-tout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Pere est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair ? & ne regarderions-nous pas comme un insensé, un homme qui viendroit nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui. N'est-ce pas s'égaler à la divinité, que d'oser même se mesurer avec elle ? y a-t'il quelque proportion, & du plus ou du moins entre Dieu & l'homme, entre le Tout & le néant ? Mais que dis-je ? Jesus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu ; il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les

murmures des Juifs qui s'en ſcandaliſent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale : par-tout il affecte un langage, qui devient ou inſenſé, ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Pere ne l'éclaircit & ne le juſtifie. Que vient-il faire ſur la terre, s'il n'eſt pas Dieu ? Il vient ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au très-haut : il vient ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort à toute la terre : il vient répandre de nouvelles ténébres dans l'univers, & non pas y répandre, comme il s'en eſt vanté ; la ſcience, la lumière, & la connoiſſance de Dieu ! Quoi, mes Freres ! Paul & Barnabé déchirent leurs vétemens, lorſqu'on les prend pour des Dieux ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne ſommes que les Envoyés & les Miniſtres. L'Ange dans l'Apocalipſe, lorſque ſaint Jean ſe proſterne pour l'adorer, réjette avec horreur cet hommage, & lui dit hautement, *Adorez Dieu ſeul.* Et Jeſus-Chriſt ſouffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins ? & Jeſus-Chriſt loue la foi des Diſciples qui l'adorent & qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur & leur Dieu* : & Jeſus-Chriſt confond même ſes ennemis, qui lui diſputent ſa divinité & ſon éternelle origine ? Eſt-il donc moins zélé que ſes diſciples pour la gloire de celui qui l'envoie ? ou lui importe-t-il moins de détrom-

Apoc. 19. 10.

Joan. 20. 28.

per

per nettement les peuples, d'une mépriſe ſi injurieuſe à l'Etre ſuprême, & qui anéantit le fruit unique de ſon miniſtère ?

Oui, mes Freres, quel bien Jeſus-Chriſt eſt-il venu apporter au monde, ſi ceux qui l'adorent ſont des idolâtres & des profanes ? Tous ceux qui ont crû en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Pere, l'image de ſa ſubſtance, & la ſplendeur de ſa gloire : il ne ſe trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Chriſtianiſme, leſquels en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refuſent de lui rendre des honneurs divins : cette ſecte même, bannie de toutes pars, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent une azile, eſt réduite à quelques ſectateurs obſcurs & cachés ; punie par-tout comme une impiété, dès qu'elle oſe ſe montrer à découvert ; & obligée de ſe cacher dans les ténébres, & dans les extrémités des provinces & des royaumes les plus reculés. Eſt-ce donc là ce peuple nombreux, de toute Langue, de toute Tribu, de toute Nation, que Jeſus-Chriſt étoit venu former ſur la terre ? eſt-ce là cette Jéruſalem auparavant ſtérile, & devenue féconde, qui devoit renfermer dans ſon ſein les Peuples & les Nations, & où les Iſles les plus éloignées, les Princes & les Rois devoient venir adorer ; ſont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce donc là cette abondance de

grace, cette plénitude de l'Esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce régne spirituel & durable, que les Prophétes avoient prédit avec tant de majesté, & qui devoit accompagner la venue du Libérateur? Quoi, mes Freres! une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siécles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les Justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devoit donc le corrompre & le pervertir pour toujours? cette Eglise si féconde, dont les Rois & les Césars à la tête de leurs Peuples devoient être les enfans, ne devoit donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel & à la terre, la honte de la nature & de la Réligion, obligés de cacher dans les ténébres l'horreur de leur blasphême? & toute la magnificence future de l'Evangile devoit donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Eglise paroît sage & raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! & qu'il est consolant pour ceux qui croyent en Jesus-Christ, & qui espérent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se fraver des routes nouvelles, & de sapper le fondement unique de la foi & de l'espérance des Chrétiens.

Voilà, mes Freres, comme la doctrine de Jesus-Christ par rapport à son Pere, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les Prophéties parlent du Dieu du ciel & de la terre, les expressions manquent à la grandeur & à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance & de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pése les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres & les tempêtes; qui dit, & tout est fait; qui se joue, en soutenant l'Univers. De simples hommes devoient parler ainsi de la gloire du Très-haut: la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême, & la foiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; & les termes les plus pompeux ne le font jamais assez, pour suffire à son admiration & à sa surprise.

Mais lorsque Jesus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des Prophétes: il l'appelle un Pere saint, un Pere juste, un Pere clément, un Pasteur qui court après la brebis égarée, & qui la met avec bonté sur ces épaules: un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami; un Pere de famille touché du retour & de la résipiscence de son fils: on voit bien que

c'eſt ici un enfant qui parle un langage domeſtique : que la familiarité & la ſimplicité de ces expreſſions ſuppoſe en lui une ſublimité de connoiſſance, qui lui rend l'idée de l'Etre ſouverain familière, & fait qu'il n'eſt point frappé & ébloui comme nous de ſa majeſté & de ſa gloire ; & qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, & qu'il poſſéde lui-même. On eſt bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainſi dire, en naiſſant : les enfans des Rois parlent ſimplement des ſceptres & des couronnes ; & il n'eſt auſſi que le Fils éternel du Dieu vivant, qui puiſſe parler ſi familiérement de la gloire de Dieu-même.

Voilà, mes Freres, puiſque nous entrons en ſociété avec Jeſus-Chriſt de tous ſes avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Pere, d'oſer nous dire ſes enfans, de l'aimer plutôt que de le craindre : cependant nous le ſervons comme des eſclaves & des mercénaires : nous craignons ſes châtimens ; nous ſommes peu touchés de ſon amour & de ſes promeſſes : ſa Loi juſte, ſi ſainte, n'a rien d'aimable pour nous : c'eſt un joug qui nous péſe, qui nous fait murmurer, & que nous aurions bien-tôt ſecoué, ſi les tranſgreſſions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la ſévérité de ſes préceptes, que des contentions pour ſoutenir les adouciſſemens que le monde y mêle ſans ceſſe : en un

mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoitrions pas ; & il n'eſt redevable qu'à ſa juſtice & à ſes chatimens, de nos reſpects & de nos hommages.

Mais la doctrine de Jeſus-Chriſt, par rapport aux hommes qu'il eſt venu inſtruire, n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Car je ne parle pas ici de la ſageſſe, de la ſainteté, de la ſublimité de cette doctrine : tout y eſt digne de la raiſon, & de la plus ſaine philoſophie : tout y eſt proportionné à la miſére & à l'excellence de l'homme, à ſes beſoins & à ſes hautes deſtinées : tout y inſpire le mépris des choſes périſſables, & l'amour des biens éternels : tout y maintient le bon ordre & la tranquillité des Etats : tout y eſt grand, parce que tout y eſt vrai : la gloire des actions eſt plus réelle & plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le Sage de l'Evangile ne ſe propoſe point d'autre récompenſe de ſa vertu, que la vertu même, & préfére le témoignage de ſa conſcience aux applaudiſſemens des hommes : il eſt plus grand que le monde entier par l'élévation de ſa foi ; & il eſt au-deſſous du dernier des hommes, par la modeſtie de ſes ſentimens : ſa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ſes peines ; c'eſt le premier ennemi qu'elle attaque ; & dans cette divine philoſophie, les actions les plus héroïques ne ſont rien, dès qu'on les compte ſoi-même pour quelque choſe : elle regarde la

gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élevation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui se passe comme un songe; quel est ce nouveau langage? quel homme avant Jesus-Christ avoit parlé de la sorte? & si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des Dieux descendus sur la terre; quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'Auteur, & au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, & venons aux devoirs plus précis d'amour & de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Pere: il veut qu'on demeure en lui; c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui; qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son pere; qu'on rapporte toutes ses actions; toutes ses pensées, tous ses désirs; qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Pere: les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup; & l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du juste, & toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu-même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même & tout ce qu'elle a de grand & d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel Prophéte jusqu'à Jesus-Christ étoit-il venu dire aux hommes : Vous m'aimerez ; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moïse aux enfans d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux : or, nulle créature ne peut être notre bonheur & notre perfection ; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même ; ce seroit une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie & un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre suprême : c'est un monstre d'orgueil & d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusques dans le cœur, le seul sanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jesus-Christ ; cette doctrine si divine, & si admirée même des Payens, ne seroit donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil & de folie : si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siécles, il eut fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale : & ce seroit à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes, comme un modéle d'humilité & de modestie ; tandis qu'il pousseroit l'orgueil & la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux Philosophes, qui n'avoient jamais aspiré qu'à l'estime & aux applaudissemens des hommes.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez : non-ſeulement Jeſus-Chriſt veut qu'on l'aime ; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux & le plus héroïque : il veut qu'on l'aime plus que ſes proches, que ſes amis, que ſes biens, que ſa fortune, que ſa vie, que le monde entier, que ſoi-même ; qu'on ſouffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'eſt pas digne de lui ; qui le met en paralléle avec quelque créature, ou avec ſoi-même, l'outrage, le deshonore, & ne doit rien prétendre à ſes promeſſes.

Quoi, mes Freres ! il ne ſe contente pas qu'on lui offre des ſacrifices de boucs & de taureaux, comme les idoles, & le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter ? il pouſſe encore plus loin ſes prétentions ; Il veut que l'homme ſe ſacrifie lui-même ; qu'il coure ſur les gibets ; qu'il s'offre à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom ? Mais s'il n'eſt pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? ſi notre ame n'eſt pas ſortie de ſes mains, eſt-ce à lui que nous la devons rendre ? eſt-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui ? s'il n'eſt pas l'Auteur de notre être, ne devenons-nous pas des ſacrilèges & des homicides, en nous immolant pour ſa gloire, & en tranſportant à la créature, & à un ſimple Envoyé de

Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnoître la souveraineté & la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant ? Que Jesus-Christ meure à la bonne-heure lui-même pour rendre gloire à Dieu ; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de Prophétes étoient morts avant lui pour la cause du Seigneur, & avoient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces. Mais que Jesus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour ; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers & assez stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine ? Est-il possible que des maximes aussi bizarres & aussi impies, ayent pû triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, & prévaloir sur-tout ce qui avoit paru jusques-là de science, de doctrine & de sagesse sur la terre ? Et si nous regardons comme des barbares, ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux & sur les cendres de leurs proches & de leurs amis ; pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jesus-Christ qui se sont immolés pour lui ? & sa réligion ne sera-t-elle pas une réligion de sang & de barbarie ?

Oui, mes Freres, les Agnès, les Lu-

ce, les Agathe, ces premières Martyres de la Foi & de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel; & en aimant mieux répandre leur sang, que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jesus-Christ? Ignace lui-même, ce fameux Martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jesus-Christ, auroit donc perdu tout le fruit de ses souffrances, & mérité dès-lors d'être déchiré par les lions furieux; puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les Confesseurs généreux de la Foi n'auroient donc été que des désespérés & des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés? la Tradition des Martyrs ne seroit donc plus qu'une scène impie & sanglante? les tyrans & les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice & de la gloire de la Divinité? le Christianisme lui-même, une secte sacrilège & profane? le genre humain se seroit donc abusé? & le sang des Martyrs, loin d'avoir été la semence des Fidéles, auroit inondé tout l'univers de superstition & d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphêmes sans horreur? & que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, mes Freres, nos premiers

devoirs envers Jesus-Christ : lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, & en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut, c'est confesser sa Divinité : c'est reconnoître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, & nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous : Il n'est que celui qui mépriſe le monde & tous ses plaisirs, dit l'Apôtre Saint Jean, qui confesse que Jesus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par-là que Jesus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, & par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jesus-Christ dans sa doctrine ; il faut le considérer, en second lieu, dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ses enfans : il leur a ouvert le ciel : il leur a assuré la possession du Royaume de Dieu, & des biens immuables : il leur a porté la science du salut & la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui : assis à la droite de son Pere, il les répand encore dans nos cœurs ; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède, il nous nourrit de son corps : il nous lave de

nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang : il forme des Pasteurs pour nous conduire : il inspire des Prophétes pour nous enseigner : il sanctifie des Justes pour nous animer par leur exemple : il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les miséres : l'homme n'a point de passion que sa grace ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage : en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Qu'elle est cette nouvelle doctrine ? un homme seul peut-il être la source de tant de graces aux autres hommes ? le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs & des liens si intimes & si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui ? ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile & si nécessaire aux autres hommes, n'en devint enfin l'idole ? qu'un homme auteur & distributeur de tant de graces, & qui fait à notre égard l'office & toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bien-tôt la place dans nos cœurs ?

Car, remarquez, mes Freres, que c'est la reconnoissance toute seule, qui autrefois a fait les faux Dieux : les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'univers, adorerent d'abord l'air qui les faisoit vivre ; la terre qui les nourrissoit ; le

Soleil qui les éclairoit, la Lune qui préſidoit à la nuit : c'étoit-là leur Cybelle, leur Apollon, leur Diane : ils adorerent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis ; les Princes bienfaiſans & équitables qui avoient rendu leurs ſujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle : & Jupiter & Hercule furent placés au rang des Dieux, l'un par le nombre de ſes victoires, l'autre par le bonheur & la tranquillité de ſon régne : les hommes, dans ces ſiécles de ſuperſtition & de crédulité, ne connoiſſoient point d'autres Dieux, que ceux qui leur faiſoient du bien : & tel eſt le caractère de l'homme ; ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

Or, mes Freres, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jeſus-Chriſt ? Rappellez tout ce que les ſiécles payens nous rapportent de l'hiſtoire de leurs Dieux ; & voyez s'ils ont crû leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les Livres ſaints, que le monde doit à Jeſus-Chriſt. Aux uns, ils croyoient être redevables de la ſérénité de l'air, & d'une heureuſe navigation ; aux autres, de la fertilité des ſaiſons : à leur Mars, du ſuccès des batailles : à leur Janus de la paix & de la tranquillité des Peuples ; de la ſanté, à leur Eſculape. Mais que ſont ces foibles bienfaits, ſi vous les comparez à ceux dont Jeſus-Chriſt a comblé le monde ? Il y a porté une paix éternelle, une

sainteté durable, la justice & la vérité : il en a fait un monde nouveau & une terre nouvelle : ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier : & de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime : que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre ? si la reconnoissance a fait les dieux, Jesus-Christ pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes ? & étoit-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour & dans la gratitude ?

Encore, mes Freres, si Jesus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'étoit au Seigneur tout seul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avoit été lui-même que l'instrument, & non pas l'auteur & la source de toutes ces graces : & qu'ainsi ils devoient l'oublier, & rendre à Dieu seul la gloire qui lui étoit dûe : mais il s'en faut bien que Jesus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges & son ministère : Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient, & cessent d'espérer en lui après sa mort ; mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siécles ; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, & se les attache par des liens indissolubles & immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait

dans ce dernier moment, ſont encore plus ſurprenantes que les graces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant ſa vie. Premièrement, il leur promet l'Eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Pere: cet Eſprit de vérité que le monde ne peut recevoir: cet Eſprit de force qui devoit former les Martyrs, cet Eſprit d'intelligence qui avoit éclairé les Prophétes; cet Eſprit de ſageſſe qui devoit conduire les Paſteurs: cet eſprit de paix & de charité qui ne devoit faire qu'un cœur & qu'une ame de tous les Fidéles. Quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, & le promettre aux hommes, ſi ce n'eſt pas ſon eſprit propre? Elie, montant au ciel regarde comme une choſe bien difficile de promettre à Eliſée ſeul, ſon double eſprit de zèle & de prophétie, combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Eſprit éternel du Pere céleſte, cet eſprit de liberté qui ſouffle où il veut? Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies: à peine eſt-il monté au ciel; que l'Eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes diſciples; les ſimples deviennent plus ſavans que les Sages & les Philoſophes; les foibles, plus forts que les tyrans; les inſenſés ſelon le monde, plus prudens que toute la ſageſſe du ſiécle; de nouveaux hommes paroiſſent ſur la terre animé d'un eſprit nouveau: ils attirent tout après eux: ils changent la face de l'univers; & juſqu'à la fin des ſiécles, cet Eſ-

prit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions & des opprobres, & rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfans de Dieu, & que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides & plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jesus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes Freres! les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, & qu'il paroît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul: mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Evangile, qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? & s'il n'est pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? quel droit a-t'il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, & pour transmettre à des hommes foibles, une puissance qu'il ne sauroit exercer lui-même sans blasphême?

Troisièmement: Mais ce n'est pas assez; il promet encore à ses disciples le don des miracles; qu'ils ressusciteront les morts à son nom; qu'ils rendront la vûe aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le

le Seigneur l'a favorisé : il sent bien que cette vertu lui est étrangère, & que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du Peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse ; ce n'est pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les astres mêmes ; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user : mais les Disciples de Jesus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître ? c'est à son nom qu'ils ressuscitent les morts, & qu'ils redressent les boiteux ; & sans ce nom divin, ils sont foibles comme les autres hommes. Le ministère & la puissance de Moïse finissent avec sa vie ; le ministère & la puissance de Jesus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, & on nous assure que son régne doit être éternel.

Que dirai-je enfin ? il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la Croix, la docilité de tous les Peuples de la terre, des Philosophes, des Césars, des tyrans ; & que son Evangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz sans doute, que Dieu revéle à son serviteur

les choſes futures ; mais vous vous trompez : s'il n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophéte ; ſes prédictions ſont des ſonges & des chiméres : c'eſt un eſprit impoſteur qui le ſéduit, & ſe mêle de l'inſtruire ſur l'avenir, & les ſuites ont démenti la vérité de ſes promeſſes : il prédit que tous les Peuples aſſis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière ; & il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténébres plus criminelles en l'adorant : il prédit que ſon Pere ſera glorifié, & que ſon Evangile lui formera partout des adorateurs en eſprit & en vérité ; & il ne voit pas que les hommes vont le deshonorer pour toujours, en lui égalant juſqu'à la fin des ſiécles ce Jeſus, qui ne devoit être que ſon Envoyé & ſon Prophéte : il prédit que les idoles ſeront renverſées, & il ne voit pas qu'il ſera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il ſe formera un peuple ſaint de toute Langue & de toute Tribu ; & il ne voit pas qu'il vient ſeulement former un nouveau Peuple d'idolâtres de toute Nation, qui le placeront dans le Temple comme le Dieu vivant : qui lui raporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages : qui feront tout pour ſa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui & pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus ſpirituelle,

plus intime, plus universelle, que les Payens n'avoient jamais adoré leurs Idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophéte; & ses proches selon la chair ne blasphêment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique & un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé, tout le poids & toute la réalité des révélations & des mystères; *Quoniam in furorem versus est.* Marc. 3. 21.

Voilà, mes Freres, où méne l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jesus, Fils éternel du Dieu vivant, tout l'édifice s'écroule: ôtez le grand mystère de piété; toute la Réligion est un songe: retranchez de la doctrine des Chrétiens Jesus-Christ homme-Dieu: vous en retranchez tout le mérite de la Foi: toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes Freres, quel zèle les premiers Disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors oserent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître? ils sentoient bien que c'étoit attaquer la Réligion dans le cœur; que c'étoit leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions & de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur & la noblesse de leurs prétentions; & que ce principe une fois renversé, toute la Réligion s'en alloit en fumée, & n'étoit plus qu'une doctrine humaine, & la secte d'un homme mortel, qui, com-

me les autres chefs, n'avoit laiſſé que ſon nom à ſes Diſciples.

Auſſi, mes Freres, les payens eux-mêmes reprochoient alors aux Chrétiens, de rendre à leur Chriſt des honneurs divins. *Pline. Ep. 1. 1.* Un Proconſul Romain, célebre par ſes ouvrages, rendant compte à l'Empereur Trajan de leurs mœurs & de leur doctrine; après avoir été forcé d'avouer que les Chrétiens étoient des hommes juſtes, innocens, équitables, & qu'ils s'aſſembloient avant le lever du Soleil, non pour s'engager entr'eux à commettre des crimes, & à troubler la tranquillité de l'Empire, mais à vivre avec piété & avec juſtice, à deteſter les fraudes, les adultéres, les déſirs mêmes du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des Hymnes & des cantiques en l'honneur de leur Chriſt, & de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, ſi ces premiers Fidéles n'euſſent pas rendu à Jeſus-Chriſt des honneurs divins, ils ſe ſeroient juſtifiés de cette calomnie, ils auroient ôté ce ſcandale de leur Réligion, le ſeul preſque qui révoltoit le zéle des Juifs & la ſageſſe des Gentils: ils auroient dit hautement; Nous n'adorons pas Jeſus-Chriſt, & nous n'avons garde de tranſporter à la créature les honneurs & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Cependant ils ne ſe défendent pas contre cette accuſation. Leurs Apologiſtes réfutent toutes les autres calomnies dont les Payens tâchent de noircir leur doc-

trine ; ils se justifient sur tout le reste ; ils éclaircissent, ils confondent les plus légéres accusations ; & leurs apologies adressées au Sénat, se font admirer à Rome même, & ferment par-tout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jesus-Christ, qui seroit la plus criante & la plus horrible ; & sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plausible & le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot ; ils ne se défendent pas ; ils justifient même cette accusation par leur silence : que dis-je, par leur silence ? Ils l'autorisent même par leur langage envers Jesus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, & de retrouver dans son sein une vie plus immortelle, que celle qu'ils perdoient pour sa gloire. Ils souffroient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des Césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les Payens, par une compassion humaine, & pour les dérober au supplice, allassent faussement attester devant les Magistrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux Idoles ; & ils auroient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à

Jesus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation ? Ah ! ils auroient publié le contraire sur les toîts ; ils se seroient exposés même à la mort, plutot que de donner lieu à un soupçon si odieux & si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité ? Et si c'est une erreur de croire Jesus-Christ égal à Dieu ; c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise, & qui en a élevé tout l'édifice ; qui a formé tant de Martyrs, & converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes Freres ? c'est que Jesus-Christ est le grand objet de la piété des Chrétiens, cependant à peine connoissons-nous Jesus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire arbitraires ; mais que celle-ci est le fondement de la foi & du salut ; que c'est ici la piété simple & sincère ; que méditer sans cesse Jesus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang & de son sacrifice, est la seule science & le devoir le plus essentiel du Fidéle. Souvenez-vous donc, mes Freres, que la piété envers Jesus-Christ, est l'esprit intime de la Réligion Chrétienne ; que rien n'est solide, que ce que vous bâtirez sur ce fondement ; & que le principal hommage qu'il exige de vous ; est que vous deveniez semblables à lui, & que sa vie soit le

modéle de la vôtre, afin que conformes à ſa reſſemblance, vous ſoyez du nombre de ceux qui ſeront participans de ſa gloire.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE L'EPIPHANIE.

Vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum.

Nous avons vû ſon Etoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

LA vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourd'hui aux Mages, eſt la ſeule choſe ici-bas, qui ſoit digne des ſoins & des recherches de l'homme. Elle ſeule eſt la lumière de notre eſprit, la régle de notre cœur, la ſource des vrais plaiſirs, le fondement de nos eſpérances, la conſolation de nos craintes, l'adouciſſement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle ſeule eſt la reſſource de la bonne conſcience, la terreur de la mauvaiſe ; la peine ſecrette du vice, la récompenſe intérieure de la vertu : elle ſeule immortaliſe ceux qui l'ont aimée, illuſtre les chaînes de ceux qui ſouffrent pour

pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ſes Martyrs & de ſes défenſeurs, & rend reſpectable l'abjection & la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la ſuivre, enfin, elle ſeule inſpire des penſées magnanimes ; forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'eſt pas digne, des Sages ſeuls dignes de ce nom. Tous nos ſoins devroient donc ſe borner à la connoître ; tous nos talens, à la manifeſter ; tout notre zéle, à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'eſtimer en eux que la vérité, & ne ſouffrir qu'ils vouluſſent nous plaire que par elle : en un mot, il ſemble donc qu'il devroit ſuffire qu'elle ſe montrât à nous, comme aujourd'hui aux Mages, pour ſe faire aimer : & qu'elle nous montrât à nous-même pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il eſt étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impreſſions différentes : pour les uns, c'eſt une lumiére qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'eſt une lumière importune, & comme un éblouiſſement, qui les attriſte & qui les gêne : enfin, à pluſieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, & qui achéve de les aveugler. C'eſt la même étoile, qui paroît aujourd'hui dans le Firmament, les Mages la voyent ; les Prêtres

de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les Prophètes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient, chercher à la ferveur de sa lumière le nouveau Roi des Juifs ; cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste à eux !

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile & sincère ; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé ; dans Hérode, un cœur endurci & corrompu. Aussi dans les Mages elle forme des adorateurs ; dans les Prêtres, des dissimulateurs, dans Hérode, un persécuteur. Or, mes Freres, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité ; c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit S. Augustin, *omnibus præstò est* : mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la méprisent & la persécutent : elle se montre à tous ; mais combien d'ames indociles qui la rejettent ? combien de cœurs lâches & timides qui la dissimulent ; combien de cœurs noirs & endurcis qui l'oppriment & qui la persécutent ? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangile, & qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cette esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité ; & dans ce lieu saint destiné à former des mi-

nistres qui vont l'annoncer jusques aux extrémités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, & de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

Les missions étrangères.

I. PARTIE.

J'Appelle vérité, cette régle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au-dedans de nous; qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes; qui juge nos jugemens; qui nous approuve, ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; & qui, plus vive & plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, & nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les Mages à Jesus-Christ.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-même: l'Eglise nous propose en ce jour dans la conduite des Mages, le modéle des dispositions qui seulent peuvent nous rendre la connoissance de la vérité utile & salutaire. Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent; sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient: & sur l'indignité de la vie qu'elles ménent. Mais hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière,

que pour se refermer à l'instant : & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre, & qui les éclaire, c'est d'ajoûter au malheur de l'avoir jusques-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, & font de la vérité un sujet de contention & de vaine philosophie : les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connoître, mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin, quelques-uns plus dociles, se laissent ébranler par son évidence ; mais rebutés par les difficultés & les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie & cette reconnoissance qu'elle inspire, quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils qui nous apprennent aujourd'hui à imiter les dispositions des Sages de l'Orient, envers la lumière du Ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profession publique de sagesse & de philosophie, à tout rappeller au jugement d'une vaine raison & à se metttre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvoit pas trouver ses causes dans la nature : ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes

habiles, pour raisonner sur un événement si inoui; ils ne perdent pas le tems en de vaines difficultés, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincère de s'éclaircir & de la connoître. Instruits par la tradition de leurs peres, que les Israélites captifs avoient autrefois portée en Orient, & que Daniel & tant d'autres Prophétes y avoient annoncée sur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroître; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste, les vaines réflexions de l'esprit humain; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer & pour les conduire: que la grace laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la Foi le mérite de sa soumission: & que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière: *Vidimus, & venimus.*

Cependant combien d'ames dans le monde flottantes sur la Foi, ou plutôt asservies par des passions, qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne: combien d'ames ainsi flottantes voyent bien qu'au fond la réligion de nos peres a des caractères de vérité que la raison la plus emportée & la plus fière n'oseroit lui disputer; que l'incrédulité méne trop loin; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose; & que ne rien croire est un parti

encore plus incompréhenſible à la raiſon, que les myſtères qui la révoltent; qui le voyent, & qui s'efforcent d'endormir par des diſputes ſans fin, le ver de la conſcience, qui leur reproche ſans ceſſe leur égarement & leur folie; qui ſous prétexte de s'éclaircir, réſiſtent à la vérité qui ſe montre au fond de leur cœur; qui ne conſultent que pour pouvoir ſe dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu ſatisfaire à leurs doutes; qui ne s'adreſſent aux plus habiles, que pour ſe faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adreſſés? Il ſemble que la Réligion ne ſoit plus que pour le diſcours: ce n'eſt plus cette affaire ſérieuſe où nous n'avons pas un moment à perdre: c'eſt une ſimple matière d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage: c'eſt un délaſſement de l'oiſiveté: c'eſt une de ces queſtions inutiles qui rempliſſent le vuide des converſations, & ſoutiennent l'ennui & la vanité des commerces.

Mais, mes Freres, *le Regne de Dieu ne vient pas avec obſervation.* La vérité n'eſt pas le fruit des contentions & des diſputes, mais des larmes & des ſoupirs: ce n'eſt qu'en purifiant notre cœur dans le ſilence & dans la prière, qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumière du ciel, & ſe rendre dignes de la diſcerner & de la connoître. Un cœur corrompu, dit ſaint Auguſtin, peut voir la vérité; mais il ne ſauroit la goûter,, ni la trouver aimable:

vous avez beau vous éclaircir, & vous instruire ; vos doutes sont dans vos passions : la Réligion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable ; & vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi n'ayez plus d'intérêt que la Réligion soit fausse, & vous la trouverez inconteſtable : ne haïssez plus ses maximes, & vous ne conteſterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non poteſt.*

Augustin lui-même, déja convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvoit encore dans l'amour du plaisir, des doutes & des perplexités qui l'arrêtoient ; ce n'étoient plus les songes des Manichéens, qui l'éloignoient de la Foi ; il en sentoit l'absurdité & le fanatisme : ce n'étoient plus les contradictions prétendues de nos Livres saints ; Ambroise lui en avoit développé le secret, & les mystères adorables : cependant il doutoit encore : la seule pensée qu'il falloit renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la Foi, la lui rendoit encore suspecte. Il auroit souhaité, ou que la Doctrine de Jesus-Christ eût été une imposture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés, sans lesquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce & heureuse. Ainsi, flottant toujours, & ne voulant pas être fixé ; consultant sans cesse, & craignant d'être éclairci ; sans cesse disciple & admirateur d'Ambroise, & toujours agité par les in-

certitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit sa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré ; il proposoit encore des doutes, pour prolonger ses passions ; il vouloit encore être éclairci, parce qu'il craignoit de l'être trop : *Trahebam catenam meam, solvi timens* ; & plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejettoit la vérité, qui se montroit à lui, que parce qu'il la regardoit comme une main victorieuse, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore : *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis.* La lumière du ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des Mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre ; & ils méritent de devenir les prémices des Gentils, & les premiers disciples de la Foi qui devoit soumettre toutes les Nations à l'Evangile : *Vidimus, & venimus.*

S. Aug. in Conf.

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajoûter à la lumière qui nous éclaire, le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est mal-aisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les Mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem : ils consultent les Prêtres & les Docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent : ils demandent uniment, &

sans détour, au milieu de cette grande ville : Où est le Roi des Juifs nouvellement né? *Ubi est qui natus est Rex Judeorum ?* Ils ne proposent pas leur question avec des adoucissemens capables de leur attirer une réponse qui les séduise : ils veulent être éclaircis ; ils ne veulent pas être flattés : ils cherchent la vérité sincérement ; & c'est pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi est qui natus est, &c.*

Nouvelle disposition assez rare parmi les Fidéles. Hélas ! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit & sincère : nous répandons sur tous les pas que nous faisons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vûe : nous consultons ; mais nous mettons nos passions dans un jour si favorable, nous les exposons avec des couleurs si adoucies, & si semblables à la vérité, que nous nous faisons répondre que c'est elle : nous ne voulons pas être instruits ; nous voulons être trompés, & ajoûter à la passion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle est l'illusion de la plûpart des hommes, & de ceux mêmes souvent, qui, touchés de Dieu, sont revenus des égaremens de la vie mondaine. Oui, mes Freres, quelque sincère que paroisse d'ailleurs notre conversion, si nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque point, quelque attachement secret & privilégié, sur lequel nous ne

ſommes pas de bonne foi, ſur lequel nous n'inſtruiſons jamais qu'à demi le guide de notre conſcience ; ſur lequel nous ne cherchons pas ſincèrement la vérité ; ſur lequel, en un mot, nous ſerions même fâchés de l'avoir trouvée : & de-là les foibleſſes des gens de bien fourniſſent tous les jours tant de traits à la dériſion des mondains ; de-là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches & des cenſures, qui ne devroient retomber que ſur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité ; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître : mais une preuve que ce n'eſt là qu'un vain diſcours, c'eſt que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons comme ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence : nos amis ſe taiſent : nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagement : nos inferieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles : on ne nous en parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre plaie : nous ſommes preſque les ſeuls à ignorer notre misère : tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes : on ſent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi ; & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut & ne reſpecta la ſainteté de Nathan, que depuis ſur-tout que

te Prophéte lui eut parlé ſincérement ſur le ſcandale de ſa conduite ; dès ce jour il le regarda juſqu'à la fin comme ſon libérateur & comme ſon pere : & auprès de nous on perd tout ſon mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes : auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les tems propres à s'attirer l'eſtime & la confiance ; les Jean-Baptiſte étoient écoutés avec plaiſir, comme autrefois d'un Roi inceſtueux : mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte ; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous eſt pas permis* ; on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités : le zèle n'eſt plus qu'une humeur ; la charité, qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence, ou une illuſion, dont on couvre ſon orgueil ; la vérité, qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi, ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche ; nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en ſecret ; & par une corruption de cœur, pire peut-être que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la

Matth. 14. 4.

vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit & sincère, comme les Mages.

Aussi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui sembloient les détourner de cette recherche, est une nouvelle preuve qu'elle étoit sincère, & de bonne foi : car, mes Freres, quelle singularité ne présentoit pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grace leur propose ? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de Sages & de Savans, sans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les discours & les dérisions publiques, tandis que tout le reste, ou méprise cette étoile miraculeuse, ou en regarde l'observation, & le dessein de ces trois Sages, comme un dessein insensé, & une foiblesse populaire, indigne de leur esprit & de leurs lumières, seuls ils se déclarent contre le sentiment commun : seuls ils suivent le nouveau guide que le Ciel leur montre : seuls ils abandonnent leur patrie & leurs enfans, & ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité & la sagesse : *Vidimus, & venimus.*

Dernière instruction : ce qui fait, mes Freres, que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous

n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre ame, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes, au milieu desquels nous vivons : nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur ; nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumière du ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre ; le premier coup d'œil que nous jettons ensuite sur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous rassure & répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces momens heureux, où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons ; nous tremblons sur l'avenir ; nous nous proposons une nouvelle vie : un moment après rentrés dans le monde, & ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions : nous nous rendons la fausse paix que nous avions perdue : nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injustice ; nous la sacrifions à l'erreur & à l'opinion publique : elle nous devient suspecte, parce-qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière : & c'est la singularité même de son bienfait, qui nous rend ingrats & rebelles : nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes ; c'est vivre seul au milieu de la multitude ; c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un

monde, ou qui nous condamne, ou qui nous mépriſe ; c'eſt en un mot ; ne compter pour rien les exemples, & n'être touché que des devoirs : nous ne ſaurions comprendre que ſe perdre, c'eſt vivre comme les autres, c'eſt ſe conformer à la multitude : c'eſt ne ſe diſtinguer ſur rien dans le monde ; c'eſt ne former plus qu'un même corps & un même monde avec lui ; puiſque le monde eſt déja jugé ; que c'eſt ce corps de l'Antechriſt, qui périra avec ſon chef & ſes membres ; cette Cité criminelle frappée de malédiction, & condamnée à un anathême éternel. Oui, mes Freres, le plus grand obſtacle, que la grace & la vérité trouvent dans nos cœurs, c'eſt l'opinion publique. Combien d'ames timides n'oſent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles ſont en ſpectacle, ne ſeroit pas pour elles ? ainſi ce Roi d'Aſſyrie n'oſoit ſe déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les Grands de ſa Cour auroient condamné ſa démarche. Combien d'ames foibles, qui, dégoûtées des plaiſirs, ne courent après eux que par un faux honneur, & pour ne pas ſe diſtinguer de celles qui leur en montrent l'exemple ? ainſi Aaron au milieu des Iſraélites, danſoit autour du Veau d'or, & offroit avec eux de l'encens à l'Idole qu'il déteſtoit, parce qu'il n'avoit pas la force de réſiſter tout ſeul à l'erreur publique. Inſenſés que nous ſommes ! c'eſt l'exemple public tout ſeul qui nous raſſure contre la vérité, com-

me si les hommes étoient notre vérité, ou que ce fut sur la terre, & non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous dussions chercher la régle & la lumière qui doit nous conduire.

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines & les violences qu'elle nous offre : aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Evangile, & nous ne la recevons pas avec cette joie, que témoignérent les Mages quand ils revirent l'Etoile miraculeuse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.* Ils avoient vû la magnificence de Jérusalem, la pompe de ces édifices, la majesté de son Temple, l'éclat & la grandeur de la Cour d'Hérode ; mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils eussent été sensibles à ce vain spectacle des pompes humaines : ils voyent tous ces grands objets de la cupidité, sans attention, sans plaisir, sans gout, sans aucune marque extérieure d'admiration & de surprise : ils ne demandent pas à voir les trésors & les richesses du Temple, comme ces Envoyés de Babylone le demanderent autrefois à Ezéchias : uniquement occupés de la lumière du Ciel, qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui se passe dans le monde : sensibles à la seule vérité, qui les a éclairés, tout le reste leur est indifférent ou à charge ; & leur cœur désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité, qui

les réjouisse, qui les intéresse, & qui les console : *Videntes stellam : gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Pour nous, mes Freres, peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu versa dans notre cœur, exciterent en nous une joie sensible : le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord; la nouveauté des lumières qui nous éclairoient, & sur lesquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux ; la lassitude même, & le dégout des passions, dont notre cœur ne sentoit plus que les amertumes & les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous proposions dans un changement, tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute seule plaît: mais ce ne fut-là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Evangile : *Ad horam exultare in luce ejus.* A mesure que la vérité se montroit de plus près, elle nous parut, comme à Augustin encore pécheur, moins aimable, & moins riante. *Quantò propriùs admovebatur, tantò ampliorem incutiebat terrorem.* Quand après ce premier coup d'œil nous eumes examiné à loisir & en détail les devoirs qu'elle nous prescrivoit ; les séparations douloureuses, dont elle nous alloit faire une loi ; la retraite, la prière, les macérations, les violences qu'elle nous montroit comme indispensables : la vie sérieuse, occupée, intérieure où elle nous alloit engager : ah ! dès-lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à

Joan. 5. 35.

S. Aug. in Conf.

nous

nous éloigner d'elle triſtes & inquiets ; toutes nos paſſions lui oppoſerent de nouveaux obſtacles ; tout s'offrit à nous ſous des images lugubres & nouvelles ; & ce qui d'abord nous avoit paru ſi attirant, rapproché de plus près, ne vous parut plus qu'un objet affreux ; une voie rude, effrayante & impraticable à la foibleſſe humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où ſont les ames, qui, comme les Mages après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle ; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vuide de ſes plaiſirs, & la vanité de ſes pompes & de ſes ſpectacles ; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la reſſource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur pareſſe, le ſecours de leur ame ? Et certes, mes Freres, que le monde, que ſes plaiſirs, que ſes eſpérances, que ſes grandeurs paroiſſent vaines, puériles, dégoûtantes, à une ame qui vous a connu, ô mon Dieu ! & qui a connu la vérité de vos promeſſes éternelles ; à une ame qui ſent que tout ce qui n'eſt pas vous ; n'eſt pas digne d'elle ; & qui ne regarde la terre, que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement ! Rien ne peut la conſoler, que ce qui lui montre les biens véritables : rien ne lui paroît digne de ſes regards, que ce qui doit demeurer éternellement ; rien ne ſauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours : rien n'eſt

plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre ; & tous les vains objets de la vanité, ne sont plus pour elle, ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monumens qui lui rappellent le souvenir de ses crimes. *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Voila la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie : voyons dans la conduite des Prêtres, la vérité dissimulée : & après nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous ; apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

II. PARTIE. LE premier devoir que la loi de la charité envers nos freres exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressemens : nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance & les dignités nous donnent dans le monde, divertissent nos devoirs à l'égard de nos freres ; celui de la vérité, dans toutes les situations, est le même : nous la devons aux Grands comme aux petits : à nos sujets comme à nos maitres : à ceux qui l'aiment comme à ceux qui la haïssent : à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui desirent en faire usage pour eux-mêmes : il est des conjonctures, où la prudence permet

de cacher & de diſſimuler : l'amour que nous avons pour nos Freres ; il n'en eſt point où il nous ſoit permis de leur diſſimuler la vérité ; en un mot ; la vérité n'eſt point à nous ; nous n'en ſommes que les témoins, les défenſeurs, & les dépoſitaires : c'eſt la lumière de Dieu dans l'homme qui doit éclairer tout le monde : & lorſque nous la diſſimulons, nous ſommes injuſtes envers nos freres à qui elle appartient comme à nous, & ingrats envers le pere des lumières qui l'a répandue dans notre ame.

Cependant, le monde eſt plein de diſſimulateurs de la vérité : nous ne vivons, ce ſemble, que pour nous ſéduire les uns les autres : & la ſociété, dont la vérité devroit être le premier lien, n'eſt plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, & d'artifice. Or voyons dans la conduite des Prêtres de notre Evangile, tous les divers genres de diſſimulation, dont les hommes ſe rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, une diſſimulation de feinte & de menſonge.

Une diſſimulation de ſilence. Conſultés par Hérode ſur le lieu où le Chriſt devoit naître, ils répondent à la vérité que Béthléem étoit le lieu marqué dans les Prophétes, où devoit s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, in Bethleem Juda* : mais ils n'ajoûtent pas que l'Etoile *Matt.* 2. 5.

prédite dans les livres saints ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des présens adorer le nouveau Chef qui devoit conduire Israël, il ne falloit plus en douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le juste: ils n'assemblent pas les Peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle: ils ne courent pas les premiers à Bethléem, pour animer Jérusalem par leurs exemples. Renfermez dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence ils retiennent la vérité dans l'injustice: & tandis que des Etrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem, que le Roi des Juifs est né: les Prêtres, les Docteurs se taisent, & sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chére de leur nation, & l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les Ministres de la vérité! la bienveillance du Prince les touche plus que le dépôt sacré de la réligion dont il sont chargés: l'éclat du Trône étouffe dans leur cœur la lumière du ciel; ils flattent par un silence criminel un Roi qui les consulte, & qui ne pouvoit apprendre que d'eux seuls la vérité: ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper: & comment la vérité pourra-t'elle jamais aller jusqu'aux Souverains, si les Oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le Trône, n'osent l'annoncer, & se joignent à tous ceux qui

habitent les Cours, pour la cacher & la taire.

Mais ce devoir, mes Freres, à certains égards vous eſt commun avec nous; & cependant il eſt peu de perſonnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne ſe rendent tous les jours coupables envers leurs freres de cette diſſimulation de ſilence. On croit avoir rendu à la vérité, tout ce qu'on lui doit, lorſqu'on ne ſe déclare point contre elle; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, ſoutenir la doctrine du monde, juſtifier ſes abus & ſes maximes, affoiblir ou combattre celles de l'Evangile, blaſphémer ſouvent ce qu'ils ignorent, & s'ériger en juges de la foi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, ſans ſouſcrire à leur impiété, il eſt vrai, mais ſans l'improuver tout haut, & ſe contentant de ne pas autoriſer leurs blaſphémes ou leurs préjugés de ſon ſuffrage.

Or, je dis que comme nous ſommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité; la taire quand on l'attaque à découvert devant nous, c'eſt devenir ſoi-même ſon perſécuteur & ſon adverſaire. Mais j'ajoute que vous ſur-tout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos freres: puiſque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des graces que Dieu vous a faites: vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude: vous ne re-

connoissez pas assez, vous sur-tout, le bienfait de la grace & de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténébres : il vous rappelle à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses & injustes : sans doute en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul ; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maitres y trouveroient, ou leur instruction, ou leur censure : il a voulu favoriser votre siécle, votre nation, votre patrie, en vous favorisant ; car il ne forme des Elus que pour le salut ou la condamnation des pécheurs : son dessein a été de mettre en vous une lumière qui put luire au milieu des ténébres ; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, & qui rendit témoignage à la justice & à la sagesse de sa Loi, au milieu des préjugés & des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche & timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vûes de la miséricorde de Dieu sur vos freres : vous rendez inutile à la gloire, & à l'aggrandissement de son Royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, & dont il vous demandera à vous sur-tout un compte sévére : je dis à vous sur-tout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs & les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépride & déclaré : il étoit en droit d'exiger de vous,

que vous vous déclaraſſiez avec le même courage pour la vérité : cependant, ſa grace d'un zèle partiſan du monde n'a réuſſi qu'à faire un diſciple timide de l'Evangile ; ce grand air de confiance & d'intrépidité avec lequel vous faiſiez autrefois l'apologie des paſſions, vous a abandonné depuis que vous ſoutenez les intérêts de la vertu : cette audace qui impoſoit autrefois ſilence à la vérité, ſe tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur, & la vérité qui rend intrépides & généreux, dit Saint Auguſtin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible & timide.

Je conviens qu'il eſt un tems de ſe taire, & un tems de parler ; & que le zèle de la vérité a ſes régles & ſa meſure ; mais je ne voudrois pas que les ames qui connoiſſent Dieu, & qui le ſervent, entendiſſent tous les jours les maximes de la Réligion renverſées, la réputation de leurs freres attaquée, les abus les plus criminels du monde juſtifiés, ſans oſer prendre les intérêts de la vérité, qu'on deshonore ; je ne voudrois pas que le monde eût ſes partiſans déclarés, & que Jeſus-Chriſt ne put pas trouver les ſiens : je ne voudrois pas que les gens de bien ſe fiſſent une fauſſe bienſéance de diſſimuler les égaremens des pécheurs, dont ils ſont ſans ceſſe témoins : tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les ſoutenir devant eux, & de les défendre. Je voudrois qu'une ame fidéle comprit qu'elle

n'eſt redevable qu'à la vérité ; qu'elle n'eſt ſur la terre que pour rendre gloire à la vérité : je voudrois qu'elle portât ſur le front cette noble fierté qu'inſpire la grace, cette candeur héroïque que produit le mépris du monde & de toute ſa gloire : cette liberté généreuſe & chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'eſpére rien que de Dieu, qui ne craint rien que ſa propre conſcience, qui ne ménage rien que les intérêts de la juſtice & de la charité ; qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la préſence ſeule d'une ame juſte impoſât ſilence aux ennemis de la vertu ; qu'ils reſpectaſſent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée ſur le front, qu'ils craigniſſent ſa ſainte généroſité, & qu'ils rendiſſent du moins hommage par leur ſilence & par leur confuſion à la vertu qu'ils mépriſent en ſecret. Ainſi, autrefois les Iſraëlites occupés de leurs danſes, & de leurs réjouiſſances profanes, & de leurs clameurs inſenſées & impies autour du veau d'or, ceſſent tout, & gardent un profond ſilence, à la ſeule préſence de Moïſe, qui deſcend de la montagne, armé de la ſeule Loi du Seigneur, & de ſa vérité éternelle. Première diſſimulation de la vérité : une diſſimulation de ſilence.

La ſeconde manière dont on la diſſimule, c'eſt en l'adouciſſant par des tempéramens, & par des complaiſances qui la bleſſent. Les Mages ne pouvoient ſans dou-

te ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'étoit assis par ses artifices sur le Trône de David ; il ne jouissoit pas si paisiblement du fruit de son usurpation, qu'il ne craignit toujours que quelque héritier du sang des Rois de Juda, ne vint le chasser de l'héritage de ses Peres, & remonter sur un Trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le Roi des Juifs est né, & le déclarer à un Peuple si zélé pour le sang de David, & si impatient de toute domination étrangère ? Cependant, les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vû en Orient ; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode : ils pouvoient appeller le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel, ou le Desiré des Nations ; ils pouvoient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connoissent pas ces timides ménagemens : persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connoitre ; ils ne savent pas l'envelopper sous des égards, & sous des déguisemens indignes d'elle : ils demandent sans détour, où est né le nouveau Roi des Juifs : & peu contens de le regarder comme le Maître de la Judée, ils déclarent que le Ciel lui-mê-

me lui appartient ; que les astres sont à lui, & ne paroissent dans le Firmament, que pour exécuter ses ordres : *Vidimus enim stellam ejus.*

Les Prêtres & les Docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées ; ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la verité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode : ils suppriment le titre de Roi, que les Mages venoient de donner, & que les Prophétes avoient si souvent donné au Messie, ils le désignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de Doctrine, ou de puissance : ils l'annoncent plutôt comme un Législateur établi pour régler les mœurs ; que comme un Souverain suscité pour delivrer son peuple de la servitude : *Ex te enim exiet dux qui regat Populum meum Israel.* Et quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, Roi, & Conquérant, ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer, & achevent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Destinée déplorable des Grands ! les lévre des Prêtres s'affoiblissent en leur parlant : dès que leurs passions sont connues, elles sont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que sous une double face, dont l'un des côtés leur est toujours favorable : on ne veut pas trahir son ministère à découvert, & les intérêts de la vérité ;

mais on veut les concilier avec ſes intérêts propres : on tâche de ſauver la regle & leurs paſſions, comme ſi les paſſions pouvoient ſubſiſter avec la régle qui les condamne : il eſt rare que les Grands ſoient inſtruits, parce qu'il eſt rare qu'on ne ſe propoſe pas de leur plaire en les inſtruiſant. Cependant la plûpart aimeroient le vérité, ſi elle leur étoit connue : les paſſions & les emportemens de l'âge, favoriſés par tous les plaiſirs qui les environnent, peuvent les entraîner ; mais un fond de Religion leur rend toujours la vérité reſpectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de Princes & de Grands, que de perſonnes de la condition la plus vile ; & que la baſſe complaiſance qu'on a pour eux deshonore plus le miniſtère, & attire plus d'opprobres à la Réligion, que les ſcandales les plus éclatans qui affligent l'Egliſe.

La conduite de ces Prêtres vous paroît indigne, mes Freres : mais ſi vous voulez vous juger vous-même, & vous ſuivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaiſons : de vos entretiens, vous verrez que tous vos diſcours & toutes vos démarches ne ſont que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les prejugés ou les paſſions de ceux avec qui vous avez a vivre : nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire ; nous trouvons toujours un beau côté

dans leurs vices les plus déplorables ; & comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du désir de parvenir, comme des seuls penchans qui font les grands hommes : nous flattons son orgueil ; nous allumons ses désirs par des espérances, & par des prédictions flatteuses & chimériques : nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes, dont il se repaît sans cesse lui-même : nous osons peut être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hazard distribue, & que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'osons blâmer l'insensé, qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie & sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colère : nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes : nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'osons pas ajoûter, que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un Courtisan mécontent de sa fortune & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables : nos jettons habile-

ment un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens & de leurs services ; & par nos ménagemens injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses freres. Que dirai-je? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité & de magnificence : devant un avare, sa dureté & sa sordidité, n'est plus qu'une sage modération, & une bonne conduite domestique : devant un Grand, ses préjugés & ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions, comme son autorité ; & ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons : nous nous transformons en d'autres eux-mêmes : notre grand étude est de connoître leurs foiblesses, pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous ; nous parlons toujours le langage des autres: nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés ; & cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appellons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir & de plaire : *O enfans des hommes ! jusques à quand aimerez-vous la vanité & le mensonge ?* Ps. 4. 3.

Oui, mes Freres, par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes : nous autorisons tous les abus : nous justifions toutes les fausses maximes : nous donnons un air d'innocence à tous les vices : nous maintenons le régne du monde, & de sa doctrine contre celle de Jesus-Christ : nous corrompons la société dont la vérité devoit être le premier lien : nous faisons des devoirs & des bienséances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des piéges, & des occasions inévitables de chute : nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs & de nos égaremens, en un commerce de déguisement & de séduction : par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule ; & quand je dis nous, j'entends principalement les ames qui sont à Dieu, & qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes Freres, je voudrois que les ames fidéles eussent un langage à part au milieu du monde, qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentimens que dans le reste des hommes ; & que tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité : je voudrois que tandis que le monde a ses Balaam, qui autorisent par leurs discours & par leurs conseils le déréglement & la licence ; la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la Loi de Dieu, &

de la sainteté de ses maximes : que tandis que le monde a ses impies & ses faux Sages qui se font une gloire de publier tout haut, qu'il faut jouir du présent, & que la fin de l'homme n'est pas différente de celle de la bête ; la piété eût ses Salomon, qui détrompés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits, que tout est vanité, hors craindre le Seigneur, & observer ses commandemens : que tandis que le monde a ses enchanteurs, qui séduisent les Peuples & les Rois par leurs adulations, & par leurs prestiges ; la piété eût ses Moïse & ses Aaron, qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices & leurs impostures : en un mot, que tandis que le monde a ses Prêtres & ses Docteurs, qui affoiblissent la vérité, comme ceux de notre Evangile ; la piété eût ses Mages, qui ne craignirent pas de l'annoncer devant ceux même à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéramens d'une sage prudence, qui ne paroît accorder quelque chose aux préjugés des hommes, que pour les ramener plus sûrement à la régle & au devoir. Je sai que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets & téméraires ; que les passions des hommes demandent des ménagemens & des égards : que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser & adoucir les remèdes, & les guérir presque toujours à leurs insçu. Je sai que tous les mê-

nagemens, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en sent pas les affoiblissemens, mais les ressources; & que la grande régle du zéle de la vérité, c'est la prudence & la charité. Mais ce n'est pas ce qu'on se propose en l'affoiblissant par des complaisances basses & flatteuses: on cherche à plaire; on ne cherche pas à édifier: on se met soi-même à la place de la vérité; & on veut s'attirer les suffrages qui n'étoient dûs qu'à elle. Et qu'on ne dise pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur & d'ostentation, que de charité, dans les Justes qui se font une gloire de ne pas savoir trahir la vérité: le monde, qui est toujours dans le faux; dont les commerces & les liaisons ne roulent que sur la dissimulation & sur l'artifice, qui s'en fait même une science & un honneur, & qui ne connoît pas cette noble droiture, ne sauroit la supposer dans les autres; c'est sa profonde corruption, qui lui rend suspecte la sincérité & le courage des gens de bien; c'est un procédé qui lui paroît bizarre, parce qu'il est nouveau pour lui; & comme il y trouve de la singularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de-là vient que non-seulement on déguise la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière dissimulation des Prêtres de notre Evangile: une dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les Prophéties en termes obs-

curs & adoucis : ne voyant pas revenir les Mages à Jérusalem, comme ils se l'étoient promis; ils ajoûtent, sans doute pour calmer Hérode, que honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau Roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont osé reparoître; que ce sont des étrangers peu versés dans la science de la Loi & des Prophétes; & que cette lumière du Ciel, qu'ils prétendoient suivre, n'étoit qu'une illusion vulgaire, & un préjugé superstitieux d'une Nation grossière & crédule. Et il falloit bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment; & ne courent pas à Bethléem chercher le Roi nouveau né, comme pour achever de persuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin; à force de ménager les passions des hommes, & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement; nous la sacrifions lâchement, & sans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire : nous trahissons notre conscience, notre devoir & nos lumières : & de-là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables; nous la désavouons, nous la méconnoissons, nous la livrons à l'oppression & à l'injustice; nous nions comme Pierre, qu'on nous ait jamais

vûs de ſes Diſciples : ainſi nous nous faiſons un cœur lâche & rampant, à qui le menſonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux & pliant, qui prend toutes les formes ; & qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur foible & flatteur, qui n'oſe refuſer ſes ſuffrages qu'à la vertu inutile & malheureuſe ; un cœur corrompu & intéreſſé, qui fait ſervir à ſes fins la Réligion, la vérité, la juſtice, & tout ce qu'il y a de plus ſecrets parmi les hommes ; en uu mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux & ſincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère ſoient fort rares dans le monde ; nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat & la honte : les lâchetés sûres & ſecrettes trouvent peu de cœurs ſcrupuleux ; & nous n'aimons ſouvent de la vérité, que la réputation & la gloire.

Il faut prendre garde ſeulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illuſions de notre propre eſprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenſeurs auſſi intrépides & auſſi obſtinés que ceux dont la Foi ſe glorifie. La ſeule vérité digne de notre amour, de notre zèle & de notre courage, eſt celle que l'Egliſe nous montre ; c'eſt pour elle ſeule que nous devons tout ſouffrir ; hors de là, nous ne ſommes plus que les martyrs de notre obſtination & de notre vanité.

O mon Dieu ! verſez donc dans mon

ame cet amour humble & généreux de la vérité, dont vos Elus sont rassasiés dans le ciel, & qui seul fait le caractère des Justes sur la terre : faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles ; pour les honorer par la sainteté de mes mœurs ; pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts ; pour les opposer sans cesse à l'erreur & à la vanité, anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs & les vices avec les personnes : ne permettez pas que je sois un foible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature, & comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon ame : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.* En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin & le dépositaire, il faut encore en être le défenseur : caractère opposé à celui d'Hérode, qui en est aujourd'hui l'ennemi & le persécuteur. Derniére instruction que nous fournit notre Evangile : la vérité persécutée.

III. PART.

SI c'est un crime de résister à la vérité, lorsqu'elle nous éclaire ; de la retenir dans l'injustice, lorsque nous la devons aux autres ; c'est le comble de l'iniquité, & le caractère le plus marqué de réprobation, de la persécuter & de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le

monde que cette persécution de la vérité; & l'impie Hérode, qui s'éleve aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premiérement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, & qui entraîne tout Jérusalem par son exemple: *Turbatus est, & omnis Jerosolyma cum illo:* & c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il l'a persécute en tâchant de corrompre les Prêtres; & en dressant même des embuches à la piété des Mages: *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis:* & c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin, il l'a persécute, en repandant le sang innocent: *Et mittens occidit omnes pueros*: & c'est une persécution de force & de violence. Or, mes Freres, si la briéveté d'un Discours me permettoit d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupables.

Matth. 2. 3.

Ibid. ℣. 7.

Ibid. ℣. 16.

Car, qui peut se flatter, premièrement, de n'être pas du nombre des persécuteurs de la Vérité par les scandales? Je ne parle pas même de ces ames désordonnées, qui ont levé l'étendart du crime & de la licence, & qui ne ménagent presque plus rien auprès du Public: les scandales les plus éclatans ne sont pas toujours le plus à craindre; & le désordre déclaré, & poussé à un certain point, nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite,

que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siécle, & dont la conduite d'ailleurs régulière, non seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime & les louanges des hommes : & je dis, qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples ; qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & les régles de la vérité ; qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite des plaisirs est une précaution inutile ; que l'amour du monde & l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles ; que le goût des spectacles, de la parure, & des amusemens publics est un goût innocent ; & qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité ; & d'autant plus dangereuse, que c'est une persécution autorisée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde ; qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix & de la société ; & qui fait plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans & les supplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde & de ses maximes : & je dis qu'ils persécutent

la vérité par ces triſtes reſtes d'infidélité & de foibleſſe ; qu'ils la font blaſphémer par les impies & par les pécheurs ; qu'ils autoriſent les diſcours inſenſés du monde contre la piété des Serviteurs de Dieu ; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y ſentiroient diſpoſées ; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y reſter ; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou ſuſpecte ou ridicule. Ainſi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans ſon Prophéte, l'infidéle Iſrael, c'eſt-à-dire, le monde, juſtifie ſes égaremens en les comparant aux infidélités de Juda, c'eſt à-dire, aux foibleſſes des gens de bien : *Juſtificavit animam ſuam averſatrix Iſrael, comparatione prævaricatricis Judæ* : c'eſt-à-dire, que le monde ſe croit en ſûreté, lorſqu'il voit que les ames qui font profeſſion de piété ſont de ſes plaiſirs & de ſes inutilités ; ſont vives comme les autres hommes ſur la fortune, ſur la faveur, ſur les préférences, ſur les injures ; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les diſtinctions & les graces, & font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus ſûrement : ah ! c'eſt alors que le monde triomphe, que ce paralléle le raſſure : c'eſt alors que trouvant que la vertu des gens de bien reſſemble à ſes vices, il eſt tranquille dans ſon état, il croit qu'il ſeroit inutile de changer, puiſqu'en changeant de nom on re-

Jerem. 3. 11.

tient encore les mêmes choſes : *Juſtificavit animam ſuam averſatrix Iſraël, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'eſt ici où je ne ſaurois m'empêcher de dire avec un Apôtre, à vous, mes Freres, que Dieu a rappellés des voies du monde & des paſſions, à celles de la vérité & de la juſtice : conduiſons-nous de telle ſorte parmi les mondains, qu'au lieu que juſques-ici ils ont décrié la vertu, & mépriſé ou cenſuré ceux qui la pratiquent ; les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures & ſaintes, notre patience dans les mépris, notre ſageſſe & notre circonſpection dans le diſcours, notre modeſtie & notre humanité dans l'élévation, notre égalité & notre ſoumiſſion dans les diſgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos Maîtres, notre charité pour tous nos freres, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur faſſent reſpecter & envier même la deſtinée de la vertu, & les diſpoſent à recevoir la grace de la lumière & de la vérité, lorſqu'elle daignera les viſiter ; & les éclairer ſur leurs voies égarées : *conuerſationem veſtram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos conſiderantes, glorificent Deum in die viſitationis.* 1. Petr. 2. 12. Fermons la bouche par le ſpectacle d'une vie irrépréhenſible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore, ren-

dons-là respectable, si nous voulons lui attirer des partisans, fournissons au monde des exemples qui le condamnent, & non des censures qui le justifient, accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, & qu'elle a pour elle non-seulement la promesse d'une vie & d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens, & les seuls plaisirs de la vie présente : *promissionem habens vitæ, quæ nunc est, & futuræ.* 1. Tim. 4. 8.

A cette persécution de scandale; Hérode ajoûte une persécution de séduction : il tente la sainteté & la fidélité des Ministres de la loi : il veut faire servir à l'impiété de ses desseins, le zèle & la sainte générosité des Mages : enfin il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle maniére dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premiérement, nous affoiblissons la piété des ames justes, en taxant leur ferveur d'excès, & nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le Tentateur, à changer leur pierres en pain, c'est-à-dire, à rabattre de leur austérité, & à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée & plus commune : nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant

voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité & leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuyent; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité & leur foiblesse; nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu, & les difficultés de la persévérance: nous les ébranlons par l'exemple des ames infidèles, qui; après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière & ont abandonné l'ouvrage: que dirai je: nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, & nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisiémement, nous gênons par notre autorité le zèle & la piété des personnes qui dépendent de nous: nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu: nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi: nous leur interdisons des pratiques & des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer: en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, & faisant envers ces ames l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talens à la destruction

du régne de Jesus-Christ : les talens du corps, à inspirer des passions injustes ; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs ; à corrompre les ames pour lesquelles Jesus-Christ est mort : les talens de l'esprit, à persuader le vice ; à l'embellir de tous les agremens les plus propres à cacher sa honte & son horreur ; à présenter le poison sous un appas doux & agréable, & à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où jusqu'à la fin des siécles, un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses freres les passions déplorables qui l'avoient asservi pendant sa vie, verra croître son supplice & ses tourmens, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre ; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des ames qu'il avoit rachetées ; d'outrager encore sa sainteté & sa puissance, de perpétuer sa revolte & ses désordres jusqu'au-delà du tombeau, & de faire jusqu'à la consommation des siécles, des crimes de tous les hommes, ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom & de ma gloire, qui dressent des embuches à mon peuple : je m'éleverai contre eux au jour de ma colère : je leur redemanderai le sang de leurs freres, qu'ils ont séduits, & qu'ils ont fait périr ; je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire

qu'ils ont ravie, *Væ genti insurgenti super genus meum.*

Mais un dernier genre de persécution encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appellée une persécution de force & de violence. Hérode enfin n'avançant rien par ses artifices, léve le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de Jesus-Christ, & veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le seul récit de la cruauté de ce Prince impie nous fait horreur, & il ne paroit pas qu'un exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics & déclarés de la verité : & si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des tyrans, & par l'effusion du sang de ses enfans, elle est encore tous les jours persecutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions & de leurs censures.

Oui, mes Freres, ces discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des Serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens consolent sa gloire, de vos crimes & de vos outrages ; ces dérisions de leur zèle & de leur sainte yvresse pour leur Dieu ; ces traits piquans, qui de leur personne

retombent sur la vertu, & font la plus dangereuse tentation de leur pénitence ; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes : ce langage de blasphéme & de mocquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction qui donne des noms d'ironie & de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur foiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice ; voilà ce que j'appelle avec les Saints une persécution ouverte & déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frere, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie : vous voulez lui ravir l'innocence & la vertu : ils ne s'en sont pris qu'à son corps ; vous en voulez à son ame : *Carnem persecutus est imperator ; tu in christiano spiritum persequeris.*

Eh ! quoi, mes Freres, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits ? (c'est ce que les premiers défenseurs de la Foi, les Tertulien & les Cyprien disoient autrefois aux Payens persécuteurs des Fidèles ; & faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des Chrétiens ?) n'est-ce pas assez ? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent ? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on

l'adore ? *Deum nec colis, nec coli omninò permittis* ? Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées ; vous les excusez, que dis-je ? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes ; & il n'y a qu'une ame juste & fidèle, qu'un Serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, & qui réussisse à s'attirer vos mépris & vos censures ? *Solus tibi displicet Dei cultor* ? Mais, mes Freres, les plaisirs des théâtres & des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, & on n'y trouve point à redire : la fureur du jeu à ses partisans déclarés, & on le souffre : l'ambition a ses adorateurs & ses esclaves, & on les loue : la volupté a ses victimes & ses autels, & on ne lui dispute pas : l'avarice a ses idolâtres, & on n'en dit mot : toutes les passions comme autant de divinités sacrilèges ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise ; & le Seigneur tout seul de l'Univers, & le souverain de tous les hommes, & Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, on ne pourra l'être impunément, & sans qu'on y trouve à redire ? *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impunè quod colitur.*

Grand Dieu ! vengez donc vous-même votre gloire : rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs, l'honneur & l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir : ne faites plus sortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, & de la sainte simplicité de vos Prophétes : mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels & plus insatiables que les lions & les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets, & par les fureurs de leurs propres passions : ils puissent connoitre tout le mépris & toute l'excellence de la vertu qu'ils mépriſent, & aspirer au bonheur & à la destinée des ames qui vous servent.

Car, mes Freres, vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instrumens dont le démon se sert pour tenter les Elus, & les entraîner, s'il étoit possible, dans l'erreur : faut-il que vous ne soyez sur la terre, que pour justifier les prédictions des livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en Jesus-Christ ? faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi & de la vertu, qui doit durer autant que l'Eglise, ne trouve sa suite & sa perpétuité, qu'en vous seuls : faut-il qu'au défaut des tyrans & des supplices, l'Evangile trouve encore en vous seuls son écueil & son scan-

dale ? Renoncez donc vous-même à l'espérance qui est en Jesus-Christ : unissez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blasphément sa gloire & sa divinité, s'il vous paroît si digne de risée de vivre sous ses loix, & observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le servons & qui l'adorons ; il pourroit avoir pitié de notre crédulité & de notre foiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir, & à une espérance qui lui paroîtroit chimérique & fabuleuse ; mais du moins, il seroit forcé d'avouer, que si nous ne nous trompons pas, & que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages & les plus estimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oseriez douter de la certitude de la foi & de l'espérance qui est en Jesus-Christ, de quels yeux cet infidéle regarderoit-il les censures que vous faites de ses Serviteurs ? Vous vous prosternez devant sa Croix, vous diroit-il, comme devant le gage de votre salut, & vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, & qui mettent en elle toute leur espérance ! vous l'adorez comme votre Juge ; & vous méprisez, & vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent & qui travaillent à se le rendre favorable, vous le croyez fidéle dans sa parole, & vous regardez comme des esprits foibles ceux qui se confient en lui, & qui sacrifient tout à la grandeur & à la certitude de ses

promeſſes ! ô homme ſi étonnant, ſi plein de contradictions, ſi peu d'accord avec vous-même, s'écrieroit l'infidéle, il faut donc que le Dieu des Chrétiens ſoit bien grand & bien ſaint, puiſqu'il n'a parmi ceux qui le connoiſſent que des ennemis de votre ſorte.

Reſpectons donc la vertu, mes Freres; honorons les dons de Dieu & les merveilles de ſa grace, dans ſes Serviteurs : méritons par nos égards, & par notre eſtime pour la piété, le bienfait de la piété même, regardons les gens de bien comme les ſeuls qui attirent encore les graces du Ciel ſur la terre, comme des reſſources établies pour nous reconcilier un jour avec Dieu, comme des ſignes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, & continue ſes miſéricordes ſur ſon Egliſe : encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, ſi nous ne pouvons encore les ſoutenir par nos exemples : applaudiſſons à leur changement : ſi nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faiſons nous honneur du moins de les défendre, ſi nos paſſions ne nous permettent pas encore de les imiter : mettons la vertu en honneur : n'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons ſur la fidelité des hommes qu'autant qu'ils ſont fidéles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins & nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui ſeul qui peut les conſoler : ne croyons

dans

dans nos intérêts véritables, que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut : applanissons les voies de notre conversion : préparons le monde, par notre respect pour les Justes, à nous voir un jour sans surprise, Justes nous-mêmes : ne nous faisons pas par nos dérisions & par nos censures, un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement & si publiquement mépriſée : rendons gloire à la vérité ; & afin qu'elle nous délivre, recevons-là avec réligion comme les Mages, dès qu'elle se montre à nous ; ne la dissimulons pas comme les Prêtres, lorsque nous la devons à nos freres ; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité, & consommés dans la charité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.
Sur le bonheur des Juſtes.

DIVISION. *Le bonheur des Juſtes ici-bas, conſiſte : I. Dans les lumières de la Foi, qui adouciſſent toutes les peines de l'ame fidéle & qui rendent celles du pécheur plus amères. II. Dans les douceurs de la Grace, qui calment toutes les paſſions, & qui, réfuſées au cœur corrompu, le laiſſent en proie à lui-même.*

I. PARTIE. Soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le paſſé & ces tems d'égarement qui précéderent ſa pénitence ; ſoit qu'elle ſoit attentive à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux dans le monde ; ſoit enfin qu'elle jette la vûe dans l'avenir, ſa foi lui fournit des motifs de conſolation & de joie : au lieu qu'une ame qui vit dans le déſordre, ne trouve dans trois ſituations, que des amertumes & des terreurs ſecrettes.

1. Quelque livré que ſoit un pécheur aux plaiſirs, il ne peut empêcher que ſes crimes ne reparoiſſent en certains momens à ſon ſouvenir ; & ces images importunes le trou-

blent, le fatiguent & le confondent, en lui montrant comme réunis en un point de vûe, des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs, ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux. Le ſort d'une ame juſte eſt bien différent ; le ſouvenir de ſes fautes même, quoiqu'accompagné de gémiſſemens & de larmes, porte avec ſoi la douceur & la conſolation ; puiſqu'elle ne ſauroit rappeller la ſuite de ſes égaremens, ſans découvrir l'enchaînement des miſéricordes de Dieu ſur elle.

2. Si le paſſé eſt une ſource de conſolations ſolides pour les ames fidéles ; ce qui ſe paſſe à leurs yeux ne conſole pas moins leur piété : l'inconſtance, l'injuſtice, la cenſure du monde, ſi déſolantes pour ceux qui l'aiment, ne ſervent qu'à leur faire ſentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3. Enfin, la Foi, en découvrant au Juſte la couronne de gloire qui lui eſt préparée, & au pécheur les ſupplices qu'il mérite ; rend la penſée de l'avenir auſſi douce & conſolante pour l'un, que triſte & accablante pour l'autre.

II. Partie. *Le bonheur des Juſtes en cette vie conſiſte dans les douceurs que la Grace leur procure : les unes ſont intérieures & ſecrettes ; les autres extérieures & ſenſibles.*

1. Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidéle, c'eſt d'établir une paix ſolide dans ſon cœur & de la réconcilier avec elle-même ; au lieu que le

pécheur eſt toujours en guerre avec lui même, & traîne par-tout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouiſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts, & des inquiétudes; mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame; au-dedans régne toujours un calme profond.

La ſeconde conſolation de la grace, c'eſt l'amour, qui adoucit aux Juſtes la rigueur de la loi, & change le joug de Jeſus-Chriſt, qui paroît inſupportable aux pécheurs, en un joug doux & conſolant pour eux. Car tel eſt le caractère du ſaint amour, lorſqu'il eſt maître d'un cœur; où il adoucit les peines qu'il cauſe, où il les change même en de ſaints plaiſirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il eſt malheureux; car plus il aime le monde, plus ſes paſſions ſe multiplient, plus ſes déſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent: la vivacité de ſon amour eſt la ſource de toutes ſes peines, parce que le monde, qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le remède: c'eſt de quoi les amateurs du monde conviennent eux mêmes, lorſque les paſſions plus réfroidies leur permettent de faire quelqu'uſage de la raiſon.

2. Avantages extérieurs de la Grace. Ce qui rend la deſtinée des gens de bien encore plus digne de tous nos ſouhaits, c'eſt que, lorſque les conſolations intérieures viennent

à leur manquer, ils ont les ſecours extérieurs de la piété, le ſoutien des Sacremens, qui ne ſont plus pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triſte bienſéance qui le gêne & qui l'embarraſſe, les exemples des Saints dont le pécheur détourne la vûe, de peur d'y voir ſa condamnation ; les myſtères adorables, qui ne laiſſent ſouvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par ſa préſence ; les cantiques ſaints & les prières de l'Egliſe, qui ſe changent pour le pécheur en un triſte ennui ; enfin la conſolation des divines Ecritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

La mort du pécheur & la mort du Juſte.

DIVISION. I. *Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image conſolante de la mort du Juſte.*

I. PARTIE. Rien n'eſt plus affreux que le pécheur mourant ; car de quelque côté qu'il ſe tourne, ſoit qu'il rappelle le paſſé ; ſoit qu'il conſidére le préſent ; ſoit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de déſeſpérant & de capable de réveiller en lui les images les plus ſombres & les plus funeſtes.

1. Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre ? des peines inutiles, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant des crimes qui vont durer éternellement.

2. Ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné : ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point, & cependant l'y voilà arrivé ſans préparation ; Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, lorſque parvenu à ce qu'il avoit ſi vivement déſiré, il exhortoit ſon ame à jouir en paix du fruit de ſes travaux : il va mourir, & Dieu permet que perſonne n'oſe le lui dire, abandonné de tous les ſecours de l'art, il ſe flatte, il eſpère encore; il n'emploie ce qui lui reſte de raiſon qu'à ſe ſéduire lui-même : mais enfin il eſt forcé de voir que le monde l'a toujours trompé: & ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource.

Les ſéparations qui ſe font en ce dernier moment, ne ſont pas moins accablantes pour le pécheur : plus il tenoit au monde, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer; autant de ſéparations, autant de morts pour lui ; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, & il ne ſaiſit que des phantômes.

Ses changemens. Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité ; dès qu'on n'eſpère plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans ſon corps ; cette chair qu'il avoit tant idolâtrée, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3. La penſée de l'avenir met le comble aux peines & au malheur du pécheur mourant; i

s'eſt fait autrefois une gloire de ne le pas craindre ; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, & le voilà foible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains ſuppliantes ; ou ſombre, taciturne, agité, & ne roulant au-dedans que des penſées affreuſes.

II. Partie. *Image conſolante de la mort du Juſte.* La grace ſurmonte en lui cette horreur de la mort naturelle à tous les hommes ; & ce qui forme le déſeſpoir du pécheur mourant, devient alors dans le Juſte une ſource abondante de conſolations.

1. Il trouve dans le ſouvenir du paſſé la fin de ſes peines. Qu'offre-t-il en effet à l'ame fidéle ? des privations, des violences & des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement récompenſées. Quand on eſt arrivé au port, qu'il eſt doux de rappeller le ſouvenir des orages & de la tempête ? ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé ne rappelle auſſi au Juſte ſes infidélités & ſes chûtes ; mais ce ſont des chûtes expiées par les gemiſſemens de la pénitence qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame : ainſi les larmes qu'il répand ne ſont plus que des larmes de joie & de reconnoiſſance.

2. Tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux ; le monde qui s'enfuit ; tout ce phantôme de vanité qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté eſt encore pour l'ame juſte une ſource de conſolations. En effet à la différence du pécheur : premièrement, rien ne la ſurprend ; le jour du Seigneur ne la ſurprend point ; elle l'attendoit, elle le déſiroit, elle s'y préparoit ;

le monde qui diſparoit avec toutes ſes vanités ne la ſurprend pas non plus; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vû, comme une figure qui paſſe & comme une fumée. Secondement, elle ne ſe ſépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette: car que regretteroit elle? le monde, ſes biens, ſes dignités, ſes proches, ſes amis, ſon corps? la foi l'a déja ſéparée de toutes ces choſes, & ſon cœur n'y a jamais été attaché pendant ſa vie. Troiſiémement enfin, les changemens qui ſe font au lit de la mort ne changent rien dans l'ame fidéle: ſa raiſon s'éteint, il eſt vrai; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée ſous le joug de la foi: tous ſes ſens s'émouſſent & perdent leur uſage naturel; mais depuis long-tems elle ſe l'étoit interdit à elle-même: rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort.

3. Ce qui achéve de la remplir de joie & de conſolation, c'eſt la penſée de l'avenir. Durant ſa vie mortelle elle n'oſoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu; elle frémiſſoit à la ſeule penſée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les juſtices mêmes: mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui ſe montre à elle, calme ſes agitations; les frayeurs ceſſent tout d'un coup & ſe changent en une douce eſpérance: elle voit déja, comme Etienne, le ſein de la gloire, & le Fils de l'homme à la droite de ſon Pere tout prêt à la recevoir. Auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin an-

noncer à cette ame que ſon heure eſt venue & que l'éternité approche; avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces reçoit-elle cette heureuſe nouvelle!

LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement univerſel.

DIVISION. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par ſon aveuglement : aux autres, par ſes diſſimulations & par ſes artifices : dans ce grand jour il ſe connoîtra, & il ſera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

I. PARTIE. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même ; & voici les circonſtances de ce formidable examen.

1. Il ſera le même à l'égard de tous les hommes ; la différence des ſiécles, des âges, des pays, des conditions, de la naiſſance, du tempérament n'y ſera plus comptée pour rien.

2. Cet examen ſera univerſel; c'eſt-à-dire, qu'il rappellera toutes les circonſtances de la vie, les foibleſſes de l'enfance, les emportemens de la jeuneſſe, l'ambition & les ſoucis d'un âge plus mûr : l'endurciſſement & les chagrins d'une vieilleſſe peut-être encore voluptueuſe.

3. Outre l'hiſtoire extérieure de nos mœurs qui ſera toute rappellée, on développera encore à nos yeux l'hiſtoire ſecrette de notre cœur ; cette viciſſitude de paſſions qui s'é-

roient toujours ſuccédées les unes aux autres au-dedans de nous, & que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes; une lumière ſoudaine éclairera cet abîme, & dévoilera ce myſtère d'iniquité.

4. A l'examen des maux que nous avons faits, ſuccédera celui des biens que nous avons manqué de faire: on nous rappellera les omiſſions infinies dont notre vie a été pleine, & ſur leſquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5. Cet examen ſera ſuivi de celui des graces & des dons naturels dont vous aurez abuſé: c'eſt ici où le compte ſera terrible; vous ſerez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui.

Juſqu'ici le juſte Juge ne vous a examiné que ſur les crimes qui vous ſont propres: que ſera-ce, lorſqu'il entrera en compte ſur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occaſion, ou la cauſe dans les autres, & qui vous ſeront imputés? quel nouvel abîme!

II. PARTIE. *Non-ſeulement le pécheur ſera montré à lui-même, il ſera encore montré à toutes les créatures; & quelle ſera alors ſa confuſion!*

Pour la bien comprendre, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre & au caractère des ſpectateurs qui ſeront témoins de ſa honte: ſecondement, au ſoin qu'il avoit pris de cacher ſes foibleſſes & ſes diſſolutions aux yeux des hommes, lorſqu'il étoit ſur la terre: troiſièmement enfin, à ſes qualités perſonnelles.

1. Au nombre & au caractère des ſpecta-

teurs. Toutes les reſſources qui peuvent adoucir ici bas la plus humiliante confuſion, manqueront en ce grand jour à l'ame réprouvée. Première reſſource : ſur la terre, lorſqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé ſur un petit nombre de témoins. on a pu même s'éloigner d'eux dans la ſuite des tems ; on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs ſa première réputation : mais au dernier jour tous les hommes aſſemblés liront ſur le front du pécheur l'hiſtoire de ſes déſordres, ſans qu'il puiſſe ſe ſouſtraire à leurs regards. Seconde reſſource : ſur la terre, lors même que notre honte eſt publique, il ſe trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'eſtime, ou du moins l'indulgence nous aide à ſoutenir le poids de la cenſure publique : mais au dernier jour la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte. Troiſième reſſource : ſur la terre, s'il ne ſe trouve point d'amis que nos malheurs intéreſſent, il eſt au moins des perſonnes indifférentes que nos fautes ne bleſſent pas, & ne révoltent pas contre nous : mais dans ce jour terrible nous n'aurons point de ſpectateurs indifférens ; le pécheur ſera l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui ſont inanimées s'éleveront contre lui à leur manière. Première circonſtance de la confuſion de l'ame criminelle ; la multitude & le caractère des témoins.

2. La ſeconde naît du ſoin que prend ici-bas le pécheur de ſe déguiſer aux yeux des

hommes. Comme nous ſommes pleins de paſſions, & que les paſſions ont toujours quelque choſe de bas & de mépriſable; toute notre attention eſt d'en cacher la baſſeſſe, & de nous donner pour autres que nous ne ſommes : ſoins inutiles ! vous ne couvrez, dit le Prophéte, vos déſordres que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour d'un ſeul ſouffle de ſa bouche, & alors quel ſera l'excès de votre confuſion?

3. Enfin, la dernière circonſtance qui rendra la honte du pécheur accablante, ce ſeront ſes qualités perſonnelles. Vous paſſiez pour ami fidéle, ſincère, généreux; on vous regardoit comme un homme intégre & d'une probité à l'épreuve dans l'adminiſtration de votre charge; on vous croyoit un digne Miniſtre du ſanctuaire : mais vous jouiſſiez injuſtement de l'eſtime des hommes; vous ſerez connu, & votre confuſion ſera d'autant plus accablante qu'elle ſera éternelle.

LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les afflictions.

DIVISION. *On oppoſe tous les jours dans le monde trois prétextes à l'uſage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de la propre foibleſſe. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obſtacles qu'elles ſemblent mettre à notre ſalut. Ce ſont ces prétextes qu'il faut confondre.*

I. PARTIE. Premier prétexte : *La propre*

foibleſſe. On avoue & on ſe plaint qu'on n'eſt pas né aſſez fort; qu'on eſt d'un caractère trop ſenſible pour conſerver un cœur ſoumis & tranquille dans l'affliction. Mais c'eſt parce que vous êtes foible, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes: car ce ne ſont pas les forts qui ont beſoin d'être éprouvés; ce ſont les foibles. Votre foibleſſe, d'ailleurs, vient de votre cupidité; & la proſpérité ne ſeroit propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force: dire donc que l'on eſt foible, pour excuſer ſon impatience; c'eſt dire que l'Evangile tout entier n'eſt pas fait pour nous. Enfin, quelque foibles que nous puiſſions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous ſoyons éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces; & que ſon deſſein, en répandant des amertumes ſur notre vie, eſt de nous purifier & de nous ſauver.

II. Partie. Second prétexte: *L'excès & la nature des afflictions.* Nous nous perſuadons que nous porterions avec réſignation des croix d'une autre eſpéce; mais que celles dont le Seigneur nous accable ſont d'un caractère à ne recevoir aucune conſolation, & qu'il eſt difficile de conſerver ſa patience & l'égalité dans un état où le hazard paroît avoir raſſemblé pour nous ſeuls mille circonſtances déſolantes.

Mais premièrement, plus nos afflictions nous paroiſſent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard: plus

nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, puiſqu'il nous méne par des voies ſi ſingulières. Secondement, des calamités communes n'auroient réveillé notre foi que pour un inſtant; les plaiſirs, les conſolations humaines auroient bien-tôt charmé notre triſteſſe, & nous auroient rendu le goût du monde & de ſes vains amuſemens : ainſi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes & conſtantes, a voulu prévenir notre inconſtance, & nous attacher pour toujour à ſon ſervice. Troiſièmement, ſi nous mettons dans une balance, d'un côté nos crimes, de l'autre nos afflictions: nous trouverons que nous ſouffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de ſouffrir. Enfin, c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes, & notre dureté pour nos freres, qui groſſiſſent à nos yeux nos propres malheurs : ils nous paroîtroient moins grands ſi nous étions paſſionnés & plus compâtiſſans.

III. Partie. Troiſième prétexte : *Les obſtacles que les afflictions ſemblent mettre au ſalut.* Quand on exhorte les ames que Dieu afflige, de faire de ces afflictions paſſagères le prix du ciel & de l'éternité ; elles répondent ſouvent, que dans cet état d'accablement on n'eſt capable de rien ; que les contradictions au milieu deſquelles on vit aigriſſent l'eſprit & révoltent le cœur, & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des afflictions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus

coupable : le plus coupable ; car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des situations incompatibles avec notre salut ; elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : le plus insensé ; car une ame ne revient à Dieu qu'en se détachant de ce monde misérable ; & rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR LA CONCEPTION.

DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grace reçûe. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace.*

I. PARTIE. *Fidélité de précaution.* Trois écueils sont à craindre pour les ames qui commencent à servir Dieu : 1. leur propre fragilité, qui les entraîne : 2. le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens : 3. enfin l'oubli de la grace qu'elles ont reçûe.

Or à ces trois écueils si dangéreux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions ; 1. à la propre fragilité, une séparation entière du monde ; 2. à une vaine délicatesse sur les jugemens publics, une insensibilité

héroïque aux diſcours & aux penſées frivoles des hommes ; 3. à l'oubli de la grace, une reconnoiſſance continuelle & proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

II. Partie. *Fidélité de correſpondance.* Quelles ſont les ſources les plus ordinaires de nos rechutes? c'eſt 1. de ne pas ſuivre toute la force & toute l'étendue de la grace; qui nous a rappellés de l'égarement : c'eſt 2. de ſortir de la voie par où elle vouloit nous conduire ; c'eſt enfin de ſe décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obſtacle que le démon ou notre propre foibleſſe nous oppoſe. Or Marie offre à la grace une correſpondance d'état, & une correſpondance de perſévérance qui acheve de nous inſtruire.

LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le délai de la converſion.

Division. *Le pécheur différe ſa converſion : I. Ou parce qu'il croit que la grace lui manque. II. Ou parce qu'il s'imagine qu'un jour revenu du monde & de ſes paſſions, il ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement. Deux prétextes que je me propoſe aujourd'hui de combattre.*

I. Partie. Premier prétexte. La grace me manque, dit-on, & je l'attens : la converſion n'eſt pas l'ouvrage de l'homme : c'eſt-

à

à Dieu ſeul à changer le cœur. Prétexte vulgaire, mais injuſte, ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allégue; téméraire & ingrat, ſi nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend: inſenſé & inſoutenable, ſi nous l'examinons en lui-même.

1. Si nous conſiderons le pécheur qui l'allégue, il eſt injuſte. Car plein de paſſions comme vous êtes, mon Frere, avez-vous raiſon d'attendre & d'exiger que Dieu vous faſſe ſentir un grand goût pour la piété? cela eſt-il même poſſible? Mais je dis plus: Secondement, quand Dieu opéreroit dans votre cœur, ſentiriez-vous l'opération de ſa grace? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous? quand il vous toucheroit, ce ſentiment auroit-il quelque ſuite pour votre converſion? Troiſiémement enfin, ſur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grace vous manque? votre vie toute entiere n'eſt-elle pas un enchaînement de graces continuelles? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grace, c'eſt ſe convertir ſans qu'il en coûte rien; ah! je vous réponds que ſur ce pied-là vous ne l'aurez jamais, & que c'eſt être réſolu de périr, d'attendre une grace de cette nature.

2. Ce prétexte eſt téméraire & ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu eſt le maître de vous convertir & de vous ſauver quand il voudra; c'eſt-à-dire, que votre ſalut, cette unique affaire que vous ayez ſur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé, pour la prendre toute entière ſur lui ſeul: mais dans quel

Evangile nous montrerez-vous cette promeſſe? ce ne ſera pas aſſurément dans celui de Jeſus-Chriſt.

3. Enfin ce prétexte eſt inſenſé en lui-même. Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous? que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend, ne vous damneront pas? vous n'oſeriez-le dire: que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres en attendant que la grace vous ſoit donnée? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne: que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion? mais tous les pécheurs qui différent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés: que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre ſalut? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété: que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant? mais vous n'avez donc auſſi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué. La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſoit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies & éloigner tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile.

II. Partie. Second prétexte: *On ſe flatte qu'un jour, revenu du monde & de ſes paſſions, on ſera plus en état de commencer une*

vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement.

Mais, 1. qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2. Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur ? l'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jéſabel, d'Hérodias? non, l'âge n'a point encore fait de converſion. D'ailleurs le Seigneur n'eſt-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges ? pourquoi lui ôterez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? Enfin plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables : vous pouvez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent; mais vos paſſions ne finiront pas pour cela ; ou ſi le tems & le dégoût y mettent fin, vous n'en ſerez pas plus avancé pour le ſalut : votre cœur, libre de paſſion particulière, ſera comme plein d'une paſſion univerſelle ; & la difficulté de ſortir de cet état ſera d'autant plus grande, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3. Mais la converſion ; dites-vous, eſt un coup d'éclat, qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir. Eh quoi, en différant de vous convertir vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ? & en vous convertiſſant aujourd'hui vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? d'ailleurs la choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? & quand

vous auriez le malheur de retomber, ne ſeroit ce pas toujours un avantage d'avoir paſſé quelque tems dans la pratique de la vertu, & un ſujet d'eſpérer des graces plus puiſſantes de la bonté de Dieu?

LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

ſur les diſpoſitions à la Communion.

DIVISION. *Quatre diſpoſitions ſont néceſſaires pour communier dignement & avec fruit: Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner: Une foi prudente qui nous faſſe éprouver: Une foi ardente qui nous faſſe aimer: Une foi généreuſe qui nous faſſe immoler. C'eſt le précis de la doctrine de l'Apôtre, & le ſujet de ce diſcours.*

I. DISPOSITION. *Une foi reſpectueuſe qui nous faſſe diſcerner* qui, malgré le voile dont le véritable Moyſe ſe couvre ſur cette montagne ſainte, ne laiſſe pas de voir toute ſa gloire; qui eſt ſaiſie d'une horreur réligieuſe à la ſeule préſence du ſanctuaire; qui ſent tout le poids de la préſence d'un Dieu, & qui effrayée s'écrie comme Pierre: Retirez-vous de moi, Seigneur, parceque je ne ſuis qu'un homme & un homme pécheur.

Mais en reſte-t'il de cette foi ſur la terre? on croit, mais d'une foi ſuperficielle, qui s'en tient, pour ainſi dire, à la ſurface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les myſtères qui ſe termine à des hommages extérieurs, qui ne ſent rien: qui n'a point de

ſuite dans la vie ; en un mot, qui n'a rien de vif, rien de grand, de ſublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre.

II. Disposition. *Une foi ardente qui nous faſſe éprouver* : mais ſur quoi nous éprouverons-nous ? ſur la ſainteté de ce Sacrement & ſur notre propre corruption. C'eſt la chair de Jeſus-Chriſt ; c'eſt le pain des Anges ; c'eſt l'Agneau ſans tache, qui ne veut autour de ſon autel que ceux, ou qui n'ont pas ſouillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence : c'eſt un azime pur ; il faut être exemt du vieux levain pour en manger : c'eſt la viande des forts ; une ame foible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obſtacle, qui ſe briſe au premier écueil, n'eſt pas en état de s'en nourrir : c'eſt la pâque des Diſciples de Jeſus-Chriſt : il faut donc être de ce nombre pour y participer ; c'eſt-à-dire, ſe renoncer ſoi-même, porter ſa croix & ſuivre Jeſus-Chriſt : enfin, c'eſt un Dieu ſi pur, que les aſtres ſont ſouillés devant lui : banniſſons donc de nos cœurs tout ce qui eſt indigne de ſa ſainteté.

III. Disposition. *Une foi ardente qui nous faſſe aimer.* J'ai déſiré ardemment de manger cette pâque avec vous, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples : or, que vouloit-il nous apprendre par-là ? c'eſt qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embraſé, pénétré, conſumé par l'amour ; un cœur impatient, empreſſé, avide ; une faim & une ſoif de Jeſus-Chriſt, qui nous preſſe d'aller à lui pour goûter combien il eſt doux. Mais hélas ! les

uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle ; les autres en approchent avec un cœur pésant, un gout émoussé, une ame toute de glace ; ensorte que les images du monde & de leurs passions font sur eux des impressions bien plus vives que la présence de Jesus-Christ & le souvenir de ses mystères: aussi portent-ils toujours à l'autel & en rapportent-ils les mêmes foiblesses & les mêmes imperfections : quel sujet de trembler !

IV. DISPOSITION *Une foi généreuse qui nous fasse immoler*: C'est ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur : or on annonce la mort du Seigneur apportant au pied du Sanctuaire un esprit de mort & de martyre ; un désir sincère de sortir de cette prison de boue pour jouir de Jesus-Christ; un corps mortifié & immobile pour les œuvres du péché : des yeux fermés depuis long-tems à tout ce qui peut blesser la pudeur; une langue environnée d'une garde de circonspection ; des oreilles impénétrables aux sifflemens du serpent; une ame insensible aux mépris comme aux louanges; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne & dans la mauvaise fortune, & toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'Autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état ; mais il faut au moins y tendre & en avoir les prémices ; sans cela, communier, c'est se rendre coupable du corps & du sang du Seigneur.

LE JOUR DE NOEL.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt par ſa naiſſance vient rendre la gloire à Dieu & la paix aux hommes* I. *A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir.* II. *Aux hommes, la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

I. PARTIE. L'idolâtrie rendoit à la créature le culte que le Créateur s'étoit réſervé à lui ſeul : la Synagogue ne l'honoroit que des lévres & par des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui ; la philoſophie lui raviſſoit la gloire de ſa providence & de ſa ſageſſe éternelle : trois plaies répandues ſur toute la face de la terre, que Jeſus-Chriſt vient guérir.

1. L'hommage que ſon ame ſainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord ſa majeſté ſuprême des honneurs que l'Univers lui avoit juſques-là refuſés : une foule de Diſciples fidéles inſtruits par cet homme-Dieu, ouvre les yeux à la lumière : le monde reconnoit ſon Auteur, & Dieu rentre dans ſes droits. Voilà le premier bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; mais ce bienfait eſt-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ſes plaiſirs ?

2. Jeſus-Chriſt ne ſe borne pas à manifeſter le nom de ſon Pere aux hommes ; il lui forme des adorateurs en eſprit & en véri-

té, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, ſi l'amour ne les anime & ne les ſanctifie. Pouvons-nous nous flatter d'être du nombre de ces adorateurs véritables ? à quoi ſe réduit tout notre culte ? à quelques obſervances extérieures; & encore, c'eſt la réligion des plus ſages. Voilà le ſecond bienfait de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, auquel nous n'avons preſqu'aucune part.

3. Enfin les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de ſa Providence & de ſa ſageſſe éternelle: les Philoſophes, forcés de reconnoître un ſeul Etre ſuprême, ſe le repréſentoient, ou comme un Dieu oiſif & ſans attention aux choſes humaines, ou comme un Dieu ſans liberté & aſſujetti à un enchaînement fatal d'événemens néceſſaires. Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Pere la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée; & en exigeant le ſacrifice de nos foibles lumières, il nous apprend ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême & ce que nous en devons ignorer. Mais hélas ! où ſont parmi nous les Fidéles qui font à la Foi un ſacrifice entier de leur raiſon ?

II. Partie. *La naiſſance de Jeſus-Chriſt rend aux hommes la paix qu'ils n'avoient ceſſé de ſe ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines & les vengeances avoient été les ſources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées : Jeſus-chriſt vient lui rendre la paix en les tariſſant par ſa grace, par ſa doctrine & par ſon exemple.

Je dis que l'orgueil avoit été le première ſource des troubles qui déchiroient la cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeſte paſſion n'avoit-elle pas allumées ſur la terre? mais ce qui ſe paſſoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Jeſus-Chriſt en dégradant par ſa naiſſance pauvre & abjecte les biens & la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avoit bannie. Cependant cherchez au milieu des chrétiens cette paix heureuſe qui devroit être leur héritage; vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domeſtiques, ni dans les palais des Rois, ni meme dans le ſanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avoient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil; Jeſus-Chriſt vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, & leur donner la paix en leur rendant l'innocence & la liberté que la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Vierge & la plus pure de toutes les créatures: par-là il met déja en honneur une vertu inconnue au monde, & que ſon peuple même regardoit comme un opprobre: de plus, en s'uniſſant à notre chair, il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le ſanctuaire de l'Eſprit Saint. Mais ne profanons-nous pas encore ce Temple ſaint? les paſſions honteuſes ne troublent-elles pas encore la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété,

la bonne-foi des mariages, &c.

Enfin la naiſſance de Jeſus-Chriſt, en ne faiſant de tous les peuples qu'un ſeul peuple, & de tous ſes Diſciples qu'un cœur & qu'une ame, éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes & dont les hommes ne ſavent pas profiter.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'éclat & l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt prouvent également la gloire de ſa Divinité. Si Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un pur homme : I. L'éclat de ſon miniſtère ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolâtrie, & Dieu même ſeroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. II. L'eſprit de ſon miniſtère deviendroit le piége funeſte de notre innocence.*

I. PARTIE. Le premier caractère éclatant du miniſtère de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les ſiécles ſuivans Dieu ne paroît, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée. Les circonſtances dans leſquelles Jeſus-Chriſt a été prédit, ſont encore plus merveilleuſes que les prédictions mêmes. En effet, il eſt prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Pro-

phétes, figuré par toutes les cérémonies de la Loi, attendu par tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges : ce n'eſt pas pour un événement particulier ; c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le légiſlateur des peuples, la lumière des nations, le ſalut d'Iſraël. Quel piége pour la Réligion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature, & dans des tems ſur-tout où la crédulité des peuples mettoit ſi facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires.

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiſte, pour empêcher que le ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'Idolâtrie à ſa nation, ne fait point de miracles, ne ceſſe de dire : Je ne ſuis pas celui que vous attendez ; & n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux: Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans de figures & de prophéties avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu & puiſſance ; il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites ; & loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, il ſe dit égal à Dieu même, & ſouffre qu'on lui rende des honneurs divins : ſi c'étoit-là un culte idolâtre, les hommes en ſeroient-ils reſponſables ?

De plus, tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Patriarches, tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux, n'étoient pour-

tant que les ébauches du Meſſie à venir; chacun d'eux ne repréſentoit que quelque trait ſingulier de ſa vie & de ſon miniſtère : mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure, au moins au jugement des ſens.

2. A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, il faut ajoûter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres & dans ſes prodiges?

Je dis, dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſai que dans les ſiécles qui l'avoient précédé, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance : mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foibleſſe. Jeſus-chriſt, au contraire, opére les plus grands prodiges avec une facilité toute puiſſante & une ſouveraine indépendance.

3. Enfin le dernier caractère éclatant de ſon miniſtère, ce ſont les circonſtances merveilleuſes & juſques-là inouies qui compoſent tout le cours de ſa vie mortelle : conçu par l'opération du Très-Haut, il naît d'une Vierge pure : à peine eſt-il né, que des légions céleſtes font retentir dans les airs des cantiques d'allégreſſe, & nous apprennent que cette naiſſance rend à Dieu

ſa gloire, & la paix aux hommes: peu après un aſtre nouveau conduit à ſon berceau des Sages du fond de l'Orient: un Juſte & une ſainte femme annoncent ſa grandeur future: les Docteurs aſſemblés voient avec étonnement ſon enfance plus ſage & plus éclairée que la ſageſſe des vieillards: à meſure qu'il avance, ſa gloire ſe dévelope; Jean-Baptiſte s'abbaiſſe devant lui; le ciel s'ouvre ſur ſa tête; les démons effrayés ne peuvent ſoutenir ſa préſence; le Pere céleſte déclare qu'il eſt ſon fils bien-aimé & le propoſe comme la Loi vivante & éternelle en commandant de l'écouter: ſi du Thabor nous paſſons ſur le Calvaire; ce lieu où devoient ſe conſommer tous les opprobres du Fils de l'homme: ne laiſſe pas d'être encore le théâtre de ſa gloire; toute la nature en déſordre l'y reconnoît comme ſon auteur & confeſſe ſa divinité: il reſſuſcite trois jours après, non par une vertu étrangère, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres, mais par ſa propre puiſſance & pour jouir déſormais d'une vie immortelle: enfin il monte au ciel; ce n'eſt pas un char de feu qui le tranſporte en un clin d'œil; il s'éleve lui-même avec majeſté; les Anges viennent au-devant de lui, & le promettent encore une fois à la terre environné de gloire & d'immortalité. Qui ne reconnoîtroit à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir converſé avec les hommes pour les retirer de leur égarement & de leur miſère, va reprendre poſſeſſion de ſa gloire?

Voilà comme l'éclat du miniſtère de Jeſus-Chriſt ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une ſimple créature.

II. Partie. *L'Eſprit de ſon miniſtère deviendroit auſſi le piége de notre innocence.* Or l'eſprit de ſon miniſtère renferme ſa doctrine, ſes bienfaits & ſes promeſſes.

1. Sa doctrine. On ne peut nier que Jeſus-Chriſt n'ait été un homme ſaint : car quel homme juſques-là avoit jamais paru ſur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caractères d'innocence & de ſainteté ; je veux dire tant de mépris & d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zèle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le ſalut des hommes ; ajoûtez à cela l'exemption totale de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Or ſi Jeſus-Chriſt eſt ſaint, il eſt Dieu ; ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée, ou par rapport à ſon Pere, ou par rapport aux hommes : car s'il n'étoit pas Dieu, elle ne ſeroit qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blaſphêmes enveloppés.

Conſidérez ſa doctrine par rapport à ſon Pere : ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un ſimple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine. Mais premiérement, il eſt envoyé principalement aux Juifs ; ainſi ſa miſſion étoit inutile ; car les Juifs n'étoient plus tentés de retomber dans l'idolâtrie. Secondement ; il s'y prend mal pour rem-

plir son ministère : au lieu que Moyse & les Prophètes, chargés de la même mission, ne cessent de publier que le Seigneur est un, sans jamais faire aucune comparaison d'eux à l'Etre suprême ; Jesus-Christ ne cesse de se dire égal à son Pere ; il dit qu'il est descendu du ciel & sorti du sein de Dieu ; qu'il étoit avant toutes choses ; que le Pere & lui ne sont qu'un ; partout il se compare au Dieu souverain. Les Juifs murmurent & se scandalisent de ces expressions : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale, affectant un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Pere ne l'éclaircit & ne le justifie ; il souffre même qu'on lui rende les honneurs divins : il n'est donc venu sur la terre, s'il est un pur homme, que pour scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-haut ; seduire les nations, en se faisant adorer après sa mort ; & répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devoit retirer du ministère de Jesus-Christ, aboutissent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie ; & toute la magnificence future de l'Evangile, tant prédite par les Prophètes, devoit donc se borner à former la secte affreuse de l'impie Socin * : mais, puisque Jesus-Christ est saint, concluons que ne pouvant être un blasphémateur & un im-

* Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au Ciel & à la terre, la honte de la Nature & de la Réligion ; obligée de cacher dans les ténèbres l'horreur de leurs blasphémes.

pie, la manière dont il parle de ſon Pere, cette égalité qu'il affecte en toute occaſion avec ſon Pere, établit la gloire de ſon éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorſque les Prophètes parlent du Dieu du ciel & de la terre, pleins de l'immenſité, de la toute-puiſſance & de la majeſté de l'Etre ſuprême, ils épuiſent la foibleſſe du langage humain pour répondre à la ſublimité de ces images : mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophètes ; on voit que c'eſt un enfant qui parle un langage domeſtique, & qui n'eſt point frappé & ébloui, comme nous, de la majeſté & de la gloire du Pere.

Conſidérons maintenant la doctrine de Jeſus Chriſt par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Premiérement, quelle ſageſſe! quelle ſainteté ! quelle ſublimité dans cette doctrine ? tout y eſt digne de la raiſon & de la plus ſaine philoſophie ; tout y eſt proportionné à la misère, & à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour & de dépendance que ſa doctrine exige des hommes envers lui-même : il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter & nous-mêmes & toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choſes envers ſon Pere ; donc s'il n'eſt pas Dieu, ſa doctrine ſi divine, ſi admirée des payens, n'eſt plus qu'un mélange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie, puiſque n'étant qu'un pur

homme il veut uſurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus ; au lieu que le Dieu véritable avoit paru ſe contenter des ſacrifices de boucs & de taureaux; pour lui il veut que nous lui ſacrifions juſqu'à notre vie, que nous courions ſur les gibets, que nous nous offrions à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom. Mais s'il n'eſt pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'éxiger de nous? ſa réligion n'eſt donc qu'une réligion de ſang & de barbarie; les Confeſſeurs généreux de la foi n'ont donc été que des déſeſpérés, & des fanatiques? & les tyrans & les perſécuteurs, les défenſeurs de la juſtice & de la gloire de la divinité? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blaſphêmes ſans horreur?

2. Conſidérez, l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt dans les graces & les bienfaits que l'univers a reçu de lui : il déclare qu'il eſt venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle ; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient les rendre ſes enfans; leur ouvrir le ciel, & leur en aſſurer la poſſeſſion : il leur a apporté la ſcience du ſalut & la doctrine de la vérité : il nous nourrit de ſon corps, il nous lave de nos ſouillures en nous appliquant le prix de ſon ſang : en un mot il nous aſſure qu'il eſt notre voie, notre vérité, notre vie, notre juſtice, notre rédemption, notre lumière : mais un pur homme peut-il être la ſource de tant de graces aux autres hommes? ou n'eſt-il pas à craindre que devenu ſi utile, & ſi néceſſaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'i-

dole ? Car c'eſt la reconnoiſſance toute ſeule qui autrefois a fait les faux Dieux: tel eſt le caractère de l'homme ; ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

3. Outre les bienfaits dont Jeſus-Chriſt nous a comblés, conſidérez les promeſſes dont il les accompagne ; il promet encore plus qu'il n'a donné. Premiérement, il promet aux hommes l'eſprit conſolateur, qu'il appelle l'Eſprit de ſon Pere, eſprit de vérité, de force, d'intelligence, de ſageſſe, de charité. &c, Mais quel droit a Jeſus-Chriſt ſur l'Eſprit de Dieu, pour en diſpoſer à ſon gré, ſi ce n'eſt pas ſon Eſprit propre ? Cependant les promeſſes de Jeſus-Chriſt ſe ſont accomplies: à peine eſt-il monté au ciel, que l'eſprit de Dieu ſe répand ſur tous ſes Diſciples. Secondement, Jeſus-Chriſt promet à ſes Diſciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Troiſiémement, il leur promet outre cela le don des miracles: s'il n'eſt pas Dieu, la folie & la témerité ont-elles jamais rien imaginé de ſemblable ? Quatriémement, il leur promet la converſion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des Philoſophes, des Céſars, des Tyrans ; que ſon Evangile ſera reçu du monde entier : mais à moins qu'il ne tienne le cœur de tous les hommes entre ſes mains, peut-il répondre d'un changement dont juſques-là le monde n'avoit point eu d'exemple? On dira peut-être que Dieu révéloit à ſon ſerviteur les choſes futures : mais ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, il n'eſt pas même Prophéte ; puiſ-

qu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant dans des ténébres mille fois plus criminelles, que celles dont il prétend les délivrer; & qu'au lieu de former au Pere des adorateurs en eſprit & en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où méne l'incrédulité : renverſez le fondement, qui eſt le Seigneur Jeſus, Fils éternel du Dieu vivant; retranchez de la doctrine des Chrétiens, Jeſus-Chriſt Homme-Dieu; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la conſolation de l'eſpérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne, n'eſt que fauſſeté & qu'impoſture. Auſſi quel zéle les premiers diſciples de l'Evangile ne firent-il pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors osérent attaquer la glore de la divinité de leur Maître? Les Payens reprochoient alors aux Chrétiens de rendre des honneurs divins à Jeſus-Chriſt : s'en juſtifient-ils comme d'une calomnie? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jeſus-Chriſt? point du tout. Les apologiſtes de la religion refutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir: mais ſur l'accuſation d'adorer Jeſus-Chriſt, bien loin de s'en défendre, ils l'autoriſent par leur langage & par leurs actions. Si c'eſt donc une erreur de croire Jeſus-Chriſt égal à Dieu; c'eſt une erreur qui eſt née avec l'Egliſe, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, & converti tout l'univers.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

DIVISION. *La vérité figurée par l'étoile, trouve dans les Mages des adorateurs: dans les Prêtres des dissimulateurs: dans Hérode un persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée; peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la méprisent & la persécutent. Ainsi. I. La vérité reçue.. II. La vérité dissimulée. III. La vérité persécutée.*

I. PARTIE. *La vérité reçue.* Il est peu d'ames, quelque plongées quelles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, & sur l'indignité de la vie qu'elles ménent; mais hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant; tout le fruit quelles retirent de la vérité, c'est le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, & font de la vérité un sujet de contention, & de vaine philosophie: les autres mal d'accord avec eux-mêmes, souhaitent ce semble de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fonds ils seroient fâchés de l'avoir trouvée: enfin quelques-uns plus dociles se laissent ébranler par son évidence; mais rassurés par l'opinion publique, ou rebutés par les difficultés & les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent

& l'abandonnent, après s'être réjouis quelque tems à ſa lumière.

Ce n'eſt pas là l'uſage qu'en firent les Mages : quoiqu'accoutumés à tout rappeller au jugement de la raiſon, ils ſuivent la lumière céleſte, ſans s'arrêter aux vaines réflexions de l'eſprit humain, ſans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les diſcours & les dériſions publiques ; & leur cœur déſabuſé de tout ne trouve plus que la vérité qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole. Voilà la vérité recue dans les Mages avec ſoumiſſion, avec ſincérité, avec joie : voyons dans la conduite des Prêtres la vérité diſſimulée.

II. PARTIE. *Trois ſortes de diſſimulations dans les Prêtres de la Synagogue, une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, une diſſimulation de feinte & de menſonge.*

Diſſimulation de ſilence : conſultés par Hérode ſur le lieu où le Chriſt devoit naître : ils répondent à la vérité que c'eſt à Béthléem ; mais ils n'ajoûtent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des préſens adorer le nouveau chef qui devoit conduire Iſraël, il ne falloit plus douter de ſa naiſſance. Ils n'aſſemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuſe nouvelle ; ils ne vont pas à Bethléem pour animer Jéruſalem par leur exemple : renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond ſilence, & retiennent la vérité dans l'injuſtice.

Sans toucher ici aux Oints du Seigneur, il

eſt peu de perſonnes dans le monde qui ne ſe rendent tous les jours coupables de cette diſſimulation de ſilence : car pour en être coupables, il n'eſt pas néceſſaire de ſouſcrire à l'impiété & d'approuver les maximes du ſiecle, il ſuffit de ſe taire, quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement : les Prêtres & les Docteurs forcés par l'évidence des Ecritures de rendre gloire à la vérité, l'adouciſſent par des expreſſions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils ſuppriment le titre de Roi que les mages venoient de donner, & que les Prophétes avoient ſi ſouvent donné au Meſſie : ils le déſignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine & de puiſſance, quoiqu'ils attendiſſent eux-mêmes un Meſſie, Roi & Conquérant. La conduite de ces Prêtres nous paroît indigne ; mais ſi nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos diſcours & nos démarches ne ſont ſouvent que des adouciſſemens de la vérité & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Dernière diſſimulation des Prêtres Juifs, diſſimulation de menſonge : ils ne ſe contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obſcurs & adoucis; ne voyant pas revenir les Mages, ils les accuſent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine & ſuperſtitieuſe. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les paſſions des hommes &

de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

III. Partie. *Vérité perſécutée par Hérode.* Cet impie perſécute la vérité: premiérement par l'éloignement public qu'il fait paroître pour elle, & qui entraîne tout Jéruſalem par ſon exemple, & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcandale: ſecondement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres, & en dreſſant même des embuches à la piété des Mages; c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction; enfin il la perſécute en répandant le ſang innocent; & c'eſt une perſécution de force & de violence.

Or, ces trois genres de perſécution, s'exercent aujourd'hui dans le Chriſtianiſme: car 1. qui peut ſe flatter de n'être pas du nombre des perſécuteurs de la vérité par les ſcandales? je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendart du crime & de la licence; je parle de ces ames livrées aux plaiſirs & aux vanités du ſiécle, & dont la conduite d'ailleurs régulière, s'attire l'eſtime & les louanges des hommes: & je dis qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples, qu'elles aneantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & qu'elles ſont plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les Tyrans.

2. Nous perſécutons tous les jours la vérité par voie de ſéduction, en taxant d'excès la ferveur des juſtes, en leur faiſant des peintures vives & agréables des plaiſirs qu'ils fu-

yent, en exagerant les difficultés de la perſévérance ; peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi ; gênant par notre autorité le zèle & la piété des perſonnes qui dépendent de nous ; enfin en faiſant ſervir nos talens à la deſtruction du regne de Jeſus-Chriſt.

3. Le monde eſt plein de perſecuteurs publics de la vérité ; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des Tyrans & par l'effuſion du ſang de ſes enfans ; elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidéles qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Fin des Analyſes

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de navarre : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public ; *Les Œuvres de feu Sieur Jean-Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son oncle*, contenant, *ses Sermons pour l'Avent & le Caréme, Mystères & Panégyriques, Oraisons funébres, Vétures & Professions Réligieuses, Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur différens sujets*; s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & reconnoître son zèle à procurer au Public une Edition exacte des Sermons dudit feu sieur Massillon Evêque de Clermont, *dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangéres, renfermant des piéces tronquées, ou faussement attribuées à cet Auteur* : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de

vingt années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes: Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre faire vendre, & débiter *à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages fait jusqu'à présent sans notre autorité*, ni de contrefaire lesdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant, ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Regiſtre de la communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date desdites Présentes, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformement à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel desdites présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725: qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront

remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'Exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil sept cent quarante quatre, & de notre Régne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Je soussigné, reconnois avoir cédé à Messieurs la Veuve Estienne & Fils, & Jean-Thomas Hériſſant, Libraires à Paris, mon droit au présent Privilège, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 16. Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

Regiſtré, enſemble la présente Ceſſion, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 376 fol. 317 conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fév. 1723.

A Paris, ce 5. Novembre 1744.

VINCENT, *Syndic.*

MASSILLON, J.B., Bp.
Sermons ... Avent.

BQ
70
.A8
A5